ŒUVRES

DE

MADAME DE GENLIS.



TOME QUINZIÈME.

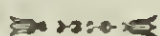
PARIS, IMPRIMERIE DE LEBEL,
Imprimeur du Roi, rue d'Erfurth, n° 1.

LES PARVENUS,

OU

LES AVENTURES DE JULIEN DELMOURS,

ÉCRITES PAR LUI-MÊME.



TOME TROISIÈME.



PARIS,

LECOINTE ET DUREY, LIBRAIRES,
QUAI DES AUGUSTINS, Nº 49.

1825.

LES PARVENUS,

OU

LES AVENTURES

DE JULIEN DELMOURS,

ÉCRITES PAR LUI-MÊME.

CHAPITRE PREMIER.

Par une invention ingénieuse, Julien trouve le moyen de correspondre tous les jours avec Édélie. — Journal de cette dernière.

Cependant, toujours occupé d'Edélie, j'allais presque tous les soirs, avec un chapeau rabattu sur les yeux, rôder autour de sa prison. Je savais qu'elle logeait sous le toit, dans une espèce de grenier; la fenêtre de sa chambre donnait sur la cour qui était fort petite; je remarquai que cette fenêtre, en face de la maison

voisine, plongeait sur l'entresol de cette maison; et, par un bonheur qui me combla de joie, ce petit appartement devint vacant six semaines après. Je le louai aussitôt, sous prétexte qu'un ami absent m'avait chargé de lui arrêter un logement. Edélie m'avait fait défendre par ma sœur de lui écrire; il était très-dangereux, en effet, de hasarder une lettre. Je savais de ses nouvelles avec détail par Ledru qui, comme je l'ai dit, était un des commissaires de la maison; il me dit qu'elle était belle comme un ange, mais pâle, triste, silencieuse; qu'elle se promenait quelquefois dans la cour, où il y avait un égoût dont l'odeur était insupportable; qu'Edélie avait proposé à ses compagnons d'infortune de tirer de l'eau d'un puits placé près de l'égoût, et de jeter tous les jours dans le ruisseau infect qui coulait dans la cour une grande quantité de seaux d'eau; que chacun s'était mis à l'ouvrage, et qu'Edélie, malgré sa délicatesse physique, se distinguait dans ce genre d'exercice (1). Com-

(1) Ce détail est vrai.

bien ce récit me toucha ! combien j'étais attendri en me représentant cette figure élégante, semblable à la belle Rachel de l'Écriture-Sainte, penchée sur le bord d'un puits, et ces mains délicates, meurtries par une grosse corde, tirant avec effort un lourd seau d'eau !... Je lui envoyai par Casilde des pots de fleurs, et je lui fis dire que j'avais loué l'appartement qui était sous ses yeux dans la cour voisine. Je ne l'avais point encore vue à sa fenêtre, que je n'osais regarder de la mienne qu'à travers une jalousie; enfin Edélie, non voilée, mais enveloppée dans de longs crêpes noirs, se montra à sa fenêtre. Je ne levai point ma jalousie; mais je l'agitai doucement pour lui faire connaître que j'étais là. Elle s'établit à sa fenêtre; et, les yeux tristement tournés de mon côté, elle y resta plus d'une heure et demie. Tous les jours suivans se passèrent de la sorte; enfin, comme les trois premiers mois de son deuil étaient passés, je hasardai de lever ma jalousie. Voulant mettre en pratique un stratagème que j'avais inventé pour lui écrire, je

commençai par regarder la façade de sa prison ; et, voyant qu'Edélie seule était à sa fenêtre, je posai sur mon petit balcon un grand châssis couvert d'un papier blanc, sur lequel j'avais tracé ces mots en très-grosses lettres : *Pouvez-vous lire ?* Comme mon châssis était légèrement incliné, que sa vue plongeait sur mon balcon, et que j'avais parfaitement calculé la distance, cette ruse eut tout le succès désirable. Edélie me fit un signe qui m'en assura : alors j'ôtai cette feuille de papier, à laquelle je substituai successivement une douzaine d'autres feuilles écrites de la même manière, et qui contenaient plusieurs avertissemens que je voulais lui donner, entre autres celui de se méfier, dans tous les momens, de mon exécrable beau-père Landry, l'un des commissaires, je lui disais en même temps qu'elle pouvait se fier sans réserve à Ledru (1). Le lendemain, Edélie m'en fit remercier par Casilde. Enhardi par l'approbation d'E-

(1) Feu M. de Monville, par l'avertissement le plus utile, sauva la vie à une jeune prisonnière de cette maison en employant le même stratagème.

délie, mais n'osant encore lui parler directement de mes sentimens, j'écrivis sur mon châssis des réflexions générales, qui toutes se rapportaient à nos amours et à notre situation. J'avais envoyé à Édélie des crayons, des couleurs et du papier, et je vis avec un plaisir inexprimable qu'elle les employait à écrire rapidement tout ce qu'elle lisait sur mon châssis. Recueillir ainsi mes pensées, dont elle était le seul objet, c'était me répondre. Comme elle m'avait fait demander par ma sœur de lui envoyer de la musique, je fis pour elle cette romance que lui porta Casilde.

L'ESPÉRANCE (1).

ROMANCE.

Fille du Ciel, ô divine Espérance !
Consolatrice de l'absence,
Viens adoucir ma secrète douleur !
Mais timide et mystérieuse,
Toujours pure et silencieuse,
Renferme-toi dans le fond de mon cœur !

---

(1) Cette romance, mise en musique, se trouve chez l'éditeur de cet ouvrage et chez tous les marchands de musique.

J'ai tout perdu ! que ta douce magie,
Soutien de ma pénible vie,
M'offre du moins une ombre de bonheur.
Mais timide, etc.

Je ne veux point d'enivrantes chimères ;
Garde pour les amans vulgaires
L'illusion de ton prisme enchanteur.
Mais timide, etc.

Ah ! n'ôte point à mon âme attendrie
Ses regrets, sa mélancolie !
Unis ton charme à leur triste douceur !
Mais timide, etc.

Le soir même, quand la nuit fut tout-à-fait tombée, je chantai à ma fenêtre cette romance en m'accompagnant de la guitare. Trois ou quatre jours après, Casilde me remit, de la part d'Edélie, un petit journal qui était écrit de sa main, et qu'elle avait fait pour moi. Les détails en sont si curieux que mes lecteurs me sauront gré de le transcrire ici, d'autant mieux qu'il est très-court (1).

---

(1) L'auteur de cet ouvrage possède l'original de cet intéressant journal ; ce qu'on va lire en est la copie la plus exacte, et même la plus littérale, à l'exception de deux ou trois phrases ajoutées par l'auteur.

Journal d'Edélie.

« Après l'événement funeste qui m'impose
» un deuil si profond, une douleur éternelle,
» je fus *mise en surveillance*, et on me donna
» un garde ; c'était un officier de l'état-
» major de Paris, et qui vint loger chez
» moi. Il avait les nobles sentimens d'un
» militaire français, et je n'ai eu qu'à me
» louer de lui.

» Le malheur et le sentiment avaient
» tellement élevé Casilde au-dessus de
» son âge, qu'elle était devenue pour moi
» une amie aussi courageuse que fidèle,
» et que je consultais sur mes projets et sur
» mes affaires comme si elle eût eu vingt-
» cinq ans. Elle couchait dans ma cham-
» bre, et souvent nous passions la nuit
» entière à parler de notre infortune, de
» nos craintes et de nos espérances. Une
» nuit, vers trois heures du matin, nous
» causions encore lorsque j'entendis un
» grand bruit sur l'escalier ; ce qu'il y a
» d'inconcevable, c'est que, vivant dans
» des transes continuelles, je n'eus aucune
» idée que ce fût pour m'arrêter ; à force
» de l'avoir cru, l'habitude m'avait enfin

» tranquillisée sans raison. Mes sensations » à cet égard étaient épuisées; je pensai » simplement qu'on allait chez le bou- » langer, parce qu'alors, pour avoir du » pain, on était obligé de partir dans la » nuit Enfin, ma porte s'ouvre; ma femme » de chambre, pâle comme la mort, à qui » on n'avait pas laissé le temps de me » préparer, entre tout à coup tenant une » lumière, et suivie de huit hommes ar- » més de piques, avec des bonnets rou- » ges et des sabots, qui faisaient un bruit » effrayant sur mon parquet. L'un d'eux, » déployant un grand papier, me signifie » que, par un arrêté du *comité de salut* » *public*, je dois être menée en prison. » Un second arrêté du comité ordonnait » que le généreux officier qui me gardait » serait aussi conduit en prison. Ces » hommes ensuite visitèrent toutes mes » cassettes, tous mes meubles, ouvrant » tous les tiroirs, bouleversant tous mes » papiers, mettant à mesure les scellés, » et accompagnant toutes ces actions des » discours les plus brutaux. Je fus obligée » de me lever et de m'habiller devant eux.

» Casilde, baignée de larmes, voulait ab-
» solument se renfermer avec moi. J'eus
» beaucoup de peine à lui faire comprendre
» qu'elle me serait mille fois plus utile en
» restant chez moi qu'en me suivant. Elle
» répétait toujours avec un accent qui pé-
» nétrait jusqu'au fond de mon cœur : *Mais
» avec vous, je partagerais votre danger!*
» Je sortis donc de chez moi au milieu de la
» nuit, escortée de douze hommes ar-
» més, car il en était resté quatre pour
» garder la porte. Ils avaient quelques flam-
» beaux; ils me conduisirent ainsi à pied
» jusqu'à la maison d'arrêt, en me répé-
» tant d'un ton goguenard que j'y serais
» fort bien, puisque cette section des
» Piques était celle de Robespierre, et
» que je serais sous sa *protection*. Arri-
» vée à la prison, on me fit entrer pour
» attendre qu'on eût décidé où on me
» mettrait. Je trouvai là des figures de très-
» mauvaise humeur, parce qu'on les avait
» réveillées. Après une demi-heure d'al-
» lées et de venues, tout mon cortége
» partit. Le concierge me dit de le suivre;
» et, accompagné de son porte-clefs,

» ayant sur ses épaules un vieux matelas
» déchiré, il me fit monter au grenier
» de cette maison. On ouvre une porte,
» on jette mon matelas au milieu d'une
» chambre, on m'y pousse, on referme la
» porte, et j'y reste sans lumière. J'igno-
» rais où j'étais, n'ayant pas eu le temps
» d'envisager la chambre; je m'assis à
» terre sur le matelas. J'éprouvais une si
» grande confusion d'idées, que je croyais
» être livrée à l'horreur d'un songe épou-
» vantable et d'un affreux cauchemar....
» Je demeurais immobile et glacée, quand
» tout-à-coup je tressaille!.... J'entendais
» près de moi des soupirs et des gémis-
» semens; ce fut une sorte de consola-
» tion pour moi de penser que je n'étais
» pas seule. Certaine qu'on n'avait pu
» m'enfermer qu'avec des femmes : O vous,
» dis-je, qui souffrez comme moi! qui
» êtes-vous? quel est votre nom? Hélas!
» répondit une voie douce et tremblante,
» je suis la malheureuse marquise de Mel-
» cour.... C'était la personne qui, au bal
» de l'ambassadeur d'Espagne, s'était re-
» tirée de notre quadrille d'une manière

» si brusque et si peu polie. Depuis ce
» temps, j'avais toujours été brouillée avec
» elle, mais dans ce moment je ne vis en
» elle qu'une intéressante compagne d'in-
» fortune ; je me levai, et je me dirigeai
» vers son lit, que je n'eus pas de peine à
» trouver, parce que la chambre était fort
» petite. Je me jetai à son cou en me nom-
» mant, et je la serrai dans mes bras avec
» un véritable sentiment d'affection. Elle
» était avec une demoiselle de compagnie.
» Nous pleurâmes ensemble jusqu'au jour.
» Dans les premiers instans de douleur et
» d'effroi, des larmes soulagent le cœur
» oppressé ; mais si ensuite la résignation
» et le courage ne les tarissent pas, on
» tombe dans un horrible affaissement.
» C'est ce qui arriva à la pauvre madame
» de Melcour : elle pleurait et se plaignait
» sans discontinuer ; elle aggravait ainsi
» ses maux et les miens. Heureusement
» qu'une chambre vint à vaquer dans la
» maison, on la lui donna, et je me trou-
» vai seule dans la mienne. Alors je m'ar-
» rangeai de mon mieux dans mon petit
» logement. J'obtins enfin, à force de

» prières, la permission de faire venir de
» chez moi une table, une chaise, un petit
» piano et quelques livres, et ces choses
» me firent autant de plaisir que si j'en
» avais été privée pendant une longue
» suite d'années. Je me fis un plan de
» journée que j'ai toujours suivi depuis;
» je prie Dieu, je fais un peu de musique,
» je lis de bons ouvrages que j'avais lus
» jadis, mais légèrement. Il y a des livres
» que de nouvelles situations ou de nou-
» velles études doivent engager à relire
» alors même qu'on les a lus avec atten-
» tion; on y trouve toujours quelque
» chose qui n'avait point frappé, ou qu'on
» n'avait senti que faiblement. Enfin, je dois
» à votre amitié, des crayons, des couleurs,
» tout ce qu'il faut pour peindre; et, de-
» puis que ma vue peut s'arrêter sur la
» fenêtre que je domine, je ne suis plus
» seule; les heures ne s'écouleraient pas
» sans charme pour moi, sans la terreur
» qui augmente tous les jours, sans ces
» affreuses listes de morts qui nous par-
» viennent chaque soir et qui portent les
» noms de tout ce qu'on connaît. Il est

» impossible d'imaginer quelle est l'hor-
» reur de l'existence des malheureux pri-
» sonniers qui attendent continuellement
» que *leur tour* arrive d'être envoyés à
» l'échafaud. O combien le pas d'un cheval,
» entendu de nos chambres, cause d'effroi !
» on croit voir des gendarmes venant cher-
» cher des victimes; et, quand ce cheval
» s'arrête à la grille, l'anxiété générale
» est inexprimable, chacun se dit en
» frémissant : *Est-ce pour moi!*..... Par
» un mouvement naturel, si l'on est
» dans la cour, on fuit aussitôt pour aller
» s'enfermer dans sa chambre, comme si
» c'était un moyen d'être oublié; alors on
» écoute avec un affreux battement de
» cœur, et l'on entend la voix redouta-
» ble du geôlier appelant à grands cris les
» malheureux qu'on vient chercher. Un
» jour, j'entendis appeler ainsi M. de Choi-
» seul (1), je descendais l'escalier, je l'ai-
» mais; il était d'un commerce doux et
» agréable, et aussi intéressant par ses
» qualités sociales, qu'estimable par ses

(1) Père de M. le duc de Choiseul actuel.

» vertus. Cet infortuné me prit la main
» et me la serra avec une expression que
» je n'oublierai jamais. Je rentrai dans ma
» chambre où je pleurai long-temps. Trois
» jours après il n'existait plus!...

» Il est impossible d'échapper ici à une
» pensée dominante dont nulle étude ne
» peut distraire.

» Si l'on ne s'arrête point à cette pen-
» sée, elle devient une image ; on voit tou-
» jours devant soi un échafaud! Mon cœur
» se déchire, en songeant que je ne re-
» verrai peut-être jamais ma mère et mon
» frère ; eh! que n'ai-je pas souffert dans
» le peu de jours que j'ai passés ici avant
» votre retour ! Quelles inquiétudes n'ai-
» je pas éprouvées pour Casilde, cette
» enfant chérie, à peine âgée de quinze
» ans et d'une beauté si remarquable !
» Combien j'avais besoin de croire à la
» Providence, puisque je ne pouvais la
» confier qu'a elle.

» Je ne puis vous cacher que l'aspect
» de la prison devient tous les jours plus
» effrayant, et sa police plus rigoureuse.
» Je ne sais ce qui se prépare !... Cepen-

» dant, nous trouvons toujours le moyen
» de glisser des lettres en recevant nos
» dîners, quoique le geôlier soit là, et
» qu'il abrège avec rudesse cet instant qui
» est l'intérêt de toute la journée. Ce geô-
» lier, nommé Gossuin, est un homme de
» trente-six ans, fort insolent, et qui se
» plaît à épouvanter et à faire croire qu'on
» est menacé de nouvelles rigueurs. Il
» prend alors des airs mystérieux qui gla-
» cent de crainte; il nous dit sans cesse
» que nous serons tous transférés à la
» Conciergerie, et *que notre affaire sera*
» *bientôt faite*; il me trouve impertinente
» et fière, parce que je ne me suis jamais
» familiarisée avec lui. Le porte-clefs est
» un vrai *sans-culotte*, d'une brutalité peu
» commune; il s'appelle André. Il y a en
» outre, dans l'intérieur de la maison,
» sous la voûte, auprès du logement du
» geôlier, un corps-de-garde de huit
» hommes qu'on change tous les jours;
» deux factionnaires veillent toute la nuit;
» l'un se promène en dehors dans la rue
» devant la maison, et l'autre sous la voûte
» et dans la cour.

» On se sert soi-même ; je fais ma cham-
» bre, mon lit, et je vas me chercher de
» l'eau dans une cruche. Il y a dans cette
» maison deux vieilles dames, madame
» d'Ogni, femme de l'ancien intendant des
» postes (1), et madame de Montreuil
» qui a soixante-quatorze ans ; elle est
» en prison avec son mari âgé de quatre-
» vingt-quatre ans et qui est en enfan-
» ce ! Je me fais un plaisir de les ser-
» vir ; je leur porte tous les jours leurs
» cruches d'eau ; je balaie leurs cham-
» bres, et je les aide à faire leurs lits.
» Tous ces exercices, joints à celui de
» jeter des seaux d'eau dans l'égoût de
» la cour, me fortifient et me font beau-
» coup de bien. Il y a dans la cour une
» grande remise ouverte qui nous sert de
» salon. Les prisonniers s'y rassemblent
» tous les soirs, mais j'y vas rarement.

» Votre méchant beau-père, naturel-
» lement féroce et outré de n'avoir pu
» ravoir Casilde, est tout-à-fait mon en-

---

(1) Qui possédait une superbe et fameuse collection de pierres précieuses.

» nemi ; mais Ledru est rempli d'hu-
» manité et de bonté pour moi. Il est ve-
» nu un jour dans ma chambre, et m'a
» dit qu'il me priait de me tranquilliser,
» qu'il avait des moyens sûrs de déjouer
» toutes les méchancetés de Landry.

» Telle est ma situation. J'espère en la
» protection divine ; j'en ai déjà des preu-
» ves, puisque vous veillez sur mon sort !...
» J'ai écrit ce petit journal pendant la
» nuit, avec l'un des crayons que vous
» m'avez envoyés ; durant le jour, je le
» cache dans mon sein. Adieu, soyez
» prudent, et recommandez-moi aux
» prières de notre ami (1). »

CHAPITRE II.

Julien fait une rencontre singulière. — Belle conduite de la marquise de Palmis.

Le touchant journal d'Edélie me rendit toute la première vivacité de ma douleur et des craintes mortelles que les entretiens et les promesses de Durand et de

(1) L'abbé Desforges.

Ledru avaient affaiblies dans mon imagination. Cependant je comptais toujours sur leur zèle, et le journal même m'offrait une grande consolation, puisque j'y voyais que Ledru avait dit à Édélie qu'il avait des moyens certains de déjouer la méchanceté de Landry ; mais comme Ledru ne m'avait fait sur Édélie que des promesses vagues, j'allai lui demander quels étaient ses moyens. Ils sont très-simples, me répondit-il, et les voici :

Landry, méchant et féroce, est enragé contre les nobles, et moi je crois qu'on peut être un fort bon républicain sans vouloir les envoyer tous a la guillotine. Mais Landry est vraiment sanguinaire; je l'ai entendu se vanter qu'au tribunal il condamne toujours à mort, *parce que c'est le plus sûr.* Je sais que Robespierre vient de le charger de faire un mémoire détaillé sur les détenus de la maison d'arrêt dont nous sommes commissaires ; ceux dont il rendra un mauvais compte seront sûrement dans un grand danger, et il ne parlera pas favorablement de la citoyenne de Velmas qu'il n'appelle jamais que *la petite*

bégueule. Je suis en fort bonne intelligence avec ce mauvais homme, je ne le contrecarre en rien ; il vient souvent manger notre soupe; ma femme lui fait boire force lampées de Champagne, et il nous aime beaucoup. Il écrit très-difficilement, il lui faudra du temps pour faire ce mémoire, d'autant qu'on ne lui a pas fixé d'époque et qu'il est ivrogne et paresseux. Je l'ai déjà empêché plusieurs fois de le commencer en l'entraînant au *cabaret*. Nous sommes tous deux du comité révolutionnaire de la section, où chaque membre, dans une salle commune, a son bureau particulier. Le tiroir de celui de Landry, ainsi que presque tous les autres, n'a point de clef (1). Je le guette; et lorsqu'enfin il commence à écrire, comme il laissera, ainsi que cela se pratique, son travail dans le tiroir, je lui préparerai de nouvelle besogne, en m'emparant furtivement de son *gribouillage* avant qu'il soit tout-à-fait fini; il faudra qu'il recommence, tout cela nous donnera au moins six semaines; pendant ce temps

(1) Cela était ainsi.

nous pourrons agir, et les choses peuvent changer... Mais, repris-je, s'il te soupçonne d'avoir fait cette bonne action ?... Non, non, ne t'inquiète pas, repartit Ledru ; il croit que, comme lui, on ne peut voler que de l'or et des diamans, car il en a fièrement pris dans les églises et *aux ci-devant* en mettant des scellés ; d'ailleurs il ne se défie pas de moi, et puis il est brouillon et presque toujours ivre ; il croira avoir égaré ce papier : ne t'embarrasse pas, c'est un vrai butor, j'en jouerais sous jambe dix comme lui. Ce que je te conseille, c'est de tâcher de te rapatrier un peu avec lui... — Mais comment faire ? — Par le moyen de sa femme. — Elle ne me pardonnera jamais d'avoir été servante de ma mère... — Ce n'est pas l'embarras, c'est une diablesse qui a encore plus de malice que son mari. Elle ne peut pas sentir mon épouse, parce qu'elle sait qu'elle a été princesse, quoique pourtant ça fasse honneur aux *sans-culottes*, puisqu'elle m'a épousé.... — Comment veux-tu donc que j'espère quelque chose de cette créature ?... — Bah ! elle est intéressée, et elle aime les jolis garçons ;

avec des cadeaux et quelques douceurs, tu pourrais fort bien la rendre traitable... — Comment diantre ! à son âge? car elle a bien trente-sept ou trente-huit ans!... — Ça n'y fait rien, elle en prend toujours où elle en trouve. Il faut la voir, comme elle est pimpante et comme elle fait danser les brigandages de son mari!... — Et il trouve cela bon! — Elle le mène comme un oison qu'il est. Elle se farde de la tête aux pieds, en rouge, en blanc, en noir, et puis elle est toute *dépotraillée* et toute parée *d'affiquets* en perles, en oripeaux, en diamans. Son mari croit qu'elle a l'air d'une duchesse. Mon épouse dit qu'elle ressemble à une poissarde d'autrefois, travestie pour le dimanche gras.

Je remerciai mille fois Ledru de ses bonnes intentions, de son zèle et de ses conseils dont je me promis bien de profiter. Les jours suivans, mes inquiétudes devinrent extrêmes par celles que je vis à Durand qui était bien informé; il me dit qu'on l'avait assuré que Robespierre formait de nouvelles listes de proscrits, sur lesquelles se trouvaient le peu d'honnêtes

gens qui restaient à Paris dans leurs maisons. Il ajouta que si cela était vrai, il était à l'abri de toute crainte pendant cinq semaines au moins, parce qu'il était absolument nécessaire à la conclusion d'une opération de finance à laquelle Robespierre attachait une importance extrême, et qui ne pouvait être terminée avant ce temps. Ainsi, poursuit-il, je vais arranger tout le plan de ma fuite, en montrant la plus grande sécurité; nous partirons, et il le faut, ma femme, mes deux enfans, toi et moi, sous quinze jours. A ces paroles je lui déclarai que rien dans le monde ne me ferait quitter Paris tant qu'Edélie serait en prison, et que seulement je lui demandais de se charger de ma sœur. Je m'en chargerai avec toi, reprit-il; songe qu'en restant, tu ne sauveras point madame de Velmas, et que tu périras infailliblement. Eh bien, répondis-je, ne suis-je pas venu pour la sauver ou pour partager son sort?... Durand savait depuis long-temps qu'au fond de l'âme j'avais pour Edélie un sentiment plus vif que l'amitié, mais il ne me croyait pas susceptible d'une

passion ; je n'avais jamais osé lui parler franchement d'un attachement que non-seulement je condamnais moi-même, mais dont l'aveu positif et détaillé n'aurait pas manqué de m'attirer, avant la révolution, des représentations qui eussent blessé ma vanité. J'aurais entendu avec peine, même dans la bouche d'un ami, des réflexions humiliantes sur ma naissance, sur mon état, et sur la folie d'aimer une personne que la fortune avait placée dans un rang si au-dessus du mien ; et, pour me faire supporter, en me parlant d'elle, ces idées désespérantes d'inégalité, il avait fallu jadis toute la délicatesse et toute l'effusion d'amitié d'Eusèbe. Maintenant tout était changé ; il n'y avait plus de noblesse, plus de distinction. Edélie était veuve ; ma passion n'était plus extravagante ou coupable. J'eus donc un grand plaisir à l'avouer, à la peindre ; c'était en même temps jouir de ma nouvelle existence. Il me semblait qu'en parlant ainsi de mon amour, je sortais pour la première fois de cet état subalterne où j'avais vécu depuis ma naissance.

J'affligeai profondément Durand qui vit bien que rien au monde ne pourrait m'engager à partir sans Edélie. Tu as quinze jours pour y réfléchir, me dit-il ; d'ici là, de grands événemens peuvent arriver... On est las de voir verser tant de flots de sang ; le tyran, enivré de crimes, ne garde plus de mesures ; sa politique n'est plus qu'une rage insensée ; la terreur, parvenue à son comble, peut donner à la fin un désir véhément de sortir de cet horrible état de stupeur... On parle d'une conjuration. Si elle existe, j'en connaîtrai les détails ; et si elle est raisonnablement conçue, il faut en être ! une telle entreprise est préférable à la fuite la plus sûre.

J'approuvai du fond de l'âme cette courageuse résolution, et Durand me promit de m'avertir aussitôt qu'il aurait acquis quelques lumières à cet égard.

La tête successivement remplie d'espérances, de craintes sinistres et de projets confus, j'étais hors d'état de me livrer à la moindre occupation. Florbel vint me proposer d'aller voir à la Comédie française *Misantropie et Repentir*, qui faisait

verser des torrens de larmes à toutes nos républicaines, et même à tous les jacobins. Il savait que je ne connaissais pas cette scandaleuse pièce; je n'avais nulle envie d'aller au spectacle. Viens, me dit-il, rien ne te mettra mieux au fait des mœurs actuelles; il est reçu maintenant, dans notre nouvelle poétique, que la vertu n'est pas dans la nature, que l'innocence est insipide, et que l'amour est fade, s'il n'est pas, même dans une femme, une passion furieuse et effrénée; aussi toutes nos héroïnes de romans et de théâtres sont des *filles-mères*, des épouses adultères et des amantes forcenées. Ce n'est plus de la tendresse qu'il nous faut, c'est de la rage. — Cela est tout simple. Quand, sur la place de la révolution, on voit tous les jours les plus épouvantables tragédies, comment veux-tu que l'on soit attendri par les sentimens délicats et les douces plaintes de *Bérénice* ou de *Zaïre!*... — Ta réflexion est juste, et fait frémir en montrant toute l'influence des événemens publics sur la littérature!... Mon cher Florbel, repris-je en souriant, tu ne vois en

toutes choses que l'intérêt des lettres.... C'est, répondit-il, l'intérêt de ma vie entière et celui de mon avenir ; d'ailleurs il tient à tout. D'après les principes qui la fondent et la manière de la cultiver, qui assure son succès général, la littérature détruit ou affermit la morale. Oui, mon ami, le Français, ce peuple dont le goût était jadis si noble et si pur, aura long-temps besoin d'émotions violentes que de terribles souvenirs lui rendront nécessaires ! Les auteurs qui veulent plaire à tout prix, n'offriront plus, pendant cinquante ans, dans les ouvrages d'imagination, que des *énergumènes*, des femmes *brûlantes*, des jeunes gens *furibons*, des caractères et des sentimens forcés, des conjurations atroces, des tableaux hideux, devant lesquels pâliront la coupe de sang offerte par Atrée, et l'urne renfermant le cœur de Raoul !... On ne sentira plus le charme des nuances délicates et du développement des sentimens ; l'amour, affranchi de crainte, et sans retenue, deviendra même dramatiquement une passion effrayante et grossière; l'amitié, dépouillée d'élan, de

générosité, de dévouement, fondée, non sur la sympathie, mais sur des convenances et des calculs, ne sera plus qu'une combinaison réciproque d'égoïsme et d'ambition. Quelles mœurs à peindre! Au lieu de portraits, nous n'avons plus à faire que des caricatures.—Cela pourra s'adoucir un peu, mais ne changera qu'avec le temps, et après une longue paix!
— Les misérables! dans quel gouffre ils nous précipitent!... Ils veulent détruire aussi le commerce et les arts! Saint-Just, ces jours passés, disait à la Convention, avec son inepte arrogance et son érudition de cafés : « Ce n'est pas le bonheur de » Persépolis, mais celui de Sparte que » nous voulons donner au peuple (1)... »
— Oui, il a pris le sens de cette phrase dans les ouvrages de J.-J. Rousseau. Au reste, rassure-toi à cet égard. La décadence des arts de luxe et d'industrie n'est nullement une conséquence de celle de la littérature. Tandis que la littérature décroît avec la morale, le luxe, au con-

(1) Historique.

traire, s'augmente avec la corruption. Quand les massacres cesseront, tout le monde sera avide de jouissances ; et, comme les richesses auront passé dans les mains de ceux qui n'en ont jamais possédé, tous ces parvenus ne mettront pas plus de frein que de goût à leur faste ; tout individu voudra briller, et le luxe, surtout celui de la table, des ameublemens et de la parure, sera poussé jusqu'au dernier degré d'extravagance. Alors les arts d'industrie feront en peu de temps d'immenses progrès ; les fantaisies multipliées des Epicuriens, toujours insatiables, et qui se blasent si facilement, feront éclore une infinité d'inventions extraordinaires ; et tout ce qui ne tient ni à l'âme ni à la morale, tout ce qui est purement matériel, sera rapidement porté à un point surprenant de perfection.

Nous fîmes encore, Florbel et moi, quelques prédictions de ce genre, ensuite Florbel m'emmena de force à la comédie ; mais il était si tard que nous n'arrivâmes qu'à l'avant-dernière scène du spectacle. Nous trouvâmes cependant encore des places dans une des premières loges, dont deux femmes très-

parées occupaient le premier rang. Je ne les voyais que par derrière; mais l'une des deux surtout fixa mon intention sur elle par la largeur et la nudité de ses épaules, dont la blancheur *mate* me parut suspecte. Sa coiffure était remplie de clinquans et de pierreries, et elle prenait une tasse de glaces, ainsi que sa compagne; entendant passer dans le corridor un garçon limonadier, elle se retourna pour l'appeler, en lui demandant des marrons glacés, et je reconnus aussitôt, à sa voix aigre, l'heureuse rivale de ma mère, la nouvelle épouse du citoyen Landry!........ Je n'aurais certainement pas reconnu son visage masqué de blanc, de rouge, et ombragé de faux cheveux blonds, bouclés *à la Ninon*, et chargés d'un diadème de pierres de toutes couleurs..... Cette rencontre me parut un coup de la Providence, et je résolus de la mettre à profit. Je lui fis une révérence très-gracieuse. Tiens, dit-elle, c'est Delmours!... Dans ce moment, je saisis le cornet de marrons glacés qu'on lui présentait, je le lui donnai, et galamment je le payai au garçon. Il est bon

là, reprit Lise étonnée de ma générosité : Quoi! citoyen, poursuivit-elle, tu m'en fais cadeau?—Oui, citoyenne, pour renouveler connaissance. Cette réponse lui parut si plaisante, qu'elle en rit aux éclats, en se penchant vers sa compagne en lui disant à l'oreille plusieurs mots que je n'entendis pas. Pendant ce temps je satisfaisais tout bas la curiosité de Florbel sur cette étrange *dame*. Le spectacle finit, la toile se baissa, les dames se levèrent. Florbel, d'un air très-respectueux, s'empara de la compagne de Lise, qui était jeune, rousse et laide, et j'offris mon bras à Lise, qui l'accepta en riant toujours. Je lui demandais si elle avait été bien touchée de *Misantropie et Repentir*. Elle me répondit que de son naturel elle n'était pas *pleurnicheuse*, mais que la pièce était *superbe ;* puis, en parlant de l'héroïne, qui, dans une scène pathétique, tombe à terre en s'évanouissant, elle ajouta : Quand *a's'épatte a'm'embête*. Cette jolie expression d'un vif attendrissement me fit d'autant plus de plaisir, que Florbel, qui était à côté de nous l'en-

tendit, et dit gravement qu'en effet cet *épattement* était le plus bel endroit de la pièce. A ces mots, Lise le regarda en fronçant le sourcil, soupçonnant qu'il se moquait d'elle; car il est remarquable qu'une personne du peuple sent le ridicule d'un mauvais mot qu'elle vient de dire avec assurance, dès qu'elle l'entend dans la bouche de quelqu'un de bien élevé, quelque sérieux qu'on puisse avoir en le répétant; ainsi donc Lise regardant Florbel de travers, me demanda tout bas quel était ce *mâtin-là.* A cette douce parole, je me hâtai de l'assurer qu'il était un patriote *enragé*, menacé de paralysie, et atteint de douleurs qui le retenaient presque toujours dans sa chambre, et que je l'en avais arraché ce soir-là pour le distraire. Cette réponse apaisa un peu la pétulante Lise, qui trouva qu'en effet Florbel avait fort mauvais visage, et qui, les yeux toujours attachés sur lui, disait : *Est-il maigre! est-il pâle!...* Au milieu de ces exclamations, nous arrivâmes à la porte du spectacle; alors Lise se rengorgeant me dit avec dignité d'*appeler son équipage*, que

je trouvai cependant plus modeste que je ne m'y attendais, car ce n'était qu'une *demi-fortune*, et assurément Landry avait fait assez de crimes pour en avoir *une toute entière ;* mais il était si libertin, que ses débauches absorbaient tous ses infâmes gains, et même le revenu de ses places; il avait beaucoup plus de dettes que de biens.

Lise, en montant en voiture, mit sa grosse main dans la mienne (je n'ai jamais touché de main de femme aussi singulièrement épaisse que la sienne), et elle m'invita à dîner pour le lendemain, en me disant qu'elle serait seule et qu'elle me préparerait un excellent *fricot* et *un bon gueuleton.* Après cette agréable promesse, je proposai à Florbel d'aller passer le reste de la soirée chez la marquise de Palmis qu'il connaissait beaucoup. Florbel répondit qu'il y consentait volontiers, parce ce qu'il avait grand besoin de rafraichir ses idées d'élégance. Arrivés chez madame de Palmis, nous trouvâmes toute sa maison consternée; on nous conta que madame de Palmis, ayant appris le

matin que son mari, malade depuis quelques jours, était beaucoup plus mal et en danger, avait sur-le-champ demandé et obtenu la permission d'aller s'enfermer avec lui, et qu'elle était dans la prison : c'était exposer sa vie, car, une fois en prison, même volontairement, on courait tous les risques de ceux qui s'y trouvaient retenus par la tyrannie. Nous déplorâmes le sort de cette femme si brillante, si spirituelle, dont l'âme avait tant d'élévation et de sensibilité, qui s'était perdue, avant la révolution, par des égaremens inexcusables, surtout avec un caractère tel que le sien, et qui, après avoir sacrifié sa réputation et ses principes, non à une passion véritable, mais seulement aux illusions d'une folle et coupable vanité, maintenant hasardait ses jours pour l'époux qu'elle avait trahi, et s'immolait avec enthousiasme à son devoir!...

CHAPITRE III.

Scènes mystérieuses entre Julien et Édélie.

J'APPRIS de bonne heure, le jour suivant, par Casilde, que l'on désespérait de la vie du marquis de Palmis, et que sa femme le veillait et lui servait de garde-malade avec l'affection la plus touchante. J'allai dans mon petit logement vis-à-vis de la prison; il pleuvait, mais il ne tombait qu'une petite pluie douce d'été. J'aimais ce temps, parce qu'alors, à l'exception d'Edélie, personne dans la maison ne se mettait à la fenêtre. Je m'établis à la mienne pour épier celle d'Edélie; sa fenêtre était ouverte, et au bout de quelques minutes Edélie parut. Je lui présentai mon châssis de papier sur lequel ces mots étaient écrits : « Que je hais ma li- » berté qui nous sépare ?... Hélas! quelle » consolation avez-vous ?.... » Edélie, après avoir lu, répondit à cette question en montrant d'une main le ciel, et l'autre ma fenêtre... Je la remerciai par l'expression de la plus vive reconnaissance; ensuite

je plaçai une nouvelle feuille sur le châssis, qui portait ces paroles : Devinez-vous ce que je sens? Elle me fit un signe affirmatif en mettant la main sur son cœur; c'était clairement m'exprimer qu'elle me devinait par ce qu'elle éprouvait elle-même. Je n'avais sur ma fenêtre que des pots de sensitives et d'immortelles, j'en arrachai plusieurs brins que je lui offris avec transport; elle entendit ce serment muet d'amour et de constance; aussitôt, posant la main sur un des rosiers que je lui avais envoyés, et dont son balcon était couvert, elle cueillit un bouton de rose qu'elle me montra. Cette illusion à notre ancien emblème autorisait toutes mes espérances; je mis un genou en terre en élevant mes bras vers elle, et de premier mouvement elle me tendit les siens!... O charme suprême d'un amour long-temps combattu et devenu légitime!...Qui pourraît décrire cette figure angélique sortant d'une touffe de rosiers; cette tête charmante enveloppée encore de crêpes noirs sous lesquels s'échappaient de longues tresses de cheveux blonds retombant

sur des roses ; ces bras d'ivoire qui s'étendaient vers moi sans blesser la pudeur, puisqu'ils ne pouvaient m'appeler !... Qui pourrait dépeindre le ravissement si pur de cet embrassement idéal où, sans timidité, comme sans réserve, son âme seule s'élançait vers la mienne, et venait toute entière s'y réunir!... Je ne ressentais point cette émotion violente que m'avait si souvent fait éprouver sa présence ou son souvenir ; mon cœur n'était ni embrasé ni brûlant, il était délicieusement dilaté, je jouissais sans trouble du bonheur de l'adorer sans remords ; en élevant mes vœux jusqu'à elle, je la contemplais comme une divinité, et toutes mes sensations étaient en harmonie avec cette douce et majestueuse idée !... Rapprochés l'un de l'autre, qu'aurions-nous pu dire qui valût ce que nous devions à l'imagination ? nous étions mutuellement l'interprète de nos sentimens. Je ne lui parlais point, mon cœur l'écoutait, nous nous entendions... Et quelle pureté, quelle délicatesse il fallait donner à mes pensées, puisque je voulais deviner et pénétrer les siennes!..La pluie cessa; un vent léger

apporta jusqu'à moi les parfums enchanteurs que respirait Edélie, ils ne m'enivrèrent pas ; ce n'était point le souffle dévorant de Gnide ou de Paphos ; c'était l'air balsamique et bienfaisant du paisible Eden ! Un brillant arc-en-ciel se déploya soudainement au-dessus de la tête d'Edélie, comme pour encadrer son séjour et sa figure céleste qui, au lieu du deuil et des roses, symboles de douleur et d'amour, semblait être à la fois, par son expression et par ses attributs, le génie touchant de la mélancolie et de la profonde sensibilité !..... Tout à coup Edélie tressaille, elle croise ses deux mains sur sa poitrine, elle élève sa tête vers les cieux, et elle paraît prier avec une ardeur passionnée ; on eût dit que son beau visage, éclairé par un rayon du soleil, produisait lui-même et rejaillissait la lumière ! Il y avait dans son attitude et dans toute sa personne quelque chose de véritablement divin ; ses yeux étaient fixés sur un nuage brillant d'or et de pourpre ; je crus qu'elle allait s'y élancer, s'y perdre et disparaître ! Je la contemplais avec une

admiration remplie de saisissement, lorsque je fus arraché à cette extase par le bruit de plusieurs fenêtres que l'on ouvrait de tous côtés.... Je baissai précipitamment ma jalousie, et j'allai tomber sur un canapé au fond de ma chambre. J'étais dans un état inexprimable; jamais, dans le cours de ma vie je n'ai goûté un bonheur comparable à celui dont j'ai joui durant cette entrevue mystérieuse et ce dialogue vague, idéal, mais où j'avais obtenu le premier aveu formel du plus tendre retour, et sans craindre ses scrupules ou son repentir. Il y avait un tel accord entre mon cœur et ma conscience, qu'une joie si vive et si pure écartait de mon esprit toute inquiétude déchirante; la situation d'Édélie, son emprisonnement, le règne de la terreur, nos dangers, tout était oublié! je n'avais plus d'imagination pour l'effroi, je n'en avais que pour l'espérance! J'étais dominé par un violent désir, celui de revoir de près Édélie et de rencontrer son regard. Sachant que Casilde devait lui porter quelques livres à midi, je résolus de l'accompagner; il était dix heures trois quarts,

je courus chez ma sœur, elle allait partir pour la prison, je lui donnai le bras. Nous arrivâmes à la grille, et deux minutes après, nous aperçûmes Édélie, qui me vit aussitôt; elle doubla le pas. Approchée de la grille, elle tira de dessous son schall une petite boîte ronde de carton qu'elle avait compté remettre à Casilde et qu'elle me donna. O que son regard était doux et touchant!... Elle fit un profond soupir, leva les yeux au ciel, et s'éloigna sans me laisser le temps de proférer une parole. A quelques pas de la grille, elle retourna la tête, et je vis qu'elle pleurait!... Ce regard si triste et ces larmes dissipèrent tout l'enchantement de l'entrevue du matin. En me quittant elle me laissa sur le cœur un poids affreux; mille idées sinistres vinrent à la fois m'assaillir et noircir mon imagination troublée!... Je restais collé sur la grille; Casilde et Victoire (la femme de chambre d'Edélie) m'en arrachèrent!... Elles furent étonnées de ma pâleur!... Je les priai de me conduire à mon entresol, où, dans l'espoir d'apercevoir encore Edélie; je voulais attendre l'heure du dîner. Quand

je fus seul dans ma chambre, j'ouvris précipitamment la petite boîte que m'avait donné Edélie.... J'y trouvai une rose naturelle, qui paraissait remplie de gouttes de pluie ou de rosée... Je déroulai un petit billet qui contenait ces mots : « Souvenez-vous d'*Oriane !*..... Je suis sûre » que vous n'oublierez jamais que j'ai » répandu ces larmes après ma prière !....»

Je me rappelai que, jadis à la campagne, nous avions lu tout haut le vieux roman d'Amadis, et que nous avions été également frappés de l'action touchante d'*Oriane*, l'héroïne, qui, prisonnière, jette, du haut d'une tour, à son amant une rose baignée de ses larmes... Captive comme Oriane, et se comparant en tout à cette amante passionnée, Edélie, en me destinant cette précieuse rose, me donnait le gage du plus tendre et du plus fidèle amour!... Mais pourquoi, *après sa prière*, avait-elle versé tant de larmes, et avec une tristesse si amère et dont tous ses traits portaient l'empreinte? Je n'entendais pas parfaitement cette dernière phrase de son billet; j'y trouvais je ne sais quoi

de mystérieux qui me frappait et m'inquiétait... Sa fenêtre était fermée; elle ne m'attendait plus : il pleuvait de nouveau; le ciel était obscur, et le tonnerre se faisait entendre. Je pris ma guitare; et, pour appeler Edélie, je chantai ma romance : à l'instant même sa fenêtre se rouvrit, et je la vis paraître. Je me levai; je tirai sa rose de mon sein, je la lui montrai, et je la replaçai sur mon cœur en lui faisant comprendre, par mes gestes, qu'elle resterait là jusqu'à mon dernier soupir. Elle parut vivement touchée; mais toujours avec l'expression de la plus profonde tristesse. Je savais heureusement par Ledru et par ma sœur qu'il n'était rien survenu dans sa situation intérieure qui dût lui donner de nouvelles inquiétudes; mais son abattement affaiblissait mon courage, et faisait naître au fond de mon âme de noirs pressentimens. De bons raisonnemens peuvent apaiser l'effervescence de l'imagination et tranquilliser l'esprit; mais il n'y a point de logique pour un cœur alarmé!...... Cependant l'orage redoublait, et le tonnerre se rapprochait. Edélie le craignait,

je ne l'ignorais pas, et je lui fis signe, mais en vain, de fermer sa fenêtre; elle me fit entendre qu'elle ne craignait rien avec moi... Tout à coup un violent éclat de tonnerre fit retentir toute la prison; un éclair éblouissant qui me parut être la foudre, en illuminant le visage d'Edélie, me la fit voir pâle et chancelante. Une horrible obscurité succédant à ce trait affreux d'une lumière foudroyante, Edélie disparut presque entièrement à mes yeux; je distinguai seulement que, retombée sur le balcon, elle était immobile : je la crus frappée du tonnerre; je me la représentai privée de la vie, ou du moins expirante, et j'étais dans l'impossibilité de voler à son secours ! L'espace qui nous séparait n'était plus pour moi qu'un abîme épouvantable, je ne pouvais le franchir !...... Emporté par le désespoir, je m'écriai d'une voix terrible : *Edélie ! Edélie !*.... Ce cri pénétrant d'un d'un cœur déchiré ne se perdit point dans les airs : Edélie l'entendit... O joie dont le souvenir me fait encore tressaillir !.. Des sons enchanteurs et vivifians parviennent

jusqu'à moi ! Une voix divine à mon oreille prononça ces paroles : *Je ne suis point blessée !*... La nue dégagée de la foudre se dissipe comme une fumée légère ; le jour reparaît. J'aperçois Edélie se relevant, joignant les mains, remerciant le ciel ; je tombe à genoux, et j'invoque avec elle le dieu des cœurs purs et sensibles qui vient de la sauver ! Ah ! je pouvais mourir alors en disant : *J'ai vécu !* Cette matinée valait une longue existence ! J'avais éprouvé en quelques heures toutes les émotions, tous les tourmens, tout le bonheur que l'âme humaine peut ressentir !...

Bientôt la pluie qui tomba par torrens, et que le vent poussait contre la fenêtre d'Edélie, nous força de nous séparer. Nous fermâmes nos fenêtres. Après tant de secousses violentes, mes forces physiques étaient tellement épuisées, que je tombai sur une chaise, j'y restai plus d'une heure sans mouvement ; n'ayant que deux idées qui me reposaient délicieusement, je répétais sans m'en lasser : Heureux et divin présage ! la foudre, en éclatant si près d'elle, n'a pu l'atteindre, et son cœur répond au mien !......

CHAPITRE IV.

Julien va dîner chez la citoyenne Landry.— Etranges propositions qu'elle lui fait. — Mort du marquis de Palmis.—Craintes, terreur.—Belle action de Ledru.

SORTANT enfin de l'espèce d'enchantement où j'étais plongé, je me rappelai que je m'étais engagé à dîner chez la citoyenne Landry, qui m'avait donné le doux espoir de la trouver seule. Quelle chute, grand Dieu! de sortir du tête-à-tête mélancolique et céleste d'Edélie pour aller chercher celui de la créature la plus grossière et la plus effrontée!... Il ne fallait rien moins que l'intérêt de la vie d'Edélie pour me faire supporter le dégoût d'un tel contraste; mais j'espérais qu'avec quelques cajoleries et de l'argent, je me rendrais favorable la citoyenne Lise Landry, et qu'elle désarmerait la férocité de son mari. Fortifié par ces idées, j'arrivai chez la citoyenne que je fus très-étonné de ne

pas trouver seule ; car elle avait à côté d'elle une jeune fille de treize ans, qui brodait une cravatte ; trois petits garçons, dont l'aîné avait huit ans, jouaient dans la chambre d'une manière très-bruyante. Mon arrivée augmenta beaucoup le tapage, car Lise avait un petit épagneul hargneux qui vint me mordre les jambes en aboyant de toutes ses forces ; les petits garçons l'excitèrent en riant aux éclats. Un perroquet vert qui était dans une cage se mit à faire des cris aigus. Lise, d'une voix glapissante, ordonne à la jeune fille de couvrir la cage du perroquet ; et, volant à mon secours, elle donne un coup de pied au chien et deux ou trois soufflets aux petits garçons qui poussaient de véritables hurlemens. Lise, outrée, se pend à une sonnette ; une vieille femme survient, qui reçoit et veut exécuter l'ordre *d'emmener toute cette canaille* (ce fut l'expression de Lise). Les enfans se révoltent ; un combat s'engage entre la vieille et les enfans. Lise, afin de le terminer, s'y précipite pour distribuer de nouveaux soufflets. La jeune fille prend parti pour ses frères ; la

mêlée devient effrayante; les cris attirent deux valets qui s'emparent des petits garçons et les entraînent. La jeune fille reste seule exposée à la colère de Lise qui lui dit avec volubilité un torrent d'invectives; la jeune fille répond sur le même ton. Lise la saisit par le bras, lui applique deux vigoureux coups de pied dans le derrière et la met à la porte. Telle fut mon entrée chez la citoyenne Landry. Jusqu'alors spectateur immobile, je m'avance enfin, et Lise, en femme accoutumée à de pareilles scènes, recouvre aussitôt son sang-froid, comme une actrice reprend son maintien naturel dès que la toile est baissée. Lise s'approche d'une glace et rajuste sa coiffure qui s'était un peu dérangée dans la chaleur de l'action. Ah! dit-elle, on a bien du mal avec ces races-là..... Après cette réflexion morale, je lui demandai à qui appartenait cette turbulente famille..... Pardi! répondit-elle, c'est la mienne.... Comment! repris-je, la tienne; citoyenne?... Est-il surpris! s'écria-t-elle en éclatant de rire, est-il surpris!...... — Mais, en effet, quatre enfans au bout de quelques mois.

de mariage !...—Eh ben ! est-il bête ?... est-il nigaud ?..... On ne parlait pas de ça dans l'ancien régime ; mais au jour d'aujourd'hui les sans-culottes ne cachent rien. — C'est naturel. — Il n'y a plus d'hypocrites, c'est fini ! tous les cafards ont passé à la lanterne et à la guillotine ; la nation n'en veut plus. C'était bon pour les ci-devant, ça ne va pas avec la liberté.

J'écoutai fort sérieusement cet éloquent discours, et je complimentai Lise sur sa politique et sur les étonnans progrès de sa raison et de son esprit ; elle me répondit que cela n'était pas singulier, puisque nous étions devenus tous égaux. Pour donner à la conversation un tour plus amical, j'interrogeai Lise sur son intérieur. Elle ne se fit pas prier pour m'accorder toute sa confiance ; elle me dit sur-le-champ, sàns détour, que son mari était un *sac à vin*, un débauché, un *brûle maison ;* qu'elle en était lasse *comme de vieille morue ;* que ses enfans, méchans *comme des ânes*, tenaient de leur père ; que sa fille était une petite *drôlesse* qui lui donnait déjà bien *du fil à retordre*. Et elle ajouta : Je ne songe qu'*à faire ma*

main pour planter là toute la séquelle, afin de vivre à ma guise ; en faisant la fortune de quelque joli *muscadin* de bonne volonté.

En terminant ces aveux délicats et cette intéressante confidence, Lise me donna, en riant, sur l'épaule, une tape qui me fit frissonner ; elle laissa sur mon bras sa grosse main qui me parut peser cent livres.... Mes regards et mon ton doucereux m'attiraient cette rude attaque, et j'en éprouvais de cuisans remords, lorsqu'on vint me délivrer de cette anxiété, en annonçant que *la soupe était sur la table.*

Je me levai avec le maintien le plus déconcerté que j'aie eu de ma vie ; elle interpréta très-favorablement mon embarras : Tiens, dit-elle, comme te v'là rouge !... Pauvre garçon ! ajouta-t-elle en me passant la main sous le menton, sois tranquille, nous reparlerons de ça après dîner. Cette promesse me fit dresser les cheveux sur la tête. Nous passâmes dans la salle à manger, on se mit à table ; la jeune fille et les petits garçons dînèrent avec nous. Lise me fit placer à côté d'elle. Au bout

de quelques minutes, quel fut mon horrible saisissement, lorsque je sentis le pied le plus massif, le plus large, le plus rond, s'établir sur le mien! Cette décente *agacerie* me causa un dégoût et une indignation qui allaient jusqu'à la colère.... Mais en repoussant cette infâme créature, je perdais infailliblement Edélie!.... Je me dis qu'il ne s'agissait que de laisser des espérances, et que, dans l'explication, je trouverais les moyens de tout concilier, surtout en donnant de l'argent... En attendant, je pris le parti, pour ne point irriter la citoyenne Landry, de répondre fortement à ses mystérieuses avances, et je me mis à trépigner avec une espèce de fureur qui lui parut un emportement de passion, mais un peu trop vif, car elle retira son gros pied qui sûrement était meurtri!... Pour achever *de me monter la tête*, elle fut d'une gaîté enfantine et folâtre pendant tout le dîner, à l'exception de quelques momens de sévérité avec ses enfans, que dans ses *leçons maternelles* elle appelait *des marsouins*, *des sagouins et des cochons*, afin de leur enseigner les élé-

mens de la politesse ; d'ailleurs, elle fut sémillante, et elle me donna un véritable festin qui aurait pu suffire à douze ou quinze personnes ; car la table fut toujours couverte d'une quantité de ragoûts fumans, bouillans, bien noirs et bien épicés. Sur la fin du repas, elle s'écria qu'il nous fallait *du Champagne ;* on apporta une bouteille de vin mousseux; et, comme je m'y attendais, elle ne manqua pas d'en faire sauter le bouchon jusqu'au plancher ; enfin elle n'épargna rien pour me séduire. Je tâchais de supporter, avec *la grâce* du genre, cette effroyable *coquetterie* de taverne ; je me disais que celle de la bonne compagnie, avec des formes élégantes, est très-souvent, au fond, tout aussi méprisable ; mais, malgré tous mes efforts, Lise, plus d'une fois, me trouva de la gaucherie, de la contrainte ; elle ne put s'empêcher de me dire qu'elle *m'aurait cru plus dégourdi que ça.* En sortant de table, je frémis de la tête aux pieds, en songeant que j'allais me retrouver seul avec cette créature, et sans qu'elle eût la crainte de voir arriver son

mari qui était, m'avait-elle dit, *en godaille* pour la journée entière et toute la nuit suivante.

Quand nous fûmes assis dans la chambre, elle m'annonça qu'elle allait me parler *rondement*, ce qui était fort alarmant, car je ne me doutais pas que jusqu'alors elle eût *gazé* ses discours. Elle commença par me faire ces questions inattendues : Qu'as-tu conservé de la succession de ton oncle ? as-tu gagné quelque chose chez les Inglar? as-tu des fonds chez Durand ? Quoique je ne m'attendisse pas à lui trouver cètte espèce de curiosité, je sentis à l'instant qu'il fallait bien me garder de convenir que j'eusse une somme considérable à ma disposition, et je répondis sur-le-champ que j'avais tout mangé, qu'il ne me restait rien, et que je ne vivais que du produit de mes talens. *Tout mangé!* reprit-elle, c'est donc avec des filles ! nigaud !... mais, poursuivit-elle, c'est égal ; moi, j'ai mes épargnes... cela monte assez gros ; en outre j'ai mes diamans, *c'est inmense ;* je les vendrai, je divorcerai sous peu, ce ne sera pas pour me remarier, j'en

ai assez ; mais si tu veux, je te logerai, et nous vivrons ensemble. Je la remerciai de cette honorable et douce proposition que je ne rejetai point. Mais avant tout, poursuivis-je, il faut que tu me donnes une preuve positive de ton bon cœur ? — Comment ! — Je m'intéresse à la citoyenne Velmas, à cause de son frère que j'aimais jadis, et puis parce qu'elle est bonne républicaine; il faut que tu la protèges. — Landry la déteste. — Elle ne lui a pourtant pas fait de mal; au contraire. — Ah ! ce n'est pas l'embarras, elle lui a fait avaler bien des couleuvres ; ces *ci-devant* croyaient qu'on n'était pas digne de délier les cordons de leurs souliers. . . . . . à présent ils nous font des courbettes ; chacun à son tour. . . . . — Ma chère Lise, avec ton esprit et ta beauté, tu fais ce que tu veux de ton mari ; il faut sauver cette pauvre femme. — J'y consens, mais d'abord Landry veut ravoir Casilde, et avec une dot. . . . — Comment ! une dot ?. . . . — Oui, il faut que la Velmas lui donne une centaine de mille francs sur son bien. . . . . . voilà ce qu'il veut. . . — On pourra donner

de l'argent, mais on ne donnera point Casilde ; ma mère n'y consentirait pas. — On pourrait donner de l'argent ? eh bien ! écoute : qu'on offre cent mille francs pour marier ma fille, et j'arrangerai cela avec Landry. — Fort bien, mais quelles sûretés donnera-t-il ? je n'en vois point d'autre que la mise en liberté de la citoyenne Velmas. — Et qui me garantira les cent mille francs ? — Un billet de sa main et ma parole. — Tu me réponds d'elle ? — Fais-lui rendre sa liberté, et tu auras les cent mille francs avec un beau présent par-dessus le marché.

Cette promesse enchanta Lise, qui, de très-bonne foi, me donna sa parole d'employer tout son crédit en faveur d'Edélie : elle voulut ensuite remettre la conversation sur son projet de *réunion* avec moi ; je l'interrompis, en lui disant que, pour prendre un tel engagement, il fallait auparavant que je fusse assuré de la bonté de son caractère et de son cœur ; que si elle faisait cette excellente action, elle pourrait ensuite compter sur moi à la vie et à la mort. Comme les *cent mille francs*

venaient de s'emparer de son imagination, sa fantaisie pour moi n'était plus en elle qu'un sentiment très-secondaire : ainsi notre entrevue se termina de la sorte, sans qu'elle en fût choquée; nous nous séparâmes, et je sortis de ce repaire avec une joie inexprimable d'avoir pu de toute manière m'en tirer aussi heureusement, et je me disais que si le vice se montrait toujours dans cette hideuse nudité, il ferait horreur, mais qu'on n'aurait aucun mérite à chérir la vertu.

Quelques jours après, je vis Ledru et je lui rendis compte de tout ce qui s'était passé entre Lise et moi; il en fut charmé, et il me dit qu'il verrait bientôt si Lise agissait efficacement, et qu'aussitôt il m'en instruirait.

Sur la fin de cette même semaine, le marquis de Palmis mourut en prison dans les bras de sa femme qui l'avait soigné et veillé les sept derniers jours de son existence sans prendre un seul instant de repos. Le bon abbé Desforges, sous le déguisement d'un apothicaire, trouva le moyen de s'introduire dans la prison et de por-

ter au moribond les dernières consolations de la religion. La marquise, comme nous l'avions prévu, ne recouvra point sa liberté, mais elle se soumit à son sort avec la plus noble et la plus touchante résignation.

Un matin Ledru entra dans ma chambre; il avait l'air fort ému, il ferma les portes avec soin; et, s'asseyant auprès de moi, il m'annonça qu'enfin *il avait fait le coup*, c'est-à-dire qu'il avait dérobé dans la salle du comité révolutionnaire le mémoire de Landry sur les prisonniers de de la maison d'arrêt où était Edélie. Dans un moment où personne n'était dans la salle, il avait pris cet écrit dans le tiroir sans clef du bureau de Landry, il l'avait porté à Edélie; étant de semaine à sa prison, sous prétexte de faire des visites dans les chambres des prisonniers (ce qui arrivait souvent), il était entré dans celle d'Edélie, et lui avait lu l'article qui la concernait et qui commençait ainsi : *La Velmas, la plus insolente de la maison.* Le reste de l'article était atroce; et si le mémoire eût été donné, Edélie aurait été con-

duite à l'échafaud le lendemain. Lorsque Ledru entra dans la chambre, il la trouva devant un réchaud allumé, faisant son chocolat. Après une lecture rapide du mémoire, il livra aux flammes ce libelle sanguinaire, en le mettant dans le réchaud embrasé, sous la cafetière de chocolat (1); et sûrement, ajouta Ledru en riant, elle ne prendra jamais de chocolat qui lui fasse autant de bien que celui-là qui a été cuit avec sa sentence de mort !... Le cœur déchiré, mais pénétré de reconnaissance pour ce bon Ledru, je lui sautai au cou et je l'embrassai avec transport; car, en faisant cette action généreuse, il avait exposé sa vie. Ah! mon ami, m'écriai-je, ton courage et ton amitié ne produisent qu'un délai !.... Ce monstre recommencera cet infernal mémoire..... Quelque chose qui puisse m'en arriver, reprit-il, je le vo-

(1) Un homme qui existe, et que l'auteur de cet ouvrage doit bénir à jamais, un honnête homme, qui n'a pas commis dans ce temps une seule action répréhensible, et qui n'avait pris cette place de commissaire que par humanité, fit alors tout ce qu'on vient de décrire, et sauva de la sorte une jeune prisonnière.

lerai encore une fois..... (1). L'effet que ce mot, véritablement héroïque, produisit sur mon cœur, est inexprimable. O combien, dans ce moment, me parut au-dessus du vulgaire ce jeune homme que j'avais vu si souvent ridicule, et dont l'éducation, le ton et les manières m'avaient fait rougir tant de fois! et que je trouvais de petitesse dans toutes les conventions de naissance, de rang, de *bon goût* et d'*élégance*, en comparaison de cette grandeur d'âme naturelle et de cette sublime humanité!.... Crois-moi, me dit-il, un grand changement se prépare; je suis informé de tout par Legendre, qui se prononcera bientôt.... Mais du silence, de la discrétion... notre vie à tous en dépend..... Il ne s'agit que de gagner du temps. Landry mettra au moins quinze jours à refaire ce mémoire, et autant à le recommencer... Il est clair que sa femme n'a pu l'adoucir, et qu'elle aura voulu garder pour elle les cent mille francs promis. Il serait trop dangereux de proposer directement de l'argent à cet ivrogne, car

(1) Ce qui a été fait.

dans le vin il dit tout; mais fie-toi à moi, nous avons un répit, je t'en promets un second, j'ai le pressentiment que nous nous tirerons d'affaires.

Ces assurances me tranquillisèrent un peu; mais depuis ce moment la terreur qui paraissait être au comble, augmenta cependant chaque jour. Florbel fut dénoncé, et prit le parti de se cacher; sans l'activité et les soins de Ledru, j'aurais été arrêté. Durand, retenu par des affaires et par des possessions qu'il ne pouvait se résoudre à abandonner, ne se décidait point à fuir, mais il n'avait pas un instant de repos. On n'osait plus se montrer en public, ni faire de visites; on se méfiait de tout le monde, de ses domestiques, de ses parens, et souvent de ses amis. Les nuits privées de sommeil; des repas et des entretiens sans confiance; le spectacle affreux et continuel des charrettes chargées de victimes et traversant Paris dans tous les sens pour aller à l'échafaud; les dénonciations et les arrestations plus fréquentes que jamais; toutes ces horreurs continues et multipliées

donnaient à l'existence, toujours tremblante et menacée, toutes les angoisses de la plus douloureuse agonie. Au milieu de tant de crimes, il était facile de mépriser la vie, mais comment supporter les dangers de ce qu'on aime? Je ne pensais qu'à Edélie, et c'était avec un trouble, une oppression qui m'ôtaient jusqu'à l'ombre du repos!...

CHAPITRE V.

Chute de Robespierre.

Le 9 thermidor de l'an 2 de la république, c'est-à-dire le 27 juillet 1794, je me réveillai un peu après la naissance du jour, et ce fut avec un tressaillement, une espèce de convulsion que j'avais constamment depuis trois semaines tous les matins en sortant du plus pénible sommeil !... Je m'habillai, et je passai chez Durand; il était levé et seul dans son cabinet, et, au lieu d'écrire à son bureau comme de coutume, il se promenait à grands pas... Son extrême agitation me frappa; je le questionnai, il ne répondit rien; il s'a-

vança vers la fenêtre, l'ouvrit et s'appuya tristement sur le balcon. Il vit sur le haut de la maison voisine deux couvreurs qui en raccommodaient le toit dégradé. Ah ! dit-il, que j'envie le sort de ces pauvres gens-là !... Si quelque chose leur déplaît ou les menace dans le lieu qu'ils habitent, rien ne les retient, ils peuvent partir sans délai !.... Heureux dans ce temps-ci, mille fois heureux, ceux qui n'ont ni fortune ni propriétés.... ni liens !.... Que n'avons-nous pris la fuite, il y a six semaines, nous le pouvions alors !.... O que ne sommes-nous tous hors des frontières, réduits à notre seule industrie, mais libres, et à l'abri de ces épouvantables secousses !...

Pendant ce discours, j'étais immobile, et je le regardais fixement avec un saisissement inexprimable. Après quelques minutes de silence : Quoi donc ! lui dis-je, qu'est-il arrivé? que crains-tu? Ah ! Julien, s'écria-t-il, le sort en est jeté..... Si ce matin le monstre ne tombe pas, nous sommes tous écrasés !.....—Comment?—Le monstre triomphera, j'en ai le

pressentiment... Nous serons tous dépouillés, livrés au pillage.... O que n'ai-je suivi les conseils de ma femme !... En disant ces paroles, il tomba dans un fauteuil en se couvrant le visage avec ses deux mains. De grace, repris-je avec une vivacité mêlée malgré moi d'une extrême brusquerie, laissons les plaintes inutiles, qui ne sont tolérables que dans la bouche des femmes. De quoi s'agit-il ? Durand fut très-blessé de cette réponse ; il allait me le témoigner, lorsqu'un son lugubre et terrible frappa nos oreilles, c'était celui du tocsin !... Nous restâmes pétrifiés, nous crûmes entendre sonner notre dernière heure !... Dans cet instant la porte du cabinet s'ouvrit, et nous vîmes paraître Sophie Durand éplorée, tenant par la main ses deux enfans !... Ah ! mon ami, s'écria-t-elle, vous n'avez pas voulu me croire, et c'en est fait ; nous sommes perdus, Robespierre l'emporte....— Qui vous l'a dit ? — Le domestique qui vient de revenir.... La municipalité arme pour Robespierre, tout est en rumeur..... A ces mots, Durand ouvre précipitam-

ment une armoire, en tire une cassette, la cache sous son manteau, dit un mot tout bas à sa femme, et sort en courant. Je devinai qu'il allait cacher des papiers et de l'argent; et je ne me trompais pas. O malheureuses propriétés ! dit Sophie emportée par la douleur, maudites richesses ! dont il a voulu être le gardien et le conservateur, vous ne servirez aujourd'hui qu'à nous faire égorger. Ah ! que ne sommes-nous restés dans la plus humble médiocrité !... Au nom du ciel, Sophie, interrompis-je, répondez-moi ! Robespierre est dénoncé? — Oui, et votre ami Ledru est du complot. — Où se passe l'attaque? — A la Convention. — Il suffit. A ces mots, je m'élance vers la porte, je vole à ma chambre, j'arrache d'une canne à secret un poignard que j'y avais fait cacher, je le place sous mon gilet, je prends mon chapeau, et je me hâte de sortir de la maison. Je vis en effet dans les rues un prodigieux mouvement et une grande quantité de groupes fort animés; mais, décidé à rejoindre Ledru et à partager son sort, je ne m'arrêtai point, je n'écoutai

rien. J'éprouvai une douloureuse sensation en passant à la place de Grève couverte d'hommes armés qui criaient : *Vive Robespierre* (1) ! J'arrivai hors d'haleine à la Convention. J'eus toutes les peines du monde à y pénétrer ; enfin, je perce la foule, je cherche des yeux Ledru ; je l'aperçois, je vais me placer près de lui ; il me vit avec étonnement, il me serra la main, et je lui dis tout bas : *Je ne te quitte plus!* Dans ce moment Robespierre, accusé, était à la tribune ; sa pâleur plus livide que jamais, ses prunelles éteintes nageant dans le sang (2), sa basse physionomie n'exprimant plus, au lieu de l'insolence, que l'épouvante et l'égarement, tout me parut annoncer que son règne affreux allait finir !... En effet, on entendit bientôt de toutes parts les cris répétés : *A bas le tyran!* Avec quelle ardeur je joignis ma

---

(1) Historique. Ces hommes étaient envoyés par les membres de la commune de Paris, du parti de Robespierre.

(2) Le blanc de ses yeux, depuis plusieurs mois, était devenu couleur de sang.

voix à ces voix libératrices !... Robespierre, aussi lâche qu'arrogant et barbare, prit subitement la contenance d'un suppliant; il descendit de la tribune à la barre, où l'on fit aussitôt passer à ses côtés Saint-Just, Couthon, Robespierre le jeune et Lebas (1).

Cependant le tocsin sonnait toujours; on vient annoncer qu'Henriot, commandant de la garde nationale, et vendu à Robespierre, marche à la tête des satellites de la municipalité pour venir attaquer la Convention (2). Dans les grandes crises politiques, l'intérêt public peut, en un instant, transformer en libérateurs des hommes déshonorés et des corps avilis. Les jacobins les plus coupables, qui, dans ce moment, osaient attaquer l'usurpateur, étaient tous de courageux défenseurs de la patrie et des droits de l'humanité; et la Convention, dégradée par tant de crimes, en se déclarant contre l'ennemi commun, devenait un sénat respectable qu'il fallait défendre au péril de sa vie.

(1) Historique.

(2) Historique.

Une partie de l'assemblée sortit avec impétuosité pour aller combattre Henriot. Ledru et moi nous fûmes de ce nombre ; mais le combat ne fut ni long ni sanglant : toutes les sections s'étaient réunies pour la bonne cause, et nous mîmes promptement en fuite la vile troupe d'Henriot. Pendant ce temps, Robespierre trouva le moyen d'aller se réfugier à l'Hôtel-de-Ville. Les sections victorieuses l'y assiégèrent, et y entrèrent de force. Robespierre, tremblant, se tenait seul à l'écart dans un coin obscur d'une grande salle. Un gendarme, nommé Charles Méda, l'aperçoit et lui tire un coup de pistolet qui lui fracasse la mâchoire inférieure et le couvre de sang. Alors on le transfère au *comité de salut public.* Ce fut dans ce lieu où il avait prononcé des millions de sentences ; ce fut sur la table même où sa rage insensée signa tant d'arrêts de mort, qu'il passa la moitié des heures de son épouvantable agonie ! Il ne pouvait ni marcher ni se soutenir ; on le jeta sur cette table souillée par ses forfaits, sur cette table où sa plume commanda tant de meurtres,

et qui fut enfin inondée de son sang ! (1). Quelques minutes après, un inconnu, d'une figure noble et sévère, traverse gravement la salle, s'arrête devant le tyran foudroyé, et lui adresse ces paroles mémorables : *Eh bien ! Robespierre, il est une Providence !*... (2). Après avoir vu ce spectacle terrible, je donnai à Ledru un rendez-vous pour le soir, et je courus à la prison d'Edélie, c'est-à-dire, à mon petit entresol. Edélie était à sa fenêtre, et tout en elle peignait la plus vive agitation : ainsi que les autres prisonniers, elle avait entendu le tocsin, mais elle ignorait les événemens. J'éprouvai le chagrin extrême de ne pouvoir l'en instruire : tout le monde inquiet dans la maison était aux fenêtres ; je n'osai pas même me permettre quelques signes, craignant mortellement la méchanceté du concierge, grand partisan de Robespierre. Ne pouvant rester en place, j'allai dans la rue sur laquelle donnait la porte grillée de la prison. Je m'y promenais depuis un quart d'heure,

(1) Historique.

(2) Historique.

lorsque la voix éclatante d'un crieur public fit entendre la plus heureuse proclamation, et je recueillis avec transport ces paroles, quoiqu'elles fussent prononcées dans le lointain : *Grande arrestation de Catilina Robespierre.... et de ses complices* (1). J'espérai que ce crieur passerait dans la rue de la prison, et en effet il y vint ; mais une des sentinelles, d'après les ordres du concierge, alla à lui en lui disant : *Veux-tu te taire, et passer ton chemin en silence.* Va te promener, dit beaucoup plus énergiquement le crieur en montrant la prison. *Il y a là-dedans des misérables, il faut qu'ils sachent ce qui se passe* (2). J'étais décidé à soutenir vigoureusement ce brave homme, si la sentinelle insistait ; mais on respecta son humanité, et on lui laissa crier à tue tête, à la porte même de la prison, ces paroles de vie : *Grande arrestation, etc.* Je collai mon oreille sur la grille, et j'entendis une grande rumeur dans la maison ; on courait, on descendait des escaliers, on s'appelait.... Je présumai avec raison que

(1) Historique.

(2) Historique. Voyez *Histoire des Prisons.*

la bienfaisante proclamation produisait son effet naturel. Je retournai à ma fenêtre : pour cette fois, Edélie seule était à la sienne; je me hâtai de lui présenter une feuille de papier qui confirmait l'heureuse nouvelle. Edélie renouvela toute ma joie par la sienne ; mais tout à coup elle me fit signe que quelqu'un entrait dans sa chambre , et je m'arrachai aussitôt de la mienne. J'allai me réjouir du grand événement avec ma mère , la famille Thibaut et ma sœur ; ensuite je rentrai chez moi. Je revis Durand rassuré , et qui , ayant oublié ses craintes mortelles et son cuisant repentir de n'avoir pas pris la fuite , se moquait des terreurs de sa femme , et triomphait d'avoir eu *la sagesse* de rester. Je recommandai à sa protection Boutet qui avait toujours été fort obligeant pour moi ; il n'était point entré dans la conjuration contre Robespierre, mais il n'avait rien fait contre le parti contraire. Ledru vint me voir à dix heures du soir ; nous nous embrassâmes de bon cœur ; il me conta que Robespierre avait été transféré , pour y passer la nuit , dans celui des cachots de la Conciergerie où il avait fait

entasser le plus de victimes (1), et qu'il serait exécuté le lendemain. Je ne me couchai point, et je crois que, durant cette nuit, personne à Paris ne se livra au sommeil. On reprenait son existence; on en jouissait délicieusement; on n'en voulait perdre aucun instant. Chaque honnête homme trouvait dans le châtiment éclatant de ce malfaiteur public, non-seulement sa sûreté personnelle, mais celle de tout ce qu'il aimait.

Le lendemain (28 juillet) Robespierre, couché sur une charrette avec vingt-deux scélérats, ses complices, et suivi d'une foule immense, et au milieu des plus violentes imprécations du ressentiment et de la haine, fut conduit au supplice. On fit arrêter la voiture devant la maison qu'il avait occupée, et là, une femme échevelée, semblable à une bacchante en fureur s'approcha de la charrette, en s'écriant: *Monstre! descends aux enfers, chargé des malédictions de toutes les épouses et de toutes les mères!*... (2).

(1) Historique.

(2) Historique.

Arrivés à la place de la Révolution, Robespierre fut porté sur l'échafaud teint du sang qu'il avait fait répandre, et la main du bourreau termina sa détestable vie et celle de ses complices (1). Ainsi périt, à trente-cinq ans, le plus sanguinaire de tous les scélérats ! Il est remarquable que, dans son premier écrit (2) (dix ans avant la révolution), il fit un éloge amphatique de Louis XVI, et qu'à la tribune, dans son premier discours comme député, il déclama contre la peine de mort, et proposa de l'abolir. Un imperturbable sang-froid, non dans le péril, mais dans la cruauté, lui tint lieu de courage et de génie. Il fut parmi nous le seul tyran qui ait fait connaître aux Français, dans l'enceinte des villes, l'abattement et la terreur (3).

---

(1) Historique.

(2) Sur *les paratonnerres*.

(3) Voici ce que les auteurs du *Dict. historique* disent de sa politique :

« Il avait remarqué que, pour rester en crédit » auprès des dernières classes du peuple, il fallait, » en toute espèce de système, aller toujours plus

CHAPITRE VI.

Suite du chapitre précédent.

On pense bien que, dans ces premiers momens d'espérance et de joie, je n'eus qu'une seule idée, celle d'obtenir promptement la liberté d'Edélie; on me la promit; mais il fallut l'attendre dix mortels jours; du moins j'étais sans inquiétude sur son existence.

Durant les trois semaines qui suivirent la chute de Robespierre, presque tous les partisans des cruautés révolutionnaires et du despotisme anarchique furent re-

» loin que les autres : on ne peut entraîner que par
» des excès des hommes dénués d'éducation; comme
» leur esprit est incapable de saisir aucune nuance,
» la modération, la sagesse ne leur paraissent qu'une
» trahison ou qu'un repentir. » *Dict. de MM. Chaudon et de Landine*, article *Robespierre*.

Il résulte de cette judicieuse réflexion que, dans les temps de troubles, *les idoles du peuple* sont toujours ou des hommes sans principes, ou des fous très-dangereux.

cherchés, jugés et exécutés. Dans ce nombre se trouvèrent mes deux ennemis personnels, Garnier et Landry, mon beau-père. Aussitôt que ma mère sut qu'il était arrêté, elle accourut pour me demander de solliciter pour lui; j'y consentis, mais ce fut en vain; il subit le sort que méritaient ses crimes dans tous les genres. Ma sœur ne pouvait avoir une véritable affection filiale pour un tel père; cependant le seul titre de père et ce genre de mort lui auraient causé un affreux saisissement et une grande affliction. Nous convînmes, ma mère, Edélie et moi, de lui cacher cet événement, et nous prîmes si bien nos précautions en conséquence, qu'elle ne l'a su que plus de deux ans après.

Je fus plus heureux dans mes démarches en faveur de Boutet qui avait été dénoncé; on reconnut que s'il avait montré souvent des opinions répréhensibles, on ne pouvait lui reprocher des actions criminelles; il s'était maintenu à force de *bavardage révolutionnaire*, mais en évitant, avec beaucoup d'adresse, de participer aux cruautés; il avait même rendu secrète-

ment de grands services aux opprimés, et j'avais plus d'une fois mis à cet égard sa bonté naturelle à l'épreuve, pour Edélie, pour madame de Palmis, le baron d'Hermilli, et quelques autres encore.

Deux jours après l'exécution de Landry, j'eus la curiosité d'aller voir la citoyenne Lise, en me disant que, puisqu'elle m'avait promis, dans le temps de sa splendeur, de servir Edélie, je lui devais cette marque d'intérêt. Je la trouvai affublée de deuil et seule avec un homme d'un certain âge, qui, en me voyant, se leva et s'en alla. Lise me parla assez convenablement sur son malheur; oubliant même le mal qu'elle m'avait dit du défunt, elle m'assura *qu'au fond* il avait toujours été *un bon homme*, et qu'il avait rendu de grands services *à la nation*. Après avoir écouté cet éloge, je questionnai Lise sur sa situation; elle me répondit qu'il ne lui avait jamais donné que l'argent de la dépense courante, et que, de son côté, il avait mangé à mesure celui qu'il s'était réservé; mais qu'elle avait eu l'adresse de lui *accrocher* tout ce qu'il avait *acquis* en

pierreries, et qu'elle en possédait pour plus de cent mille écus. Je lui objectai que l'ajustement de pierres de couleur que je lui avais vu une fois au spectacle ne valait sûrement pas le demi-quart de cette somme; alors elle me dit confidentiellement que ce n'était aussi qu'une très-petite partie de sa richesse en ce genre, et qu'elle avait une parure en brillans *gros comme des noyaux d'abricots*, qui était sans prix, et qu'il ne la lui avait donnée qu'à condition qu'elle ne la porterait que dans cinq ou six ans, et que d'ici là elle la cacherait soigneusement, parce que *le cadeau était si conséquent et si voyant* que dans le moment actuel cela ferait *criailler* les envieux. Lise me dit encore que l'homme que j'avais vu chez elle en entrant, était un riche joaillier qui n'avait pas eu le temps de voir ce fameux écrin, mais qui paraissait décidé à l'acheter et qui devait revenir le lendemain de très-grand matin pour l'examiner avec soin et pour entrer en marché avec elle. J'étais si indigné, en pensant que ce superbe lot de diamans étai

formé de dépouilles d'églises et d'émigrés, que je me hâtai de terminer ma visite, et j'allai dissiper ma colère chez Florbel, sorti de l'asile où l'avait caché l'amitié pendant les jours de sa proscription; c'était chez une vertueuse famille bourgeoise, dans une petite maison de campagne, qu'il avait passé tout ce temps.

Florbel me confia qu'il était décidé à épouser la fille de la bonne veuve qui avait eu pour lui un procédé si généreux. Je connaissais cette jeune personne; elle n'était ni laide ni jolie; et elle avait si peu d'esprit et de grâce que je ne concevais pas que Florbel en fût amoureux; aussi m'assura-t-il qu'il ne l'était point; et, quand je lui représentai que l'on peut prouver une vive reconnaissance *sans épouser*, il me répondit qu'il avait donné sa parole; il la tint en effet; et, comme je l'avais prévu, cette union mal assortie ne fut pas heureuse.

Le lendemain, à dix heures du matin, au moment où j'allais sortir, ma porte s'ouvre brusquement, et je vois paraître Lise en robe de couleur, avec le main-

tien le plus agité, les yeux étincelans, l'air hagard; elle m'effraya, elle se jeta dans un fauteuil; je la regardai avec étonnement. Eh quoi ! lui dis-je, tu as déjà quitté le deuil?... Moi ! s'écria-t-elle, porter le deuil d'un tel monstre !... — Comment? tu ne parlais pas ainsi hier...—Ah! j'ai découvert de ce scélérat l'abomination des abominations!... le fourbe! le gueux!.. Devine ce que le joaillier m'a offert de tout l'écrin? Cent vingt livres; tout est faux.— Quoi! les diamans gros comme des *noyaux d'abricots?*—Sont de cristal.—Les pierres de couleur?—Sont du verre. Il a eu la noirceur de faire faire tout cela pour me duper, pour se dispenser de me donner de l'argent, et il aura vendu les vrais diamans à son profit!... car il en a eu des pleins coffres; il en a tant volé!... C'est-y indigne? c'est-y criant?

Je portai au comble la rage de Lise, en éclatant de rire à ce récit; une partie de sa fureur se tourna contre moi, et elle ne me quitta qu'après avoir épuisé, avec une surprenante rapidité, son répertoire d'injures qui était aussi étendu qu'énergique.

CHAPITRE VII.

Une soirée délicieuse.

Après tant d'inquiétudes déchirantes et d'anxiétés, je goûtai enfin l'inexprimable bonheur d'aller, avec l'abbé Desforges, Casilde, Ledru et Sophie Durand, retirer de prison Edélie et madame de Palmis qui sortit en même temps, et qui monta avec nous dans la même berline où nous nous trouvâmes sept !... Il y avait à la porte de la prison une quinzaine de pauvres, auxquels nous distribuâmes l'aumône largement et de grand cœur ! Quand ils virent paraître les deux jeunes et belles prisonnières, ils témoignèrent d'une manière naïve et touchante leur attendrissement et leur joie ! Edélie, qui n'avait point d'argent, détacha une chaîne d'or qu'elle portait à son cou et la donna à une vieille femme, en disant : *Partagez-la, et remerciez Dieu pour moi !*..... Toutes les voix de ces mendians s'élevèrent à la fois pour le promettre et pour nous bénir tous !.... Aussitôt que nous fûmes établis

dans la voiture, nous baissâmes les stores pour nous embrasser les uns les autres !..... Nous pleurions, nous nous serrions les mains, nous nous regardions avec délices, et notre émotion était si vive, que nous ne pouvions articuler que des monosyllabes ou quelques mots sans suite. Tout à coup, au milieu de cette effusion générale des plus doux et des plus tendres sentimens, Ledru nous fit sourire par l'excès de ses transports. J'étais placé sur le devant de la voiture, entre l'abbé et lui, et il me tenait embrassé avec une telle force, que j'en perdais la respiration; en même temps il sanglotait et criait comme un enfant, et j'eus beaucoup de peine à le calmer et à l'empêcher de m'étouffer. Il n'exagérait rien de ce qu'il ressentait. Mais j'ai toujours remarqué que, lorsque les gens sans éducation de la classe du peuple dont le caractère n'a pu être modéré par l'usage du monde, éprouvent de vives sensations, ils les expriment par des démonstrations et une véhémence qu'on ne trouve jamais parmi les personnes bien élevées, toujours contenues par la raison et par un sentiment

délicat des convenances. La civilisation étend, raffine, perfectionne la sensibilité, elle lui donne une infinité de nuances et une délicatesse qui font tour à tour le charme ou le tourment de la vie. Le peuple est rarement sensible *en détail*, il ne l'est qu'en masse et par élans; ses affections et ses passions sont concentrées ou tumultueuses : une femme du peuple est-elle en colère, elle jette les hauts cris; son cœur est-il touché, ses sanglots la suffoquent ; admire-t-elle, l'enthousiasme l'enivre!..... et c'est ce que je vis encore en arrivant à l'hôtel de Velmas. La femme de chambre et un fidèle domestique d'Edélie firent éclater, à son aspect, une joie si bruyante, que nous en fûmes non-seulement étourdis, mais effrayés. La femme de chambre finit par tomber en convulsion; nous passâmes plus de trois quarts d'heure auprès d'elle, uniquement occupés du soin de la secourir et de rappeler sa raison égarée. Cette scène n'a pas peu contribué à fortifier l'aversion naturelle que j'ai toujours eue pour *l'abandon* et les mouvemens désordonnés

dans les affections de l'âme, surtout dans les femmes (1). Enfin, après cette nouvelle secousse, nous allâmes nous établir et nous reposer dans le cabinet d'Edélie. Comme elle n'avait point été jugée, elle y retrouva tous ses meubles, et même ses portraits de famille que la fidèle Victoire avait soustraits à l'inquisition destructive des commissaires; son valet de chambre avait dérobé à leur rapacité toute son argenterie; ainsi, elle n'avait rien perdu.

O qu'il m'était doux de contempler Edélie rentrée chez elle, assise tranquillement dans le fauteuil où je l'avais vue tant de fois! Avec quel ravissement je recueillais ses tendres regards et ses soupirs, car elle soupirait encore, et la plus profonde mélancolie se peignait sur sa physionomie!...

Une heure avant le souper, Durand, Florbel et le baron d'Hermilli arrivèrent.

---

(1) L'auteur de cet ouvrage a été presque témoin d'un exemple terrible et pathétique de cette impétueuse violence de sentimens. Lorsqu'après l'émigration, son frère rentra à Paris, il y retrouva un ancien valet de chambre qui se livra à de tels transports en le revoyant, qu'il tomba mort à ses pieds!...

Edélie et madame de Palmis furent questionnées de nouveau sur ce qu'elles avaient souffert en prison, et j'entendis avec le même attendrissement Edélie répéter tout ce qu'elle nous avait déjà dit.

Après le souper, M. d'Hermilli fut questionné à son tour; il avait été successivement transféré dans presque toutes les prisons de Paris. Son récit ne fut pas long; mais il était rempli d'anecdotes si intéressantes, que je crois devoir le rapporter ici. Il le fit à peu près dans ces termes :

« Je suis vieux, j'ai beaucoup lu; et,
» avant que les prétendus philosophes mo-
» dernes fussent devenus assez puissans
» pour bouleverser l'État, des ouvrages
» sublimes d'une grande pureté m'avaient
» fait mépriser la tyrannie, le pouvoir ar-
» bitraire, et par conséquent aimer la li-
» berté; mais je ne la concevais solide,
» véritable, que fondée sur la morale et
» les mœurs; j'étais persuadé que cette
» noble conquête ne pouvait être faite par
» l'impiété, qui, pour séduire et pour
» entraîner, n'a d'autres moyens que
» d'affranchir de toutes les contraintes, de

» tous les freins, et de dénouer tous les
» liens que supportent à regret les passions.
» Je suis encore convaincu que, si les dé-
» putés de 1789 eussent respecté la reli-
» gion, et puisé les plus grandes idées que
» l'esprit humain puisse concevoir contre
» l'oppression des peuples, la tyrannie, le
» pouvoir arbitraire, dans les livres où se
» trouvent, avec leur juste mesure, ces
» principes éternels, l'Écriture-Sainte, les
» œuvres de Bossuet, de Mascaron, de
» Massillon, Télémaque, les caractères
» de La Bruyère; si ces représentans de la
» nation française eussent cherché (comme
» l'ont fait les philosophes) quelques nou-
» velles lumières sur la politique et sur
» l'administration dans les écrits des *éco-*
» *nomistes* qui formaient un parti à part
» qui n'a jamais montré d'irréligion; s'ils
» eussent pris de l'antique constitution
» anglaise ce qui pouvait convenir à no-
» tre gouvernement; si enfin, sous un
» roi, ami de la justice et de la paix,
» ils eussent suivi avec constance et fer-
» meté un système si sage et si majes-
» tueux, rien n'eût manqué à l'éclat, à

» la dignité de leur mission, à l'autorité » de leurs discours, à la solidité de » leur ouvrage et à la gloire de leurs » succès (1). Je désirais la réforme des

(1) Il est plaisant d'entendre certains écrivains répéter gravement que nous ne devons les *idées libérales* qu'aux philosophes, comme si ces grandes idées n'avaient pas été consignées avant eux dans d'excellens ouvrages français et anglais, et comme si les Anglais n'eussent été que des esclaves avant la publication des écrits philosophiques ! En supposant (ce qui n'est nullement) que les philosophes nous en eussent donné les premières notions, ils n'ont pas eu le talent de les inculquer fortement dans les esprits, car nous y avons bien promptement renoncé pour nous soumettre, sans résistance, au pouvoir le plus absolu qu'on ait jamais vu en France ; et si *le chef de l'empire* ne se fût pas renversé lui-même, qu'il eût vécu âge d'homme, et que rien n'eût mis obstacle à ses succès guerriers, cela pouvait durer encore une quarantaine d'années ; nous n'aurions un peu repris haleine qu'après avoir conquis la Turquie, l'Europe entière, l'Égypte et la Chine. Alors que devenait *le progrès rapide des lumières?* que devenaient l'agriculture, les arts, la littérature ? Toutes les femmes privées de leurs pères, *au-dessous de soixante ans*, de leurs frères, de leurs maris, de leurs enfans, eussent été forcées (comme nous en avons déjà vu beaucoup) de tailler la pierre et de labourer les champs. Il est vrai que les architectes n'au-

» abus; mais quand je vis la plus grande par-
» tie de nos *représentans* transformés en *con-*
» *jurés*, je prévis de grands malheurs; j'a-
» vais soixante et dix ans, une mauvaise
» santé; je me retirai dans une terre, à
» cinquante lieues de Paris. J'y fis du bien,
» j'y fus aimé, ce qui ne me préserva pas

---

raient plus fait que des arcs de triomphe, et que ce genre de monument est parmi nous *si national*, que dans nos villes ces brillans édifices paraîtront toujours à des yeux français le plus beau de tous les ornemens; mais d'ailleurs quel désordre! quelle ennuyeuse et quelle désolante monotonie!... Le gouvernement n'eût donné de prix qu'aux inventeurs de nouvelles machines de guerre; nos poëtes, ainsi que ceux des anciens Scandinaves, n'auraient célébré que les conquêtes, c'est-à-dire les dévastations et les massacres; les peintres n'auraient livré à l'expéditive lithographie que des sujets représentant des soldats mourans et des batailles, nos compositeurs de musique n'eussent plus fait que des marches guerrières; nos jeunes gens n'auraient pu s'instruire que dans les camps, au bruit du canon, et le sabre à la main; ils n'eussent *éclairé* les peuples qu'en brûlant leurs villes. Cet ordre de choses, produit par les orages révolutionnaires, nous eût plongé dans toute la barbarie des antiques peuples du Nord. La civilisation ne peut se perfectionner que par la morale fondée sur sa véritable base, par la paix, la justice, l'amour de l'ordre, et par les bonnes mœurs.

» d'être dénoncé par des députés en mis-
» sion, comme étant *aristocrate* et *fana-*
» *tique.* On m'enleva à mes bons paysans
» pour me mener à Paris, où je fus en-
» fermé à l'Abbaye. Quelques jours après,
» le massacre des prisons commença. Le
» 3 septembre 1792, à dix heures du ma-
» tin, nous étions une grande quantité de
» prisonniers réunis ensemble dans un lieu
» consacré jadis, et qui était alors la cha-
» pelle de cette abbaye devenue une prison.
» La tribune de cette chapelle formait un
» grand balcon tournant autour du cintre
» de la voûte. Tout à coup, au-dessus de
» nos têtes, nous entendîmes ouvrir brus-
» quement une porte; nous levâmes les
» yeux, et nous vîmes paraître deux véné-
» rables vieillards; c'étaient l'abbé de Rasti-
» gnac et l'abbé Lenfant (1); le plus âgé
» s'appuyant sur le balcon nous adressa ces
» paroles : *Mes frères, nous sommes les mi-*
» *nistres du Dieu de miséricorde, nous vous*

(1) L'abbé de Rastignac, aussi distingué par son savoir et son esprit que par ses éminentes vertus ; l'abbé Lenfant, vertueux et célèbre prédicateur, âgé de soixante et dix ans.

» *annonçons que nous allons tous être immo-*
» *lés; méritez, comme nous, par la rési-*
» *gnation, la palme du martyre; mettez-*
» *vous tous à genoux, et recevez nos*
» *derniers vœux et notre bénédiction.* A ces
» mots, un mouvement électrique nous
» précipita tous à genoux, et tous, les
» mains jointes, les yeux fixés sur ces
» deux anges visibles, nous reçûmes, avec
» une égale ferveur, cette bénédiction si
» sainte et si solennelle. Il est impossible
» de décrire la sensation que produisit
» sur nous cet acte sublime de charité
» chrétienne, dans ce moment où ces
» deux respectables prêtres allaient se
» livrer aux mains des meurtriers. Parmi
» nous, les plus froids et les plus incré-
» dules, ou les plus ardens et les plus sen-
» sibles reçurent la même impression. »

» Un quart d'heure après, ces dignes
» ecclésiastiques furent égorgés; nous
» entendîmes leurs cris (1); j'eus le bon-
» heur, ainsi que le chevalier de Saint-
» Méard, d'échapper à cet horrible mas-

(1) Voyez la relation de M. le chevalier de Saint-Méard, intitulée : *Mon agonie de trente-six heures*,

» sacre. Je fus de même délivré de prison
» et reconduit chez moi; mais, au bout
» de quinze jours, dénoncé de nouveau,
» je fus arrêté et renfermé dans la prison
» qui était jadis le collége du Plessis. J'y
» avais été élevé, et je ne puis exprimer ce
» que je ressentis en me retrouvant dans
» cette enceinte, devenue si triste et si lugu-
» bre, et où s'étaient écoulés les jours heu-
» reux de mon enfance. Quand je me prome-
» nais avec les autres prisonniers dans la
» vaste cour de cette prison, que n'éprou-
» vais-je pas en me rappelant les jeux, les
» amusemens et les joies ingénues des
» paisibles années de mon adolescence !
» Au lieu de ces plaisirs si purs, de cette
» gaîté si franche, courbé sous le poids
» de l'âge, j'avais perdu jusqu'à l'espé-
» rance. Je ne voyais pour tout avenir
» qu'une douloureuse captivité, des juges
» sans pitié comme sans justice, une mort
» inévitable sous une forme ignominieuse;
» je n'entendais que des soupirs et des
» gémissemens; je n'avais pour compa-
» gnons que des infortunés qui, presque
» tous, par leur jeunesse, leurs affec-
» tions et leurs liens, étaient encore

» plus à plaindre que moi. Je fus témoin, » dans ce lieu, d'une scène bien tou- » chante. Cette héroïne de tous les cœurs » sensibles, mademoiselle de Sombreuil, » après avoir eu la gloire, au péril de sa » vie, d'arracher son père des mains des » assassins, eut la douleur de le voir en- » suite remettre dans la maison du Ples- » sis. Soutenant jusqu'au bout son admi- » rable caractère, elle s'y enferma volon- » tairement pour l'y soigner; elle s'y lia » intimement avec la vertueuse madame de » Rosambo. Quand cette dernière fut con- » duite à l'échafaud avec son illustre père, » M. de Malesherbes, en traversant la cour » de la prison, elle aperçut mademoiselle » de Sombreuil qui pleurait; elle alla vers » elle, elle l'embrassa, et lui dit : *Vous* » *avez eu le bonheur de sauver votre père*, » *et j'ai la consolation de mourir avec le* » *mien* (1). Je ne finirais pas, si je voulais » rapporter toutes les scènes intéressantes » qui se sont passées sous mes yeux. Je ne » citerai que les traits les plus frappans.

» Au bout de quelque temps, je ne sais

(1) Historique.

» par quel caprice, on me transféra au Lu-
» xembourg. Sans l'affreuse consternation
» qui régnait dans ce palais, j'aurais pu
» croire que, rétrogradant vers le passé,
» je me retrouvais à Versailles dans un jour
» solennel, car presque toute l'ancienne
» cour était rassemblée dans ce lieu ; c'est
» là que j'ai vu la jeune et belle princesse,
» Josèphe de Monaco, préférer la plus tra-
» gique mort à la honte de faire un men-
» songe déshonorant (1). La duchesse de
» Grammont qui, pour ne pas risquer de
» compromettre son médecin (2), ne vou-
» lut pas profiter de l'attestation d'une
» prétendue maladie qu'il signa et lui
» donna pour empêcher qu'elle ne fût me-
» née en prison.... Elle reçut et lut cet écrit
» avec attendrissement ; ensuite elle le jeta

(1) Elle était absente de son mari depuis deux ans ; ceux qui voulaient la sauver déclarèrent faussement qu'elle était grosse : un délai de six mois fut accordé ; mais aussitôt, dans un écrit signé de sa main, elle désavoua ses officieux calomniateurs ; elle fut sur-le-champ traînée à l'échafaud. Robespierre périt trois semaines après !....

(2) Le docteur Couad.

» au feu, en disant : *Pour sauver mes*
» *jours, je n'exposerai point ceux d'un*
» *ami* (1). Ce fut elle encore qui, au fatal
» tribunal, bravant avec fierté pour elle-
» même ses iniques juges, profita de l'é-
» tonnement que leur causait son intré-
» pidité pour défendre, avec une éloquence
» héroïque, sa vertueuse amie, madame
» du Châtelet (2). Ce fut là que je passai
» aussi quelques mois avec l'angélique
» duchesse de Lauzun, à peine âgée de
» quarante ans, et si belle encore! qui,
» dans cette effrayante captivité, nous
» faisait admirer, comme dans les jours
» les plus brillans de sa jeunesse, la dou-
» ceur, la modestie, la piété qui for-
» maient son touchant caractère, et qui
» rendirent sa vie entière si pure et si
» parfaite... Un jeu de mots aussi ingé-
» nieux que spirituel, et rappelé au bout
» de plusieurs années, forma la princi-
» pale accusation qui la fit condamner a
» la mort. Le voici : Long-temps avant le
» règne de la terreur, dans les commen-

(1) Historique.

(2) Historique.

» cemens de la révolution, madame de
» Lauzun étant à la comédie française fut
» remarquée, et quelques jacobins (*plus*
» *avancés* que la majorité qui existait alors)
» qui se trouvaient dans le parterre, en
» apprenant que cette charmante personne
» était *une duchesse*, voulurent saisir cette
» occasion de faire éclater leur patrio-
» tisme; en conséquence, avec des cris
» insultans, ils jetèrent des oranges dans
» sa loge. Les sentinelles réprimèrent aussi-
» tôt ce désordre. Quelques minutes après,
» M. de la F****** entra dans la loge de
» madame de Lauzun, qui lui présenta
» les oranges, en lui disant : *Monsieur*,
» *voici des fruits de la révolution.*

« Ce mot, en 1793, parut digne de
» la mort (1)! J'ai vu livrer aux bour-
» reaux révolutionnaires toutes ces person-
» nes, et une foule d'autres nobles qui ont
» mérité de laisser d'éternels regrets à
» ceux qui leur survivent! Le coura-
» geux intérêt et l'humanité des amis que

(1) Le lendemain, cette anecdote fut contée à l'auteur de cet ouvrage par une personne qui le tenait de madame de Lauzun même.

» je retrouve ici m'ont préservé du même
» sort ; la reconnaissance doit adoucir
» l'horreur de mes souvenirs, et répandre
» les plus touchantes consolations sur ce
» peu de jours qui m'ont été miraculeuse-
» ment conservés, et que je lui consacre.
» Du moins j'ai la preuve que dans tous les
» partis il existe des hommes humains et
» vertueux, et que si l'esprit de faction
» leur permettait de se distinguer et de se
» reconnaître, la douce philanthropie les
» réunirait bientôt pour rétablir l'ordre,
» la paix et le bonheur public. »

Tel fut le récit du citoyen d'Hermilli. Il ne termina pas la soirée. Chacun de nous avait encore tant de choses à conter, tant de détails à demander ! les plus minutieux avaient pour nous un tel intérêt, que nous ne nous séparâmes qu'à la pointe du jour, et en nous promettant de nous revoir le lendemain et de passer toute la journée ensemble.

— —

CHAPITRE VII.

Joie mêlée d'inquiétudes de Julien. — Découverte d'un secret surprenant et terrible.

Le rendez-vous général pour le jour suivant fut indiqué chez Durand à trois heures après midi. Mais Edélie m'en donna un bien plus intéressant pour moi; elle m'ordonna de me rendre chez elle à onze heures du matin.

Il était près de quatre heures quand je me retrouvai dans ma chambre, Je ne dormis pas un seul instant. Je passai la nuit entière dans un fauteuil, les yeux fixés sur une pendule. Je comptais toutes les minutes; le mouvement visible de l'aiguille des secondes me charmait, comme s'il eût pressé la marche lente des heures!... Malgré l'ardeur de mon impatience, je n'eus pas un moment d'ennui, je jouissais d'avance de l'entretien qui m'était promis, ou, pour mieux dire, je le composais au gré de mes désirs, et, quand je l'avais fixé,

je le recommençais pour le rendre encore plus passionné; enfin, à dix heures et demie je sors impétueusement de ma chambre, et je vole chez Edélie. Ce tête-à-tête, si important pour tous les deux, nous causa d'abord une égale émotion : le seul aspect d'Edélie me fit tressaillir; je connaissais si bien ce qu'elle éprouvait par l'expression de sa physionomie, et je voyais toujours dans ses regards l'empreinte d'une invincible et profonde tristesse !... Je retombai dans mes mortelles inquiétudes !... Que veut-elle m'annoncer !..... Que va-t-elle dire !.... Ces pensées me causaient la plus douloureuse anxiété, je respirais à peine ! son silence me glaçait, et je redoutais ses premières paroles qui devaient me dévoiler tout mon avenir !..... Enfin me tendant la main : Je suis à vous ; dit-elle, un lien sacré nous unira !..... A ces mots, ivre de joie et de bonheur, je me jetai à ses genoux : Ah ! cher Julien, poursuivit-elle, il n'est point sur la terre de félicité pure et sans mélange !..... Maintenant je vais vous affliger !...... M'affliger ! m'écriai-je, quand vous prenez l'en-

gagement d'être à moi!...... Oui, reprit-elle, mais je ne le puis qu'à une condition qui vous causera de l'inquiétude et du chagrin.—Que dites-vous ? grand Dieu ! Quoi ! faites-vous déprendre notre bonheur et notre destinée du consentement de votre mère ?...... — Non, j'ai vingt-huit ans. Je ne consulterai que l'amour et la reconnaissance, certaine que votre conduite et vos vertus justifieront mon choix..... —Quelle est donc cette étrange condition ? — Je ne puis vous le dire en ce moment, dans trois semaines vous saurez tout. — Dans quel trouble affreux vous me jetez ! — Cette condition n'aura qu'une influence heureuse sur notre destinée ; elle nous oblige seulement à différer de quelques mois notre union. Ces paroles me rassurèrent et calmèrent un peu mon imagination troublée. Je la conjurai vainement de me déclarer sur-le-champ cet inquiétant mystère ; elle se contenta de me protester qu'il ne cachait aucun obstacle à notre bonheur, et elle m'exprima ses sentimens avec une tendresse si touchante et si vraie, qu'elle parvint à ne laisser

dans mon âme que l'enchantement d'être aimé et de me l'entendre dire, avec la certitude que je recevrais sa foi!... Mais, quand je me trouvai seul, la pensée de ce mystère étonnant corrompit de nouveau toute ma joie. Elle m'avait annoncé qu'il me causerait de *l'inquiétude* et *du chagrin*; de l'*inquiétude!...* Il y aurait donc sans doute pour elles quelques risques à courir? Mais quelle démarche hasardeuse une femme peut-elle faire? était-ce une démarche politique? Cependant je l'avais toujours vue condamner sincèrement les femmes qui se mêlent des affaires d'état; en même temps j'étais forcé de reconnaître en elle un fonds de singularité et une vivacité d'imagination qui me donnaient de vives alarmes quand je songeais à sa demi-confidence. Plus j'y réfléchissais, plus je m'attendais à quelque chose de très-bizarre; mais je me creusai inutilement la tête pour deviner ce que ce pouvait être.

Je passai les trois semaines d'attente imposées par Edélie, toujours heureux près d'elle, toujours inquiet, agité loin

de ses yeux. Sa tristesse ne diminuait point; au contraire, elle semblait s'accroître; mais à ses côtés, tout sentiment pénible était suspendu dans mon cœur! Avec quel ravissement j'écoutais cette voix adorée, cette voix silencieuse pendant dix ans, m'exprimer enfin tout ce que l'amour peut inspirer de plus délicat et de plus passionné! Ah! ce langage dans sa bouche était pour moi le garant d'un bonheur au-dessus de toute atteinte!

Aussitôt que les trois semaines furent écoulées (et j'en avais compté chaque jour), j'allai demander l'explication qui m'était promise. Edélie soupira, versa des larmes, et toutes mes inquiétudes, plus vives que jamais, revinrent en foule m'assaillir et me consterner. Après beaucoup d'hésitation : Hélas! dit-elle, je vais vous percer le cœur!... — Quoi donc! m'avez-vous trompé? voulez-vous manquer à vos sermens?.... — Non, je les renouvelle, je serai votre épouse... — Eh bien! découvrez-moi donc ce secret... — Je vous préviens d'avance que, quelle que soit votre opinion sur ce que je vais vous révéler, toute

opposition serait absolument inutile... Je vais vous dire une chose qui vous paraîtra bizarre, extravagante, périlleuse; mais je suis irrévocablement décidée à l'entreprendre avant de vous épouser, et rien dans l'univers ne peut m'en empêcher. Je n'ai confié à personne au monde cette résolution, pas même à l'abbé Desforges, afin de lui épargner des représentations superflues........ Ce préambule me fit frémir. Grand Dieu ! m'écriai-je, que méditez-vous, et qu'allez-vous m'apprendre? Ecoutez-moi, reprit-elle, et sans m'interrompre, je vous en conjure. Vous rappelez-vous ce jour où, l'un et l'autre à nos fenêtres, nos cœurs s'entendirent et se répondirent enfin sans contrainte, et où j'osai pour la première fois vous faire l'aveu formel de mes sentimens; tout à coup, au milieu de cet enchantement, une pensée terrible vint me saisir, et frappa mon imagination!.... Je me dis qu'un miracle seul pouvait nous réunir, que ma mort était inévitable, et que l'imprudence de votre désespoir vous conduirait aussi à l'échafaud; alors j'éle-

vai vers le ciel des mains suppliantes et des yeux baignés de larmes ; mais, pour invoquer avec espérance l'arbitre suprême de nos destinées, je sentis le besoin de lui offrir un grand sacrifice ; je lui demandai de sauver, de conserver tout ce que j'aime, et de me délivrer.... et je fis vœu.... Ici la voix expira sur ses lèvres... Et moi, tremblant, glacé, je la regardais d'un air stupide, et je n'osais la presser d'achever... Mais reprenant aussitôt la parole d'un ton ferme. Je fis vœu, dit-elle, d'aller à la Terre-Sainte !..... Tout est prêt, j'ai l'argent, les moyens ; je suis instruite de la route que je dois préférer ; j'emmènerai deux domestiques dont je suis sûre, et Victoire ; ils savent seulement que je veux faire un grand voyage ; ils me suivront partout et je partirai dans huit jours. Elle aurait pu parler beaucoup plus long-temps ; je n'avais ni le désir ni la faculté de l'interrompre. Terrassé par cette étrange confidence, et n'ayant aucun espoir d'ébranler sa résolution, je restai immobile et sans voix ; je courbais la

tête sous la main de fer du destin ; hélas ! je ne me résignais pas, j'étais anéanti ! Après quelques minutes d'un pénible silence : Songez, dit Edélie, que mes affections mêmes m'affermissent dans ce dessein; si j'avais la faiblesse d'y renoncer, je n'aurais pas un instant de repos dans tout le reste de ma vie ; je craindrais sans cesse pour les jours de ma mère, pour ceux de mon frère, pour les vôtres et pour le sort de Casilde ; et en accomplissant ce vœu, qui s'échappa sans réflexion du fond de mon cœur, j'obéis à la plus touchante inspiration ; elle fut si soudaine, qu'elle eut quelque chose de miraculeux ; en y cédant, je ne crois point m'immoler. Dieu protège ce qu'il inspire ; il me guidera, veillera sur moi ; je pars remplie de confiance et d'heureux pressentimens. O Julien ! partagez-les... Oui, dis-je enfin, si vous me permettez de vous suivre...— La décence le défend, puisque, par mon vœu, je ne puis m'unir à vous qu'à mon retour. —Ainsi vous me quittez, vous abandonnez Casilde !...—Pour la remettre entre vos mains. Je m'éloigne de vous, il est

vrai, pour six ou sept mois, mais pour vous consacrer ensuite tout le reste de ma vie!...—Ce voyage durera plus d'un an, Casilde peut passer ce temps avec ma mère; pour moi, je suivrai du moins la trace de vos pas; j'irai de mon côté à Jérusalem. Ah! s'écria Edélie, vous m'ôteriez tout le fruit de mon voyage! Pourrais-je m'occuper uniquement de Dieu dans ce pèlerinage, en vous sachant errant de votre côté, et vous exposant à tout pour me rejoindre? N'ajoutez pas à mon sacrifice cette insupportable inquiétude, j'y succomberais. Restez pour diriger Casilde et pour aller consoler ma mère et mon frère; restez pour remplir les devoirs de l'amitié et pour mériter les sentimens que j'ai pour vous; restez pour m'obéir. A ces mots, je pleurai avec une profonde amertume, et ses larmes coulèrent avec les miennes!... Ne pouvant ni combattre son inébranlable résolution, ni l'écouter sans un affreux déchirement de cœur, je la quittai, en lui disant que je reviendrais le lendemain; elle ne me répondit que par un déluge de pleurs. Je m'arrachai d'au-

près d'elle ; et, quand je fus à la porte, elle me rappela, s'avança vers moi et m'embrassa avec la plus vive expression de tendresse et de douleur !... Ah ! m'écriai-je, si vous m'accordez cette faveur enivrante pour me récompenser de ma résignation, je ne la mérite pas!... A ces mots, je me dégageai avec désespoir de ses bras, et je sortis impétueusement.

Je rentrai chez moi, je m'enfermai dans mon cabinet, et j'y restai près d'une heure dans un accablement qui m'ôtait presque la faculté de penser. Tout à coup un rayon d'espoir me ranima ; je me rendis chez l'abbé Desforges, je le trouvai seul, je l'instruisis rapidement de la confidence qu'Edélie venait de me faire, et il trouva ce vœu si extravagant, qu'il n'en prit aucune inquiétude ; j'eus beau l'assurer qu'Edélie était irrévocablement décidée à l'accomplir. Quelle folie! reprit-il, elle ignore apparemment que la religion même peut en relever. Soyez tranquille, poursuivit-il, je suis obligé de sortir pour affaires, mais je la verrai sûre-

ment aujourd'hui, je lui parlerai avec l'autorité d'un ministre de l'église, qui, depuis son enfance, dirige sa conscience; elle a confiance en moi, et je vous réponds qu'elle ne partira point. Ces paroles me rendirent la vie, car l'abbé Desforges était un oracle pour moi, et je savais qu'il avait le plus grand ascendant sur l'esprit et sur le cœur d'Edélie. Il me promit de me voir le lendemain matin de bonne heure, ses affaires (qui étaient toujours de bonnes actions) ne lui permettant pas de m'indiquer un rendez-vous dans la soirée. Cet entretien ne put dissiper entièrement mes inquiétudes; mais du moins il les calma.

Je restai seul renfermé dans mon appartement toute la journée. J'aimais tendrement Durand, par inclination et par reconnaissance; il avait beaucoup d'esprit et des qualités admirables, mais il me paraissait moins aimable depuis qu'il avait fait une grande fortune : mille choses qui l'eussent intéressé vivement jadis, ne lui paraissaient plus que des niaiseries ; on trouvait toujours une grande solidité dans

son commerce, mais il n'y avait plus de charme; un homme, entièrement livré aux spéculations d'argent et d'affaires, est un confident bien froid des petits détails de la vie, et même des intérêts particuliers du cœur. Ainsi, je ne sentis point le besoin d'épancher mon âme dans la sienne. Je me couchai tard, et mes premières paroles en m'éveillant furent de demander si l'abbé Desforges était venu; alors on me remit un gros paquet cacheté envoyé par lui. Je le prends d'une main tremblante, je déchire l'enveloppe et je trouve trois lettres, une pour moi de l'abbé, les deux autres d'Edélie, adressées à sa mère et à son frère... Qu'on imagine, s'il est possible, ce que je devins en lisant la letire de l'abbé, qui contenait ce qui suit :

« Je n'ai pu combattre une véritable
» inspiration! Je n'ai point de raisonne-
» mens contre la foi la plus sincère et
» les plus tendres sentimens de la nature
» et de l'amitié! Elle croit le bonheur
» de tout ce qu'elle aime attaché à l'ac-
» complissement de ce vœu; si elle le

» rompait, sa vie entière serait empoi-
» sonnée par les remords et par des
» craintes sinistres et douloureuses ; j'al-
» lais vers elle pour l'arrêter, et c'est
» elle qui m'entraîne ! Je quitte tout pour
» la suivre ; ce sera l'*ange* conduisant
» Tobie !..... Tandis que l'impiété, en-
» tourée de décombres et couverte de
» sang et de boue, s'enorgueillit de ses
» horribles triomphes, la religion, dans ce
» siècle même, en peut compter d'éclatans.
» Au milieu des persécutions contre l'é-
» glise, quelles vertus n'a-t-elle pas mon-
» trées sur le trône pontifical? que de dé-
» vouemens n'a-t-elle pas obtenus ? On a
» vu de grandes princesses renoncer à tou-
» tes les grandeurs humaines pour se con-
» sacrer à Dieu ; on a vu des légions de
» missionnaires intrépides traverser les
» mers pour aller porter dans les régions
» les plus barbares les lumières évangé-
» liques ; on a vu les esprits les plus su-
» perbes ramenés miraculeusement à la
» foi (1) ; et que d'illustres martyrs en
» ont consacré la sainteté par l'héroïsme

(1) MM. de La Harpe, Gaillard, Marmontel, etc.

» de leur courage et de leur mort! Un
» pèlerinage à la Terre-Sainte, fait par
» la personne la plus remarquable à tous
» égards, manquait à cette belle énumé-
» ration; le seul *itinéraire* de ce grand
» voyage avec la date du temps où il
» aura été entrepris, sera pour la religion
» un véritable monument de gloire (1).

» Approuvez-nous donc, et voyez-nous
» partir sans inquiétudes; ne craignez point
» pour nous la fatigue du voyage, l'âme
» peut donner au corps une force surna-
» turelle; tous les ennuis de cette longue
» route seront dissipés pour nous, par
» une espérance divine, des pensées pures
» et célestes, des entretiens délicieux, un
» sommeil paisible!.... Consolez-vous de
» l'absence en vous affermissant dans
» la vertu. Préparez-vous pour son re-

---

(1) Il est bien remarquable aussi que, parmi les littérateurs français, depuis trente ans, on n'ait vu de talens supérieurs que dans les hommes qui ont été des défenseurs de la religion ou qui ont eu des principes religieux, et que, parmi ces prêtres si persécutés, si rabaissés par les impies, le ciel ait placé de nos jours des orateurs et des écrivains du plus éminent mérite.

» tour, épurez votre âme pour qu'elle soit » digne de s'unir à la sienne. Méditez et » priez à quelque heure que ce puisse » être, ce sera prier avec nous.

» Adieu, il est minuit, nous allons » partir. Elle vous recommande ses deux » lettres, et elle désire que vous les por- » tiez vous-même. Malgré les plus heu- » reux pressentimens, elle a pris toutes » les mesures de prévoyance que peut » suggérer la prudence humaine; elle a » mis ordre à ses affaires, et fait son » testament dans lequel Casilde n'est » point oubliée... Adieu, mon fils, je vous » donne toutes les bénédictions de la re- » ligion et d'une affection paternelle. »

Après avoir lu cette lettre à travers un nuage de pleurs, je m'élançai hors de mon lit, je me prosternai sur le plancher, et je priai *avec elle!*....... J'entendis du bruit dans l'antichanbre; je me relevai aussitôt et je me remis au lit; c'était Durand, instruit de tout par madame de Palmis qu'il venait de voir, et qui l'avait prié de me donner les premières consolations; elle n'avait su le secret qu'à neuf

heures du soir, et elle s'était chargée d'annoncer le lendemain matin à Casilde cette triste nouvelle. Madame de Palmis avait emmené Casilde chez elle pour me la remettre. Je me levai précipitamment ; je m'habillai à la hâte, j'avais à peine ma tête, je tremblais, je balbutiais, je n'écoutais rien ; j'effrayai Durand qui s'obstinait à rester près de moi et à me parler raisonnablement. Sa présence et les lieux communs de morale qu'il ne se lassait pas de me débiter, me causaient une impatience qui mettait le comble à mes maux. Ses discours séchaient mes larmes en aigrissant ma douleur. Dans ces momens de trouble et de désespoir, j'étais injuste pour lui, et même ingrat ; je ne pouvais supporter son sang-froid, son œil observateur, la sérénité de sa physionomie légèrement obscurcie par un air de tristesse qui ne me paraissait exprimer qu'une pitié méprisante !... Ah ! qu'une femme s'entend bien mieux à consoler un infortuné !....

Je retrouvai des larmes chez madame de Palmis, elle en versa tant en me voyant ! L'attendrissement et la douleur

donnent quelque chose de sublime à la figure d'une belle femme, le charme des pleurs n'est qu'en elle ! Madame de Palmis me conta une infinité de détails qui s'imprimèrent au fond de mon cœur ! Edélie lui avait d'abord paru plongée dans une tristesse qu'elle voulait en vain dissimuler. Une heure avant son départ, elle s'était enfermée dans un cabinet avec l'abbé ; au bout d'une demi-heure, elle en était sortie tout-à-fait ranimée ; elle avait donné ses derniers ordres avec une fermeté, une présence d'esprit admirables. Madame de Palmis était chargée par elle d'une somme d'argent pour les pauvres, et pour les *pèlerins* si l'on pouvait en découvrir. Dans son dernier embrassement, Edélie dit : Soyez tranquille, *l'étoile des mages nous guidera !*.... L'abbé avait promis de nous écrire souvent durant la route. C'était un grand sujet de consolation pour moi de penser que ce saint homme, qui avait tant d'esprit, de courage, une si bonne tête et une âme si sensible, ne quitterait point Edélie, qu'il veillerait sur elle, et qu'il lui prodiguerait les plus tendres soins

paternels. Je vous assure, me dit encore madame de Palmis, que je ne suis pas surprise que notre héroïque voyageuse ait conquis l'abbé pour son pèlerinage, car elle est partie si exaltée, si rayonnante de piété, que j'étais moi-même tentée de la suivre. Mais quand nous voudrions la rejoindre, nous ne le pourrions pas; ils traverseront la France jour et nuit, et feront tout le voyage sous des noms supposés. Ils sont quatre, en comptant l'abbé; elle n'emmène que son valet de chambre, et Victoire qui n'a jamais voulu consentir à rester. Ah! Dieu! m'écriai-je, vous représentez-vous cette délicate et charmante figure s'exposant à tant de dangers et sur terre et sur mer, supportant pendant une année entière cette rude fatigue? — Elle sera soutenue par la jeunesse, l'ardeur de son imagination, une conscience pure et la pieuse singularité de son action. Vous aimez trop Edélie pour ne la pas connaître. La vertu sans doute a toujours de l'attrait pour elle; mais elle l'enflamme, elle l'enthousiasme, quand il s'y mêle *de l'extraordinaire*.

Personne ne pouvait mieux que moi sentir la justesse de cette réflexion. Je me décidai à partir aussitôt que j'aurais obtenu des passeports, c'est-à-dire, sous peu de jours, pour aller porter à madame d'Inglar et à Eusèbe les lettres dont j'étais chargé. Je convins avec madame de Palmis que je lui laisserais Casilde jusqu'à mon départ, et à midi je pris enfin congé d'elle pour aller embrasser ma sœur, qui était aussi plongée dans la plus profonde affliction. Au moment où j'allais sortir, madame de Palmis me dit qu'elle m'avait réservé une consolation pour la fin de notre entretien, et elle me remit de la part d'Edélie un petit tableau à l'aquarelle, qu'elle avait peint dans sa prison, et qui réprésentait, en perspective, ma figure, très-ressemblante, debout à la fenêtre de mon entresol, et tenant le châssis de papier qui lui avait si souvent transmis mes pensées...Ce tableau, me dit madame de Palmis, n'est qu'un dépôt qu'elle vous confie, et que vous lui rendrez à son retour. Je ne me lassais point d'admirer cet ouvrage charmant fait avec autant de soin

que d'exactitude, et qui me prouvait combien elle s'était occupée de moi. Bientôt un déluge de pleurs m'en déroba la vue; je quittai madame de Palmis, et j'allai gémir avec Casilde !......

CHAPITRE IX.

Départ de Julien pour Hambourg.—Dans quelle situation il retrouve Eusèbe.—Nouvelles preuves d'amitié qu'il lui donne.—Départ pour Londres.

Décidé à partir sans délai, et n'attendant que mes passe-ports, je formai la résolution de m'établir, jusqu'au retour d'Edélie, dans le lieu où se fixerait Eusèbe, à moins qu'il ne me conseillât de revenir l'attendre en France. Je pouvais transporter partout ma petite fortune; je pris seulement l'argent nécessaire pour mon voyage et pour un séjour de cinq ou six semaines, et je laissai le reste dans les mains de Durand, en convenant avec lui d'un signe marqué dans une lettre pour me faire passer mes fonds, si je voulais

m'établir dans les pays étrangers. Ma mère, qui, sous le règne de la terreur, avait eu des frayeurs dont elle n'était pas encore remise, voulait que je l'emmenasse; mais je lui promis que si je me fixais hors de la France, je reviendrais la prendre, et elle resta.

Madame de Palmis avait trouvé le moyen de placer cent cinquante mille francs en Angleterre; son beau-frère et sa belle-sœur, le duc et la duchesse, y avaient fait aussi passer des fonds, et madame de Palmis était décidée à les aller rejoindre à Londres, où ils étaient établis et fixés. Je passais la plus grande partie de mes journées chez madame de Palmis; j'éprouvais de toute manière une espèce de consolation à m'entretenir de mes sentimens pour Edélie, avec une personne de l'ancienne cour, qui, dix ans auparavant, aurait trouvé ma passion si insensée, si follement présomptueuse, en supposant même qu'Edélie eût été libre alors. La manière simple dont elle me parlait du retour si tendre que m'accordait Edélie, me paraissait la meilleure confirmation

des principes du système de l'égalité. Dans ces conversations elle renouvelait, avec plus d'intérêt que jamais, les questions qu'elle m'avait faites autrefois sur le vicomte d'Inglar ; elle me répétait qu'elle ne se consolait pas d'avoir passé toute sa première jeunesse dans des sociétés différentes de la sienne ; elle m'exhortait à lui conseiller d'aller s'établir à Londres pendant tout le temps de l'émigration ; enfin, elle me montra les sentimens les plus religieux ; elle me protesta qu'elle n'avait à se reprocher que des étourderies et de fausses démarches, et je me gardais bien de lui laisser soupçonner que j'avais été le confident intime de ses liaisons avec Tiburce. D'ailleurs elle me témoignait tant d'amitié, elle avait dans l'esprit et dans toute sa personne quelque chose de si séduisant, et une manière si adroite, si délicate, de flatter ceux dont elle voulait obtenir le suffrage, qu'il était impossible de ne pas lui accorder au moins de la confiance et de l'amitié ; elle m'ôta en cinq ou six entretiens, presque toutes les préventions que j'avais jadis eues

contre elle ; et sans le souvenir des confidences de Tiburce, elle m'aurait persuadé qu'elle avait toujours été pure, et fidèle à son devoir. Madame de Palmis n'était pas, comme Mathilde et la baronne de Blimont, une intrigante adroite, ou une femme artificieuse et sans mœurs; malgré de grands égaremens, son cœur n'était point corrompu ; elle avait mal rempli sa destinée : entraînée par son imagination dans une mauvaise route, elle y avait toujours amèrement regretté la vertu, et en y conservant cette décence exacte, pudeur du vice, toujours plus circonspecte (dans une personne bien née) que celle de l'innocence, parce qu'elle est plus nécessaire. Madame de Palmis avait toujours une grande élévation d'âme, et cette rectitude de jugement et d'esprit qui nous fait admirer de bonne foi les belles actions, alors même qu'elles condamnent les nôtres. Elle trahissait la vérité en racontant sa vie passée ; mais elle ne mentait point, elle n'exagérait même pas en parlant de la vertu, elle en avait toujours naturellement le noble langage ; elle expri-

mait alors ses opinions et ses pensées ; un remords salutaire qu'elle avait, pour ainsi dire, cultivé comme un dernier droit à sa propre estime, avait conservé au fond de son cœur le sentiment et le goût du devoir et tout ce qui mérite d'être approuvé.

Je reçus enfin mes passe-ports comme artiste voyageur, et je partis aussitôt pour Hambourg. J'emmenai Casilde ; il m'était si doux de l'avoir avec moi, puisqu'elle ne me parlait que d'Edélie !

Nous arrivâmes à Hambourg le 15 août 1794, ma joie fut inexprimable en y retrouvant Eusèbe et sa mère. Après les préparations nécessaires, je leur remis les lettres d'Edélie ; leur surprise égala leur douleur. Je ne fus pas obligé de raconter tout ce que j'avais fait pour retenir Edélie ou pour obtenir la permission de la suivre ; ses lettres dans lesquelles elle ne me désignait que sous le titre de son libérateur, contenaient tous ces détails et tous ceux qui étaient relatifs à sa prison et à sa délivrance qu'elle n'attribuait qu'à moi seul. Dans ces lettres, elle ne faisait pas l'aveu positif de ses sentimens pour

moi, mais chaque ligne les exprimait clairement; et je remarquai que sa mère en était fort choquée, quoiqu'elle me montrât la plus vive reconnaissance; mais elle ne put s'empêcher de dire qu'Edélie avait pris *un style exagéré de roman*, qui venait du mauvais goût qui dominait en France depuis la révolution. Notre entretien durait depuis trois heures, et je n'avais pas encore pu placer une seule question; mais l'aspect du logement qui n'était plus le même, et l'abattement de madame d'Inglar, me faisaient présumer confusément qu'il était survenu quelque changement fâcheux dans leur situation. Enfin, Eusèbe m'emmena dans sa chambre; et là je commençai, avant tout, par lui dire que je lui apportais un beau portrait de la duchesse de Palmis, que j'avais trouvé et acheté dans une boutique, afin de lui procurer le plaisir de l'offrir au fils de la duchesse de Palmis, le jeune Octave, qui était déjà en âge d'apprécier un tel don, puisqu'il devait avoir dix ou onze ans. Eusèbe m'embrassa avec trans-

port. Ah ! mon ami, s'écria-t-il, tu ne sais pas à quel point ce présent m'est précieux ! non-seulement je puis sans scrupule contempler ce portrait, mais je pourrais même le garder secrètement ; la duchesse est veuve depuis cinq mois !.... Ainsi donc, repris-je, vous pouvez maintenant vous livrer à ce sentiment qui vous a causé tant de troubles secrets et d'agitation, et que vous avez renfermé si long-temps au fond de votre âme avec tant de courage et de vertu !.... J'aurais pu, répliqua-t-il, le mieux cacher encore, puisque tu le connais ; mais du moins toi seul au monde as pu pénétrer le mystère de cette passion malheureuse ; une puissante raison m'oblige encore à me taire, et je te demande toujours à cet égard la même discrétion. Je promis sur ce point ce que souhaitait Eusèbe, ensuite je l'interrogeai sur sa position actuelle. Dès ma première question, il me dit que le négociant d'Hambourg sur lequel son père avait placé quarante-cinq mille francs, avait fait banqueroute, et pris la fuite en emportant toute cette somme.... Du moins, inter-

rompis-je de premier mouvement, il vous reste cent trente-huit mille francs que Durand me fera passer sur-le-champ ou vous voudrez... J'accepterais tout de toi, répondit Eusèbe avec attendrissement, je m'enorgueillis de tes vertus comme de ton amitié, et je te dois déjà tant de reconnaissance pour tout ce que tu as fait pour ma sœur et pour moi, qu'une action généreuse de plus n'y pourrait rien ajouter; mais, écoute-moi jusqu'au bout. Nous avons essuyé cette banqueroute il y a près de trois mois; le peu d'argent comptant que mon père avait laissé était dépensé; dans ce premier moment nous n'avons eu pour toute ressource que la vente de quelques bijoux qui restaient à ma mère. Tandis qu'elle était plongée dans le plus morne abattement, et que mademoiselle de Versec ne lui offrait pour toute consolation que des déclamations violentes contre la révolution, je cherchai des moyens d'existence, et je les trouvai; j'ai obtenu un emploi de *commis français* chez un bon négociant, ce qui me prend tous les jours quatre heures de la matinée, depuis six

jusqu'à dix; en outre je corrige chez un libraire toutes les épreuves des ouvrages français. Avec ces deux métiers, notre petit ménage va fort bien, et ma mère ne manque de rien; je trouverais même une sorte de douceur dans cette manière de vivre due à mon travail, sans le chagrin qu'elle cause à ma mère et sans les éternelles lamentations de mademoiselle de Versec sur *la choquante* singularité de me voir prote d'imprimerie et commis. Au reste, poursuivit Eusèbe, nous ne sommes pas des émigrés tout-à-fait ruinés; nous possèdons encore quatre-vingt-dix mille francs placés très-sûrement à Londres; mais celui qui en est dépositaire voyage et ne reviendra que dans six semaines; nous sommes obligés de passer ce temps ici, ayant assez d'argent pour vivre, non pour faire un voyage et un nouvel établissement.

Après cette conversation, je conçus à l'instant un projet dont je ne différai point l'exécution, je ne voulais faire venir mes fonds de Paris que lorsque je serais en Angleterre; en même temps je voulais donner au vicomte les moyens d'y passer

tout de suite, parce que je voyais qu'il le désirait vivement. Ainsi je pris le parti d'annoncer publiquement que je donnerais un concert. Ma sœur avait une voix admirable; elle chantait d'une manière surprenante pour son âge, et elle jouait très-agréablement de la harpe. J'avais plusieurs anciennes connaissances à Hambourg; je leur menai Casilde, dont la jeunesse, la modestie, la beauté et le talent, causèrent le plus vif enthousiasme. Les femmes de négocians de cette ville, si remarquables par leur bonne éducation et leur bienfaisance, protégèrent Casilde avec tant de zèle, que mon concert fut arrangé au bout de six jours; il eut un éclat prodigieux, j'y chantai deux duos avec Casilde; et, en outre, elle chanta seule trois morceaux, et elle joua des variations sur la harpe. Elle fut applaudie avec transport. Ce concert me valut, tous frais prélevés, mille écus argent de France, que je portai sur-le-champ à Eusèbe, et qu'il reçut avec cette bonne grâce du cœur qui paierait le sacrifice de la vie. Je l'engageai à partir sur-le-

champ, en lui annonçant que je resterais avec Casilde quelques jours de plus à Hambourg, parce que je voulais donner un second concert, après lequel je le rejoindrais sans délai. Tout fut convenu de la sorte, et nous décidâmes qu'Eusèbe, sa mère, la petite Octavie et mademoiselle de Versec partiraient le surlendemain.

Eusèbe qui, pour me servir de son expression, *se vanta* que j'avais donné ce concert pour lui, ajouta que, si je l'eusse consulté, il s'y serait opposé, certain qu'il m'en avait coûté beaucoup de mettre ainsi Casilde en scène à son âge, et avec sa beauté. Mademoiselle de Versec prit ce discours pour une pure critique; car elle ne sentit pas qu'Eusèbe parlait ainsi, avec l'intention surtout de faire valoir le dévouement de mon procédé. Elle me dit en particulier qu'il était étrange qu'Eusèbe *trouvât mauvais* que la sœur *d'un artiste* chantât dans le concert donné par son frère, lui qui travaillait dans une imprimerie et dans un bureau de *marchand de sucre et de café*, lui

icomte d'Inglar, ex-ambassadeur, fils nique du marquis d'Inglar, lieutenant général des armées du Roi, chevalier de 'ordre du Saint-Esprit, et gouverneur du Dauphiné.

Avec cette ingénuité d'impertinence, nademoiselle de Versec ne se doutait as qu'il y eût dans ce discours un seul not désobligeant pour moi, ni que mon ttachement pour Eusèbe dût en être lessé. Je me vengeai le soir même de sa ottise, en ne parlant que de sa nièce Iathilde, princesse de S*****, devenue na cousine Ledru. Mais ce qui me fit lus de peine que les censures de madenoiselle de Versec, fut l'espèce d'ingraitude de madame d'Inglar, dont la hauteur ne supportait pas l'idée des services que 'ancien secrétaire de son fils rendait à sa amille. Il est vrai que, dans le temps de a splendeur, elle avait hautement aprouvé qu'Eusèbe, m'élevant au-dessus le mon état, me traitât, comme un ami, 'était alors *une création ;* et, loin d'en être hoquée, elle trouvait beau que son fils ût assez de considération personnelle pour

m'en donner une à laquelle, dans la société, je ne devais pas naturellement prétendre. Mais, depuis qu'en France on avait fait un droit de ce qui n'était jadis qu'une condescendance, toute idée *d'égalité* avec les roturiers lui était odieuse. Il faut convenir que, si l'orgueil de la naissance peut être excusable, c'est lorsqu'ayant été réprimé par la générosité dans les temps prospères, il ne se laisse apercevoir que dans l'adversité, il a même alors quelque chose de noble; mais au moins, dans ce cas, la reconnaissance devrait-elle en triompher: c'est ce qui n'était point dans le cœur peu sensible de madame d'Inglar; tout en me remerciant, elle ne pouvait dissimuler un fonds d'aigreur et une envie secrète de me rabaisser en tout, qui perçaient dans toutes ses phrases; cette espèce d'ingratitude faisait mortellement souffrir Eusèbe, et c'était sans doute le plus grand chagrin qu'elle pût me causer. Enfin, il partit; et, peu de jours après, je donnai mon second concert, qu'un incident fort singulier rendit excessivement brillant. J'avais chargé un domestique de porter

harpe de ma sœur, et de la déposer, omme au premier concert, dans une petite pièce formant une espèce de passage articulier à côté de la salle de concert; , pour qu'il n'arrivât aucun accident à nstrument, j'avais ordonné au domestiue de rester assis auprès de cette harpe n nous attendant. Quand nous arrivâes, nous vîmes un groupe d'hommes assemblés autour de la harpe, et qui regardaient avec l'air de la surprise; demandai ce que c'était, et mon domestique me conta qu'étant seul dans cette etite pièce, *un grand monsieur d'une elle prestance* était survenu, et qu'après être assuré que cette harpe appartenait mademoiselle Casilde, il avait attaché n superbe collier de diamans au sommet e la colonne de la harpe, et qu'ensuite il avait disparu. Nous nous approhâmes, et nous vîmes en effet un trèseau collier de diamans. Mon frère, me it aussitôt Casilde, *je ne veux point de ela.* A ces mots, je détachai le collier, j'allai dans l'orchestre de la salle; je emandai et j'obtins la permission d'a-

dresser quelques mots au public; alors, tenant et montrant le brillant collier: Messieurs, dis-je, *un anonyme*, avant notre arrivée dans cette salle, a mis sur la harpe de ma sœur ce beau collier; ma sœur ne reçoit point de présens d'un inconnu : ne pouvant renvoyer celui-ci, et quittant demain cette ville hospitalière, elle me charge d'annoncer publiquement qu'immédiatemment après le concert, je porterai de sa part ce collier à M. l'administrateur de l'hôpital des Orphelins, pour être vendu au profit des pauvres.

On imagine bien que ce petit discours fut applaudi avec le plus vif enthousiasme, et qu'il doubla le succès de notre concert. Ma sœur fut accablée de couronnes de fleurs et de lauriers, et d'impromptus en vers qu'on lui lança de tous côtés; je n'ai retenu que ce quatrain qui fut jeté le premier et que je lus sur-le-champ :

« Grandeur d'âme, beauté, candeur et bienfaisance
» Modestie et talent, nobles présens des cieux!....
» Ah! que pourraient donner de mieux
» La fortune, le rang, les titres, la naissance?

Je me promis bien de montrer cet impromptu à madame d'Inglar.

Après le concert, je portai le collier à l'administrateur qui, prévenu par mon annonce, m'attendait. Il m'écrivit depuis en Angleterre que ces diamans avaient été estimés 12,000 fr.; qu'il n'avait pu les vendre que 9,000, et il m'envoya le détail de l'emploi de cet argent distribué comme je l'avais indiqué. J'étais en pension chez une vertueuse veuve qui aimait extrêmement Casilde, et qui se chargeait d'elle toutes les fois que la décence exigeait qu'elle fût avec une femme. Cette bonne dame avait ramené ma sœur du concert, et l'une et l'autre étaient couchées quand je rentrai; mais on me dit qu'*un jeune monsieur très-vif et très-joli* m'attendait dans ma chambre. Ce jeune monsieur était Tiburce, qui, en m'apercevant, se jeta à mon cou, en me disant que, revenant d'un voyage qu'il avait fait en Allemagne, et devant retourner à Londres, il était arrivé une heure avant mon concert, et qu'il n'avait pu pénétrer dans la salle qu'en se faisant passer pour mon

frère. Quoi! repris-je, tu étais à mon concert! Comment! ne le sais-tu pas? reprit-il; c'est moi qui ai jeté les premiers vers que je t'ai vu lire; tu n'as pas reconnu mon écriture, fort griffonnée à la vérité, et tracée avec du crayon?... — Tu as fait ce quatrain? — Oui, mon ami, j'étais inspiré, c'en est fait, me voilà poëte. Alors Tiburce me parla avec enthousiasme de mon concert, de l'usage que nous avions fait du collier, qu'il appelait *une scène dramatique arrangée par la Providence* pour achever de charmer tous les cœurs, et de tourner *légitimement* toutes les têtes. Et Casilde! poursuivit-il, quelle beauté! quel maintien! quels talens! Ah! que mes vers me paraissaient froids quand je me les rappelle avec son souvenir! Je voudrais bien savoir quel est l'insolent qui a osé attacher un collier de diamans à la harpe divine de cette figure céleste!.... Cet homme, j'en suis sûr, est grossier, brutal et sot. Calme-toi, mon cher Tiburce, dis-je en riant, cet inconnu est peut-être un amateur, un savant passionné pour l'antiquité, qui a lu que, dans ces

anciens temps, les adorateurs des plus nobles divinités ornaient leurs statues de parures magnifiques ; mais il est vrai qu'il devrait savoir que de nos jours ces espèces d'offrandes profanent le culte le plus pur. —Non, non, ce n'est nullement un antiquaire ; je parie que c'est un fat de mauvais ton : je le vois d'ici, ce n'est point un Français, grâce au ciel, car nos émigrés ne sont guère en état de faire de ces impertinences-là ; enfin l'*ex-voto* est à l'hôpital ; cette pensée m'enchante. Après ce début, Tiburce m'interrogea sur la France : quoiqu'il ne fût pas irréligieux, je craignais mortellement qu'il ne fît quelques moqueries sur le pèlerinage d'Edélie ; mais au contraire voyant surtout dans cette action les motifs et le courage, il la loua avec une sincère admiration. Alors j'eus un grand plaisir à lui confier mes sentimens et mes espérances. Il me reprocha de lui avoir caché une passion que je nourrissais depuis si long-temps. Tu es né sous une heureuse étoile, continua-t-il, tu mérites tout en amitié, mais en amour c'est autre chose. Edélie est beaucoup plus pas-

sionnée que toi. A une femme de ce caractère il fallait un amant du mien ! Quels coups de tête, quelles extravagances sublimes nous aurions faits l'un pour l'autre ! C'est pour toi qu'elle a fait son vœu, car elle n'y comprend sa famille que par pure bienséance : c'est pour toi seul qu'elle va faire ses prières à Jérusalem, et moi, à ta place, quand je l'aurais vue partir pour la Terre-Sainte.... — Eh bien ! je voulais la suivre ; je le désirais avec ardeur ; elle me l'a défendu ; je ne pouvais lui désobéir sans la désoler... — Fort bien ! mais de mon côté j'aurais fait une croisade contre les infidèles.... Je ne plaisante point ; j'aurais armé un corsaire pour aller combattre les Turcs. Quelle harmonie alors ! quel accord dans nos sentimens et dans nos actions ! Tandis qu'au berceau du christianisme, elle eût invoqué le vrai Dieu, j'aurais attaqué les ennemis de la foi ; tandis qu'elle eût répandu des pleurs sur le tombeau sacré, j'aurais fais couler le sang des persécuteurs de la religion... Après ces pieux et glorieux voyages, nous serions revenus, elle chargée de reliques et de chapelets, et moi, couvert de dé-

pouilles des musulmans vaincus et de lauriers bénis par le souverain pontife. C'étaient là des amours mystiques et chevaleresques ; c'était là un roman... — Oui, mais que devenait Casilde?...—Ah ! Casilde ! on ne peut ni l'abandonner ni l'oublier... j'en conviens.—Que devenaient ma reconnaissance et mon amitié pour Eusèbe qui, au milieu de tous ces orages, pouvait avoir besoin de moi?—Voilà tout mon roman écroulé, c'est dommage.—Fais-le imprimer, je te réponds du succès. Il n'aurait pas le sens commun ; néanmoins le sujet fournirait quelques pages brillantes, il y aurait du mouvement dans l'ensemble : beaucoup de gens appellent cela un bel ouvrage. Mais, poursuivis-je, parlons de toi maintenant : dans quel situation te trouves-tu?—Engagé par l'honneur dans le parti royaliste, je sers dans l'armée de Condé ; si cette armée n'a pas les brillans succès des républicains, du moins elle soutient de même la réputation de la valeur française. Quant à ma fortune, elle est en fort bon état. Mon père avait fait passer à Lon-

dres 300,000 francs, dont j'ai hérité quand j'ai eu le malheur de le perdre il y a six mois. Ma belle-mère n'a rien voulu pour son douaire, et m'a tout laissé. Il est vrai que le ciel qui veille sur cette angélique personne, lui préparait un très-beau sort dans l'exil. Elle avait un oncle très-riche, vieux garçon, possédé d'une telle anglomanie, qu'après avoir fait beaucoup de voyages en Angleterre, il a fini par s'y établir un an avant la révolution. Sa nièce avait toujours conservé un commerce de lettres avec lui; il est mort sur la fin de 1792, et lui a laissé plus de 600,000 liv. de rentes, sans compter une maison à Londres et une charmante maison de campagne. Elle est décidée à ne jamais se remarier, et à ne vivre que pour son fils et l'amitié. Elle est aussi heureuse qu'elle mérite de l'être. Ce récit m'intéressa vivement, mais il m'alarma beaucoup pour les vœux secrets et le bonheur d'Eusèbe. Avant de me quitter, Tiburce me demanda de passer avec moi sur le même bâtiment pour aller en Angleterre. Mon cher Tiburce, répondis-je, cela est impossible, car je n'ai nulle en-

vie *d'embarquer* ma sœur avec un jeune homme de ta tournure. La nécessité seule a pu m'obliger à l'exposer aux regards du public, en donnant deux concerts ; j'aurai d'autres ressources en Angleterre, et je compte lui faire mener le genre de vie le plus sédentaire et le plus retiré. Si elle arrivait à Londres avec toi, on ferait peut-être de malignes suppositions qui pourraient porter quelque atteinte à la pureté de sa réputation. Tu as raison, interrompit Tiburce, et je me rends à cette réflexion. Je crois qu'il est dans ma destinée de faire encore beaucoup d'étourderies, mais du moins je n'en ferai plus désormais qui puissent nuire aux autres. A ces mots, il m'embrassa en me donnant rendez-vous à Londres ; nous nous promîmes de nous y voir souvent, et nous nous séparâmes ; il était trois heures du matin, et je partis à sept avec ma sœur pour Glugstad, où nous devions nous embarquer.

CHAPITRE X.

Arrivée de Julien à Londres. — Réunion de Julien et d'Eusèbe. — Portraits de quelques émigrés.

NOTRE petite navigation fut très-heureuse; nous arrivâmes en parfaite santé à Londres ; nous n'y restâmes que vingt-quatre heures, et nous nous rendîmes dans une petite maison de campagne , à quatre milles de Londres , où s'étaient établis à demeure Eusèbe et sa famille. Eusèbe voulut me rendre sur-le-champ les mille écus que je lui avais prêtés ; blessé de cet empressement, je lui répondis avec un peu d'émotion que , puisqu'il voulait oublier le plaisir que j'avais eu depuis mon enfance à recevoir de lui tant de dons et tant d'argent , je le suppliais de consentir du moins a ne pas me remettre cette somme , dont je n'avais nul besoin , avec une précipitation si affligeante pour moi. Ne crois jamais, répondit-il, que je puisse avoir la pensée de m'arroger une supériorité sur toi, et surtout dans ce genre ; mais si tu ne veux

pas reprendre cet argent, ne me dis pas que tu me le prêtes; dis-moi que tu me le donnes, et je l'accepterai avec joie, parce que tu sais bien que je ne parlerais ainsi à qui que ce soit au monde. A ces mots, les larmes me vinrent aux yeux; il me serra la main avec attendrissement; et, poussant un profond soupir, il me dit qu'il avait grand besoin des consolations de l'amitié, et il me parla de la duchesse de Palmis. Il me conta qu'il n'avait loué la petite maison qu'il occupait, que parce qu'elle était à cinq cents pas de la sienne. C'est une faiblesse, poursuivit-il, car je n'ai point d'espérance; mais du moins je puis, sans crime, me livrer tout entier à mon admiration pour elle !... Je demandai s'il l'avait vue. Oui, me répondit-il, mais une seule fois. Depuis quinze jours que nous sommes ici, elle a toujours été à Londres; elle est arrivée avant-hier matin, et elle a sur-le-champ envoyé son chapelain à ma mère, pour lui faire dire qu'elle avait une chapelle dans sa maison, et que tous les dimanches ma mère y trouverait des places réservées pour elle et pour tou-

tes les personnes de sa famille. C'est une espèce d'offre qu'il est impossible de refuser dans un pays protestant; nous avons été la remercier hier; elle est encore en grand deuil, ce qui la dispense de faire des visites. Elle nous a reçus poliment, mais avec tristesse, car elle est toujours très-affligée de la mort de son mari, qu'elle regardait comme le père le plus révéré. Elle vit dans une grande retraite, n'est occupée que de son enfant, et ne voit que quelques familles d'émigrés, dont deux ou trois sont dénuées de ressources, et auxquelles, dit-on, elle fait des pensions. Cette personne si parfaite n'a jamais arrêté ses regards sur un jeune homme; elle n'a jamais connu les vains plaisirs de la dissipation et les dangers de l'oisiveté; enfin, nourrie de ces pensées à la fois solides et généreuses, des ces hautes pensées que peut seule inspirer la vertu, elle est pour toujours à l'abri des passions. D'ailleurs, un obstacle à peu près invincible pour moi nous sépare; elle est riche, et j'ai tout perdu. L'idée que mes soins pourraient paraître intéressés m'empêchera toujours de lui en rendre.

Je combattis vainement cette délicatesse. Eusèbe était décidé à se tenir toujours à l'écart, et à se distraire d'une passion malheureuse par une vie active et de grandes études. Je n'étais point entré dans la carrière militaire, disait-il, et je m'en félicite, surtout aujourd'hui. Il est douloureux d'avoir à choisir entre une guerre de factieux ou une guerre contre ses compatriotes! Je poursuivrai le cours de mes anciens travaux; et, dans ces temps orageux où les peuples, lassés pour ainsi dire de la civilisation en méprisant les gouvernemens établis, retournent aux idées gothiques sur la gloire, et déifient tout ce que la saine philosophie condamne, tout ce que la religion réprouve; dans ces temps désastreux où l'injustice et la violence, usurpant une admiration insensée, obtiennent les plus éclatans hommages, je consacre mes jours à des occupations bienfaisantes et à la philanthropie. Je profiterai de mon séjour dans ce pays, en acquérant une instruction approfondie sur ses lois, sa constitution, son industrie, et particulièrement sur ses

établissemens de charité ; et si le calme renaît dans ma patrie, je pourrai peut-être alors lui offrir des connaissances et des talens utiles.

Le résultat de cet entretien fut de me proposer de voyager avec lui dans les trois royaumes, ce que j'acceptai avec grand plaisir, et nous décidâmes que nous partirions sous huit ou dix jours. Madame d'Inglar me demanda de lui confier Casilde jusqu'au retour de sa fille ; je ne pouvais m'en séparer d'une manière plus convenable, et Casilde fut charmée de se trouver sous la protection d'une personne qui réunissait pour elle deux titres sacrés, puisqu'elle était sa marraine et la mère de sa bienfaitrice. J'étais arrivé un jeudi, et le samedi je fis connaissance avec le chapelain de la duchesse de Palmis, qui vint nous faire une visite. D'après tout ce qu'on m'en avait raconté, j'avais grande envie de le voir. Ce véritable philanthrope, fils d'un médecin de Montpellier, destiné, dès sa première jeunesse, à l'état de son père, fit ses études en conséquence et fut reçu docteur en

médecine de la célèbre faculté de sa ville natale. La charité le conduisait souvent dans les villages et dans les chaumières ; il fut si vivement frappé de l'utilité dont pouvait être un *médecin-curé*, qu'il n'hésita point à entrer au séminaire ; il devint prêtre et curé de campagne; il quitta la France en 1791 , passa en Angleterre, où il se consacra gratuitement à la double direction *des âmes* et de la santé de tous les émigrés qui recoururent à lui (1). Il ne s'attacha à la duchesse qu'à condition qu'il irait une ou deux fois par semaine à Londres pour y visiter ses pénitens et ses malades. Les paysans de la campagne que nous habitions étaient luthériens, mais du moins ce bon prêtre exerçait dans ce lieu la médecine pour les pauvres. Il nous annonça

(1) Récit exactement vrai. Ce digne ecclésiastique, après douze années d'expatriation, rentra en France ; il y fut d'abord grand vicaire à Notre-Dame, et ensuite *curé* aux environs de Paris, où (si justement béni de ses paroissiens) il existe encore. On regrette que le profond respect qui lui est dû ne permette pas de le nommer dans un ouvrage aussi frivole que celui-ci.

l'arrivée de la marquise de Palmis et de Tiburce, et, le lendemain dimanche, nous le vîmes à la messe dans la chapelle de la duchesse. Après la messe, nous fîmes une visite à la maîtresse de la maison, qui caressa beaucoup la petite Octavie, alors âgée de sept ans : elle la trouva embellie, grandie et charmante par sa figure, son maintien et son éducation. Cette enfant, élevée par son père, parlait également bien le français et l'anglais ; elle montrait autant d'esprit qu'on peut en avoir à cet âge. La duchesse ne s'occupa que d'elle ; le jeune Octave fut enchanté de la revoir ; on se promena dans les jardins. Eusèbe s'approcha de madame de Palmis pour la remercier, dans les termes les plus affectueux, de toutes les marques d'intérêt qu'elle lui avait données jadis, et de l'ambassade de ***, qu'elle lui avait fait obtenir alors. Cet entretien fut extrêmement tendre de part et d'autre ; pendant ce temps, les enfans qui faisaient plusieurs courses, rendirent bientôt la conversation générale ; tout le monde admira la grâce et l'étonnante légèreté

d'Octavie ; on ne manqua pas de prédire qu'elle serait sûrement un jour la plus belle danseuse de la société : J'en serais bien fâché, dit Eusèbe ; il est triste de se donner quelque peine pour acquérir un talent qu'il faut abandonner au bout de si peu d'années, et dans lequel on sera toujours surpassé par la plus médiocre danseuse de spectacle ; et je suis bien décidé à ne jamais donner à ma fille un maître de danse. A l'exception de la duchesse, chacun se récria sur cette austérité. Je sais, reprit Eusèbe, que d'excellentes institutrices ont fait apprendre à danser à leurs élèves ; mais je crois qu'entraînées par un usage universel, elles ont manqué de réflexion sur ce point. Il est impossible que des leçons de danse ne soient pas des leçons de la vanité la plus frivole et la plus dangereuse, et que les bals d'enfans ne soient pas le premier apprentissage de la coquetterie. De quoi s'agit-il dans cet art ? De plaire par sa figure, ses attitudes et son costume. De quoi s'occupe-t-on trois ou quatre jours avant un bal ? De l'habit, de la parure qu'on aura, de l'ef-

fet qu'on produira. Que reste-t-il après un bal? La joie d'un succès futile, ou le chagrin de ne l'avoir pas obtenu, et souvent un vil sentiment d'envie contre celle qui aura réuni tous les suffrages; enfin, une lassitude, une fatigue, une distraction qui produisent nécessairement une complète inapplication pendant plusieurs jours. Quelle perte de temps! et, ce qu'il y a de pis, quels germes de défauts ce funeste amusement ne jette-t-il pas dans le caractère d'une jeune personne? Je n'ignore point qu'il est des âmes si supérieures que rien ne peut en altérer la pureté; mais pour celles-là même les bals auront toujours le grand inconvénient de consumer un temps précieux que l'on pourrait employer utilement. Et j'ajouterai que le dérangement des heures du sommeil et des repas, l'agitation d'un bal, et l'air malsain qu'on respire dans une salle remplie de monde et de lumières, sont des choses aussi nuisibles à la santé, qu'elles sont, à tant d'autres égards, moralement dangereuses. Quoique je sois contre M. d'Inglar pour la danse, dit madame de

Palmis, j'aurai la générosité de lui fournir une raison de plus en faveur de son opinion : il est certain que les bals causent une dépense toujours regrettable pour les femmes les plus riches, et ruineuse pour celles qui n'ont qu'une fortune médiocre. Au reste, poursuivit-elle en regardant la duchesse, il y a ici une personne qui garde le silence, et dont l'exemple a été la censure la plus frappante que l'on puisse faire des bals. Eusèbe répondit avec grâce et galanterie, ce qui termina cette petite discussion et notre visite. Nous avions remarqué que la duchesse avait écouté Eusèbe avec l'air d'une parfaite approbation; et, lorsqu'il prit congé d'elle nous fûmes tous invités à revenir. La duchesse demanda instamment à mademoiselle de Versec de choisir son parc pour la promenade habituelle d'Octavie, et elle pria cette dernière de regarder le jardin particulier d'Octave comme le sien. On se sépara, très-satisfaits les uns des autres. Tiburce vint me voir dans ma chambre les jours suivans. Je lui dis un soir que nous allions voyager deux ou trois mois, et il

me conjura d'engager Eusèbe, qu'il connaissait peu, à permettre qu'il fût de la partie, ce qui me surprit et me fit grand plaisir ; car je n'aimais pas à le savoir, durant mon absence, dans le voisinage de Casilde. J'avais toute confiance en sa probité, mais je craignais beaucoup la mobilité de son imagination et son excessive vivacité ; il m'expliqua ses motifs avec la franchise qui formait le fonds de son caractère. Mille choses, me dit-il, rendront pour moi ce voyage aussi utile qu'agréable. Premièrement, entre *le sage* Eusèbe et toi, je m'instruirai, je vous égaierai peut-être quelquefois ; et, comme mes principes ne diffèrent pas des vôtres, nous nous entendrons et nous nous accorderons fort bien tous les trois. Je ne me plais point du tout ici ; ma belle-mère est charmante, et son commerce est délicieux ; mais on en jouit si peu ! elle passe trois ou quatre heures dans son cabinet, et elle donne cinq ou six heures de leçons à Octave ; on ne la voit qu'à table et a la promenade. Madame de Palmis est devenue prude et dévote ; ses grands airs et son sérieux avec moi me sont insup-

portables ; la société de ces environs ne me dédommage nullement. C'est madame de Mondor, que tu as connue jadis, qui, comme tous les parvenus déchus, a repris le ton bourgeois, sans pouvoir oublier sa grande maison, ses fastueux ameublemens et son bon cuisinier ; elle ne nous entretient que de la cherté des vivres, et de ses regrets de n'avoir plus de chevaux et de ne pouvoir plus aller au spectacle. C'est madame de Melcour, malade d'oisiveté et d'ennui, ne parlant que de ses maux de nerfs, de l'humidité du climat, et de sa grandeur passée. C'est une surannée comtesse de Bligny qui, suivant l'usage des vieilles coquettes, profite du privilége de pouvoir hardiment se rajeunir en pays étranger ; celle-ci se retranche sans scrupule quinze ou seize ans ; elle se console de n'avoir plus une carrière d'ambition, par l'espoir d'en recommencer une de galanterie. Enfin c'est une présidente de Blaumer, qui a eu le bonheur d'apporter ici beaucoup d'argent ; elle est peut-être fort charitable, mais elle est sûrement très-vaniteuse ; elle ne fait des visites que pour y proclamer les

bienfaits qu'elle répand dans le voisinage; on ne la rencontre jamais sans entendre deux ou trois récits sur les malades qu'elle a secourus. Elle ignore que ces actes de bonté, si dignes d'admiration, ne sont véritablement touchans que par le mystère et le silence. Mais, repris-je, tu ne me parles point des hommes; est-ce que nous n'avons pas des voisins émigrés? — Au contraire, nous en avons beaucoup, et l'on peut les peindre d'un seul trait. Les émigrés qui, trop pauvres pour végéter à Londres, se sont retirés dans les villages environnans, se croient tous *des Cincinnatus*, parce que, de temps en temps, ils ratissent les allées de leurs petits jardins. — Cela est innocent du moins. — Encore si toutes ces personnes, intéressantes par le malheur et la proscription, vivaient bien ensemble! mais ils forment entre eux autant de partis que l'on compte d'années depuis 1789 jusqu'à celle-ci. — Comment? — Par exemple, *les purs* par excellence sont ceux qui ont pris la fuite aussitôt qu'ils ont entendu prononcer les mots *liberté* et *constitution*. Ensuite viennent

ceux qui sont partis un peu plus tard; mais les émigrés de 1791 sont regardés de très-mauvais œil par les anciens, à plus forte raison ceux qui n'ont pu s'échapper que dans ces derniers temps. Ma belle-mère, sans songer aux dates, les reçoit tous et les rassemble *sans ordre chronologique;* ce qui produit, dès qu'elle est retirée dans son cabinet, des conversations pleines d'aigreur et d'animosité dont madame de Palmis et moi supportons tout le désagrément, parce que nous restons dans le salon pour faire les honneurs de la maison. Ces aimables entretiens ne sont égayés que par les consolantes prophéties du comte de **** qui, depuis plus de cinq ans, prédit toutes les semaines que *cet ordre de choses* ne peut pas durer, et que, sous quinze jours, nous serons tous rentrés triomphans en France. Nous avons votre voisinage; en le perdant, il n'y aura plus moyen d'y tenir : d'ailleurs, poursuivit-il, une autre raison plus puissante me décide à m'éloigner. Je ne veux voir Casilde qu'en ta présence; je sens que j'aurai besoin, surtout à cet égard, de tes

avertissemens et de ta surveillance. La naïveté originale de cet aveu me fit rire, et en même temps la loyauté d'une telle franchise me toucha vivement. Je promis de parler sans délai à Eusèbe pour notre voyage, et la chose fut promptement arrangée, à la satisfaction de Tiburce.

CHAPITRE XI.

Visite et découverte extraordinaire. — Voyage de Julien avec ses deux amis.

OUTRE nos voisins émigrés, nous en avions deux Anglais, dont l'un surtout, M. Smith, était fort remarquable par son immense fortune et l'originalité de son caractère. Agé de quarante-cinq ans, et fils d'un riche marchand de la cité, il avait, à la mort de son père, quadruplé ses fonds par des entreprises hardies, parfaitement combinées, et, qui, toutes, avaient réussi; enfin un mariage avec une riche héritière, en augmentant prodigieusement cette grande fortune, le rendait l'un des plus opulens particu-

liers de l'Angleterre. On peut dire, sans flatterie et sans exagération, que les Anglais ont illustré le commerce par l'usage et l'emploi des richesses qui en sont les fruits. Tout Anglais qui acquiert, par son industrie, une fortune considérable, croit avoir contracté l'obligation de former quelque établissement public utile à la nation; et, quand le gouvernement donne aux négocians des titres d'honneur, c'est moins une grâce qu'une marque de reconnaissance, ils se chargent eux-mêmes du soin de s'ennoblir. Les grands seigneurs ne veulent point se laisser surpasser pas eux en patriotisme et en générosité, et cette sublime émulation a produit en Angleterre ces établissemens et ces fondations admirables qu'on ne trouve dans aucun autre pays en aussi grande quantité ni sous des formes aussi variées et aussi ingénieusement bienfaisantes.

M. Smith, étranger à toutes les connaissances littéraires et à tous les usages de la société, ne savait que lire, écrire, calculer; n'ayant jamais voulu aller dans le monde, il en ignorait absolument toutes

les convenances; il consacrait sa vie à l'inspection de ses manufactures, de son hôpital, et à sa famille; et, comme il avait un goût naturel et très-vif pour les arts, ses seuls délassemens étaient d'aller voir les *exhibitions* (1) de tableaux et les pièces nouvelles aux spectacles; il disait qu'il aimait mieux ces occupations et ces amusemens que d'employer ses loisirs à faire ou à recevoir des visites de cérémonie. Enfin M. Smith, avec l'âme la plus sensible et la plus généreuse, était souvent impertinent sans pouvoir s'en douter, et il avait un ton rustre et des manières grossières avec des sentimens remplis d'élévation et de délicatesse. J'allai une fois avec ma sœur, mademoiselle de Versec et la petite Octavie, me promener dans son beau parc qui était ouvert à tout le monde; nous le rencontrâmes donnant le bras à sa femme; il nous regarda fixement avec une attention qui nous surprit, il parla tout bas à sa femme, ensuite il s'approcha de nous. M. Smith

(1) Exposition.

savait beaucoup de mots faançais qu'il arrangeait avec la tournure de phrase anglaise, ce qui formait le langage le plus comique. S'adressant d'abord à Casilde: *J'espère que vous êtes bien?* lui dit-il. Casilde s'inclina en silence pour le remercier; et M. Smith, se tournant vers moi, me dit que j'étais le bienvenu, et il me secoua la main avec cette cordialité qui m'a toujours touché en Angleterre, parce qu'elle y est bien rarement trompeuse. Poursuivant le cours de ses politesses, M. Smith dit à mademoiselle de Versec qu'*il supposait* qu'elle était la grand'mère de la petite Octavie. Mademoiselle de Versec, très-choquée d'être prise pour *une grand'mère*, le désabusa avec une extrême sécheresse, ce qui termina l'entrevue.

Je fus très-étonné, la veille de notre départ, de voir entrer tout à coup M. Smith dans ma chambre. Il m'expliqua sans préambule le motif de sa visite, en me disant qu'il avait assisté avec sa femme à mes deux concerts à Hambourg, et qu'il voulait savoir si mon intention était d'en donner à Londres. Sur l'assurance

qu'au contraire Casilde ne sortirait point de la retraite où je l'avais placée, il s'écria que c'était *le mieux pour la douce fille* (1) qui était trop jeune et trop jolie pour s'exposer ainsi aux regards du public. Je le remerciai de son intérêt pour elle ; il me répondit qu'il m'estimait aussi *très-fort*, et il ajouta qu'il avait aimé *puissamment* mon procédé *autour* du collier. A ces mots, un trait de lumière me fit deviner que la mystérieuse offrande venait de lui et de sa femme, et qu'ainsi, loin d'avoir été injurieuse ou suspecte, elle n'avait pu être qu'un hommage honorable et flatteur. Je ne me trompais point. M. Smith en convint ; nous nous secouâmes la main de toutes nos forces, et je ne me séparai de cet excellent homme qu'après lui avoir promis d'envoyer *la douce fille* à madame Smith.

Enfin, après avoir fait des adieux fort tendres, Eusèbe, Tiburce et moi, nous partîmes tous les trois dans une bonne voiture anglaise, n'emmenant avec nous

---

(1) The swaet girl.

que le valet de chambre d'Eusèbe, domestique d'un attachement à toute épreuve, et dont Eusèbe nous raconta des traits vraiment admirables (1).

Nous nous arrêtâmes plusieurs jours à

---

(1) Durant l'émigration, un grand nombre de domestiques ont offert ces exemples touchans. A Hambourg, madame la comtesse du B... de la M..., vieille, infirme et sans ressource, vivait, en 1795, du travail d'une femme de chambre qu'elle avait élevée : cette vertueuse jeune personne, qui avait une figure charmante, refusa, pour ne point quitter sa maîtresse, plusieurs partis avantageux dans son état. La Providence ne laissa pas une telle conduite sans récompense : cette héroïne de la reconnaissance et de la fidélité due au malheur ne sortait que pour aller à l'église catholique. Un riche négociant s'y rendit pour la voir ; il en devint amoureux, et lui offrit sa main, qui ne fut acceptée qu'à condition qu'il prendrait chez lui madame du B... de la M..., se chargerait entièrement d'elle, et la regarderait comme sa mère. On a vu aussi à Hambourg l'ancien cuisinier de M. et madame de F..., qui, devenu restaurateur, et ayant une vogue immense, envoyait tous les jours un dîner recherché pour six personnes à ses anciens maîtres, en disant qu'ils le paieraient quand ils rentreraient en France. Ce même restaurateur entretenait chez lui, tous les jours, une table gratis de douze couverts dans une pièce mystérieuse, avec des issues secrètes pour douze pauvres émigrés.

Londres, pour y voir avec détail tous les établissemens de charité qui y sont multipliés à l'infini. Il y a, entre autres, une quantité d'hôpitaux pour les enfans, pour ceux qui sont malades, pour les orphelins, pour les enfans trouvés, etc. On les garde dans tous jusqu'à ce qu'ils sachent un métier; on leur donne une très-bonne éducation, et tous ceux qui annoncent de l'esprit ou de l'aptitude à quelque talent sont tirés de l'éducation commune, et en reçoivent une particulière relative aux dispositions qu'ils montrent. Les administrateurs de ces hôpitaux ne sont point salariés; ce sont des hommes bienfaisans et riches qui regardent avec raison cette administration gratuite comme le plus honorable emploi; et c'est assurément une honte que, dans d'autres pays chrétiens, il y ait des hommes qui se fassent payer pour diriger des aumônes (1).

---

(1) On trouve à Hambourg et à Bruxelles cette même administration gratuite; et même à Bruxelles, tous les fournisseurs des hôpitaux, les bouchers, les épiciers, etc., renoncent à toute espèce de gain sur les denrées qu'ils y débitent. Les médecins et les chirurgiens n'ont point d'émolumens.

On se fait une bien fausse idée du peuple anglais, quand on se le représente méchant et féroce ; il est en général humain, généreux, et il sait respecter le malheur ; il n'a jamais insulté un émigré ; et voici un fait dont j'ai été témoin : cinquante ou cinquante-cinq malheureux prêtres, échappés de France et dénués de tout, arrivent à la fois à Londres ; aussitôt toutes les femmes des halles et des marchés publics se cotisent et forment une somme considérable qu'elles vont offrir à ces prêtres étrangers qui n'étaient pas de leur religion (1). Aussi, ce peuple si charitable est-il élevé religieusement, et nourri, durant toute sa première jeunesse, des préceptes de l'Évangile. J'éprouvai un grand plaisir en retrouvant à Londres madame de Volnis, qui me reçut avec une joie touchante. Elle devait à son travail et à son industrie une existence indépendante, et par conséquent honorable, ayant le talent de faire avec perfection des fleurs artificielles. Elle avait employé les douze

(1) L'auteur de cet ouvrage était à Londres à cette époque.

mille francs que je lui avais remis de la part de Durand à monter une jolie manufacture dans ce genre. Aidée d'une femme de chambre qui était venue la rejoindre et de dix ou douze jeunes Anglaises formées par elle, au bout de quelques mois elle était parvenue à former un beau magasin de fleurs artificielles. Elle loua une boutique qui fut tenue par sa femme de chambre ; madame de Volnis n'y parut jamais. Retirée dans un petit logement solitaire, elle travaillait sept ou huit heures tous les matins ; et les Anglais sachant que ce négoce était fait par une jeune et jolie dame française, le protégèrent tellement, qu'il prospéra au-delà de toute espérance. Quelques émigrées, qui plaçaient la dignité dans la paresse, furent très-scandalisées qu'une femme qui avait jadis été présentée à la cour, fût à la tête d'une manufacture. Madame de Volnis n'en pensa pas moins qu'il est beaucoup plus noble de vivre de son travail que de solliciter une pension ou d'emprunter de l'argent. Elle me parut charmante, avec sa fraîcheur et son teint éblouissant, au milieu

de toutes ces fleurs produites par elle! Cependant, je ne lui dis point qu'elle ressemblait à Flore qui, après avoir fui pendant l'orage, se ressaisissait de son empire; son air modeste et sage réprimait toutes les fadeurs de ce genre : nous parlâmes surtout de notre voyage, et je vis avec reconnaissance qu'elle n'en avait pas oublié le plus petit détail. Elle me fit beaucoup de questions. Sans lui confier tout-à-fait ma passion pour Edélie et mes espérances, je lui contai l'histoire du pèlerinage. Pendant ce récit, je vis plus d'une fois ses yeux se remplir de pleurs : J'admire, dit-elle, le courage et la sensibilité de madame de Velmas, et je la trouve bien heureuse d'avoir pu acquérir tant de droits à l'attachement de ceux qu'elle aime!.....

Cet entretien augmenta encore l'amitié que j'avais pour madame de Volnis, et je me promis bien de profiter à mon tour de la permission qu'elle m'avait donnée de la voir souvent, en ajoutant que j'étais le seul homme de mon âge auquel elle pût l'accorder.

Avant de quitter Londres, nous fîmes beaucoup de courses aux environs; nous vîmes, entre autres choses, un collége (à Dulwich), fondé en 1619 par un excellent comédien, William Aleyn, qui s'y retira et y finit ses jours; la jolie maison de Pope, à Twickenham, et, dans l'église de ce lieu, les tombeaux que ce grand poëte fit élever à son père, à sa mère, et à la *fidèle servante* (*faithful servant*) qui prit soin des premières années de son enfance; monument touchant de reconnaissance, qui me paraît d'autant plus digne d'être cité que je n'en connais pas d'autre exemple.

Nous commençâmes nos voyages par Bristol, parce qu'Eusèbe voulait y consulter pour sa mère un médecin français dont on racontait des merveilles; et, comme il venait de Montpellier, nous ne fûmes pas étonnés de n'en avoir point entendu parler à Paris.

CHAPITRE XII.

Suite du voyage de Julien et de ses deux amis. — Rencontre singulière.

En arrivant à Bristol, Tiburce y trouva une longue lettre de madame de Palmis; il s'empressa de m'en faire la lecture, qui m'étonna beaucoup. Cette lettre, écrite avec le plus grand soin, contenait le détail de ses occupations, qui offrait en même temps l'énumération de tous ses talens. En parlant de ses lectures, elle montrait les sentimens les plus moraux, les principes les plus purs. Ce langage ne m'étonnait pas, c'était le sien; mais les conseils austères qu'elle donnait à Tiburce, le ton sentimental en quelque sorte maternel qu'elle avait avec lui, me paraissaient peu naturels, d'après leur ancienne liaison et le refroidissement que je supposais entre eux. Tiburce m'expliqua cette apparente singularité; il avait eu avec elle, avant de partir, une lon-

gue conversation, dans laquelle madame de Palmis lui avait confié que lord Nasting était amoureux d'elle, et que si elle perdait tout-à-fait l'espoir d'une contre-révolution en France, elle consentirait peut-être à l'épouser, afin de s'assurer du moins, en pays étranger, une existence heureuse et brillante, et qu'ainsi, sans prendre d'engagement, elle voulait entretenir pendant un an ou dix-huit mois lord Nasting dans les sentimens qu'il lui montrait, afin de pouvoir, au bout de ce temps, disposer d'elle à son gré, suivant les événemens. Elle avait ajouté qu'elle attendait de *la probité* et de l'amitié de Tiburce qu'il la seconderait dans ce projet par *une parfaite discrétion* sur le passé, et les preuves d'une estime qui pût à tous les yeux légitimer les sentimens qu'ils avaient eus l'un pour l'autre. Je lui ai donné ma parole, poursuivit Tiburce (et je la tiendrai), de faire ponctuellement tout ce qu'elle désirait. Elle m'a dit qu'elle attachait un grand prix, de toute manière ; à l'opinion d'Eusèbe, dont la destinée est de jouir partout de la plus haute

considération ; et, comme il est fort lié avec lord Nasting, elle attache un double prix à son suffrage, et je suis persuadé que la lettre qu'elle m'écrit est surtout pour lui; je ne manquerai pas de la lui montrer. Tiburce, en effet, loyal dans tous ses procédés, lut cette lettre à Eusèbe, qui en fut charmé; alors Tiburce fit de madame de Palmis tous les éloges qui pouvaient le mieux exprimer l'estime et l'admiration.

Cependant Eusèbe fit prier ce grand médecin français, le docteur Dumesnil, de venir chez lui. Le lendemain, le docteur lui fit répondre qu'il s'y rendrait le matin, à dix heures précises. Eusèbe, après l'avoir inutilement attendu pendant deux heures, sortit à midi avec Tiburce. J'avais des lettres à écrire, je restai seul à l'auberge. A midi un quart, le docteur arrive, j'eus envie de voir cet homme merveilleux, et je passai dans notre *parloir* pour recevoir sa visite. Quelques minutes après, je vis entrer un homme vêtu de noir, affublé d'une énorme perruque *à trois marteaux* et poudrée à blanc, et

s'appuyant sur une grosse canne *à corbin d'or*. Je le regarde avec un étonnement mêlé d'hésitation ; il éclate de rire, et je reconnais mon ancien ami, Saint-André, dont j'ai déjà parlé, et que j'avais laissé à Rome ! Après les premiers embrassemens : Eh quoi ! mon ami, m'écriai-je, te voilà devenu médecin ?.... La révolution, répondit-il, a produit beaucoup d'autres métamorphoses infiniment plus surprenantes. Forcé à l'expatriation sous peine de la vie, dénué de talens positifs, et par conséquent de célébrité, j'ai pensé cependant qu'il fallait prendre un état. Les pays étrangers regorgent d'*instituteurs* et d'auteurs français. Je ne me sentais nul talent pour élever des enfans, et moins encore pour composer des romans ou des pamphlets politiques. Je savais le latin ; j'ai appris en six jours à connaître les caractères de la médecine et les formules d'ordonnances *officinales et magistrales*. Je me suis fait un petit vocabulaire de douze pages de tous les mots *techniques* de médecine ; et, avec mon dictionnaire des drogues de Cadet, mon Traité des plan-

tes de Chomel, mon Tissot, et quelques recettes particulières, je me suis trouvé, au bout de trois mois, un très-bon médecin; car je ne traite que les maladies chroniques, et surtout celles des femmes, qui presque toutes ne sont malades que de l'ennui causé par l'indolence et l'oisiveté, ou du chagrin secret produit par des affections morales... — Quoi! tu guéris les passions malheureuses? — En distraire c'est empêcher du moins qu'elles ne fassent du mal. Je prescris à toutes mes malades des occupations réglées, un exercice proportionné à leurs forces, un bon régime; je rafraîchis les unes, je fortifie les autres, je les tranquillise sur leur état, je leur rends l'espérance, je leur donne de l'activité, je les guéris toutes. — Je crois bien que souvent cela vaut mieux que des drogues. — Sois certain, mon ami, que dans les maux que je traite, la connaissance du cœur humain est plus utile que celle de tous les préceptes d'Hippocrate. J'ai été consulté, il y a quatre mois, pour une grande dame anglaise qui se croyait mourante, et

que la paresse, le désœuvrement total et la crainte de la mort avaient en effet réduite à un état pitoyable ; j'ai commencé par la rassurer et par dissiper toutes ses idées noires, ensuite je lui ai fait faire des frictions sèches soir et matin. Sachant qu'elle avait joué du piano, je lui ai prescrit de s'y remettre, en lui faisant de grands raisonnemens sur l'utilité du *mouvement des doigts*, et je lui ai ordonné d'arracher tous les jours pendant deux heures les mauvaises herbes de son jardin, et de les mettre dans une brouette qu'elle conduirait elle-même à l'extrémité d'une allée de quinze cents pas au moins. Je lui ai persuadé que cet ingénieux exercice avait été savamment combiné par Galien, pour mettre en jeu tous les muscles. — Si l'on t'eût demandé où tu avais vu cela, tu aurais sans doute répondu que tu *l'avais lu dans le chapitre des brouettes.* — Point du tout, j'aurais répondu très-scientifiquement que cet exercice était l'équivalent de celui des *haltères*, effectivement inventé par Galien, et prescrit par lui à ses malades con-

valescens (1). — Ordonnes-tu la danse aux femmes ? — Non, j'interdis les bals, que les veilles et le mauvais air rendent si malsains, et dont *les lendemains* sont accablans. Si je n'avais pas eu des principes, l'exercice de la médecine m'en aurait donné; car je vois constamment que les existences dévouées à la frivolité ne sont jamais heureuses, la consomption communément les termine. Quant à ceux qui se laissent dominer par de viles passions, telles que le jeu, l'ivrognerie, la gourmandise, le libertinage, ils sont certainement les plus infortunés des êtres, et les plus cruelles infirmités flétrissent leur jeunesse, avancent la fin de leurs jours, en leur préparant la vieillesse la plus douloureuse; tandis que de nobles inclinations, le goût de l'étude, la sagesse, affermissent la santé,

---

(1) Voyez *Discours sur la Gymnatisque appliquée à l'éducation*, par l'auteur de cet ouvrage, dont la première édition a paru en 1790. Ces détails se trouvent encore avec plus de développement dans les *Leçons d'une Gouvernante* du même auteur, publiées aussi au commencement de 1790.

entretiennent les sources de la vie, et conservent dans l'âge le plus avancé toutes les facultés intellectuelles. — Tu parles comme un prédicateur. — C'est le vrai langage d'un bon médecin. Sois assuré que les plus grands charlatans, les plus ignorans, sont ceux qui séparent la morale de la médecine, et qui mettent toujours des médicamens à la place d'occupations attachantes, de la tempérance, d'un exercice modéré et d'une vie parfaitement réglée. — Ne crains-tu pas d'être reconnu par des Français? — Non, je ne vois que les émigrés d'une classe où je n'ai point vécu, ceux de l'ancienne cour. D'ailleurs je voyage depuis long-temps, la fatigue m'a vieilli; mes sourcils teints en noir, ma perruque, me déguisent, et les compatriotes que je pourrais rencontrer seulement en passant ne me reconnaîtraient pas. Mais que me veut le vicomte d'Inglar? — Te consulter pour sa mère. — Quel âge a-t-elle? — Cinquante-cinq ans. — Tant pis, j'aime mieux les jeunes femmes. — Sans être médecin, j'ai le même goût. — A-t-elle de l'esprit? — Pas du tout. — Mauvais pronostic. Quel est son

mal?—De l'anéantissement, des vapeurs, du dépérissement; elle est inconsolable de n'avoir plus de chevaux, plus de loges aux spectacles, de ne plus aller se morfondre à Versailles, etc. — Ceci me donne l'idée de son caractère.—Oui, elle est égoïste, indolente, paresseuse; elle n'a jamais fait avec plaisir une seule lecture instructive, ou une seule action utile. — Elle est incurable. — D'ailleurs sa vie est exempte de reproche.—Oui, elle la croit innocente, comme si une vie passée dans l'oisiveté et la frivolité n'était pas une vie platement coupable! Il ne suffit pas, pour être une femme vertueuse, de n'avoir jamais eu d'amant, il faut mériter l'éloge entier renfermé dans cette admirable épitaphe antique : *Elle vécut chaste, elle aima le travail et sa maison.* — Oh bien! celle-ci s'ennuie également du travail et de sa maison. — Il y a toujours de la ressource dans la flexible jeunesse, je n'en connais point à cinquante-cinq ans, dans l'état que tu dépeins, surtout quand on n'a nul remords d'avoir si pitoyablement employé tant d'années. L'énergie du re-

pentir peut en donner pour réparer dans l'avenir; mais nul remède efficace n'existe dans l'affaissement des forces vitales, pour une malade dont la conscience et le corps sont également apathiques. L'insipidité de ces souvenirs suffirait pour la tuer. N'importe, j'ordonnerai des palliatifs, les *analeptiques*, les *anti-spasmodiques*, etc. Tout cela pourra prolonger un peu sa triste existence; mais, avant dix-huit mois ou deux ans, elle mourra du *spleen*. A ces mots, le docteur m'embrassa, et me quitta en me faisant bien promettre le secret et en me disant qu'il reviendrait sans faute le lendemain matin. Il n'y manqua pas. Eusèbe qui ne le connaissait point, fut enchanté de sa consultation; et, lorsqu'il fut parti, j'eus beaucoup de peine à m'empêcher de rire, en entendant Eusèbe faire l'éloge de *ses vues nouvelles* et de son profond savoir en médecine. Ce qu'il y a de certain, c'est que je l'ai vu guérir beaucoup de malades, qu'il eut une grande vogue, et qu'il soutint sa réputation jusqu'à son départ d'Angleterre, où il passa deux ans. Nous quittâmes

Bristol au bout de dix jours, et nous voyageâmes jusqu'à la fin de décembre, c'est-à-dire, pendant plus de trois mois, et durant tout ce temps je ne me lassai point d'admirer la multiplicité et la diversité des établissemens de charité. On rencontre sans cesse des ponts, des grands chemins, des canaux faits par des particuliers, des bibliothéques publiques, même dans des petites villes; par exemple, à Malden (comté d'Essex), on en voit une fondée par le docteur Plume, dans laquelle chaque citoyen de la ville et chaque propriétaire dans les environs peuvent emprunter un livre en en déposant la valeur. Partout des écoles de charité; les Anglaises ont la gloire d'en avoir fondé une prodigieuse quantité à Oxford, à Cambrigde, et dans beaucoup d'autres lieux; ce fut une femme qui fonda, dans la ville de d'Aberdeen, le beau collége où l'on n'admet que les élèves qui montrent le germe d'un grand talent; on les reçoit d'abord seulement pour quelques mois; on essaie leurs dispositions sur toutes sortes de sujets; ceux qui n'en ont aucune

reçoivent une petite somme, et sont renvoyés. Nous vîmes aussi des hôpitaux dans tous les genres : celui qu'un marchand, John Morden, fonda (dans le comté de Kent) pour les *honnêtes marchands ruinés ;* celui *des veuves*, fondé par la duchesse douairière de Somerset, où chaque veuve a deux chambres, et la permission, si elle a une fille, de l'avoir avec elle à la charge de la maison ; l'hospice si touchant établi à Buntingford par un évêque de Salisbury, pour quatre hommes et quatre femmes qui, après avoir joui de toutes les aisances de la vie, se trouveraient dans la misère, sans qu'il y eût de leur faute ; c'est là qu'une angélique bonté, embellissant la charité de tout le charme que l'élégance peut avoir sans faste et sans luxe, fait retrouver à ces infortunés le bonheur de leurs jours prospères, avec la certitude de ne plus le perdre. A Newark, nous nous promenâmes avec un grand plaisir dans la grande rue bâtie toute entière par le docteur Wilson, et formée par de charmantes petites maisons faites pour loger gratuitement à perpétuité de pauvres artisans ; nous nous

étions aussi reposés avec délices près de l'île de Sheppey, dans un joli petit édifice en pierre pouvant contenir dix personnes, et qu'un George Fox, après avoir attendu un bateau très-long-temps, le soir, par un très-grand froid, fit élever, afin que personne à l'avenir ne souffrît la même incommodité. Nous passâmes devant la maison hospitalière (dans le Hampshire) fondée par le cardinal Beaufort; on donne à chaque voyageur qui frappe à la porte de cet édifice, et qui le demande, un morceau de pain blanc et une coupe de bière. Nous admirâmes à Newbury la belle église bâtie par le fameux Jack Winchcombe (1).

En traversant la grande forêt de *Whinfieldpark*, nous descendîmes de voiture pour voir de près la table et le pilier de pierre qui se trouvent au milieu de la route, monument de piété filiale, que fit élever une comtesse de Pembroke qui, voyageant

---

(1) Fabricant de drap sous Henri VIII. Il forma un régiment de ses ouvriers, qu'il habilla tous à ses frais du drap fait par lui; il entretint, paya cette troupe, se mit à sa tête, et la mena à la bataille de Floddenfied, où il combattit avec la plus grande valeur.

avec sa mère, se sépara d'elle en ce lieu et ne la revit plus. Tous les ans on dépose sur la table de pierre une somme d'argent fondée à perpétuité, et qui est distribuée aux pauvres de la paroisse la plus voisine. Une inscription, gravée sur le pilier, contient ce détail et l'éloge de de la mère en exprimant les regrets de la fille.

Nous admirâmes la cordialité des habitans de Cornouailles qui, parens ou non, s'appellent tous *cousins*, les mœurs si pures de la principauté de Galles, et la beauté pittoresque de ses sites embellis par les bergers jouant de la harpe sur la cime des rochers. L'Écosse, et même l'Irlande, remplies aussi de fondations bienfaisantes, nous offrirent le tableau de l'hospitalité antique, perfectionnée par la civilisation due au christianisme. Enfin, ce voyage fut d'autant plus charmant pour moi, que nous reçûmes à Edimbourg un gros paquet envoyé de Londres, et contenant des lettres d'Edélie et de l'abbé Desforges; il y en avait une d'Edélie qui m'était adressée. Avec quelle joie je vis

que la pieuse effervescence de son imagination, loin d'affaiblir l'attachement si pur qu'elle avait pour moi, semblait y donner un degré de plus d'exaltation!... Elle me mandait qu'après avoir, dans sa première lettre, préparé sa mère à l'aveu de ses sentimens et de ses projets, elle lui mandait enfin qu'elle était irrévocablement décidée à m'épouser à son retour. Eusèbe, après beaucoup de difficultés, consentit à me montrer la lettre que sa mère lui écrivait à ce sujet, en me prévenant que j'en serais très-mécontent; en effet, cette lettre exprimait la plus vive indignation d'une *telle alliance*, et madame d'Inglar la terminait en conjurant Eusèbe d'obtenir au moins de sa sœur qu'elle ne déclarât point cet *étrange mariage que toutes les convenances condamnaient au secret.* Eusèbe, voyant à quel point j'étais affecté, se hâta de prendre la parole : J'ai répondu à ma mère, dit-il, que je la priais de me permettre de lui rappeler qu'avant même la révolution, une grande fortune faisait excuser toutes les mésalliances, et que j'espérais qu'elle penserait, comme moi, que,

dans ce cas, les vertus, le mérite personnel, des services inappréciables, un dévouement sans bornes, un grand attachement d'un côté, et de l'autre une vive reconnaissance, une estime parfaite et une véritable inclination, étaient des motifs beaucoup plus nobles. Quant au mariage secret, j'ai dit aussi, ce que j'ai toujours pensé, qu'une femme, maîtresse de disposer de sa foi, s'abaisse, s'avilit, lorsqu'elle rougit de porter le nom de celui qu'elle épouse. Je serrai la main d'Eusèbe, et je ne répondis rien, un remercîment l'eût blessé.

Après avoir parcouru l'Écosse et l'Irlande, nous retournâmes en Angleterre, mais par une autre route; nous traversâmes les arides plaines de Buxton, et je vis là une chose bien digne de remarque: on ne trouve pour toute habitation dans ces tristes landes, couvertes seulement de bruyères, que de pauvres cabanes isolées les unes des autres, et qui sont occupées par des pâtres qui ne possèdent qu'un petit jardin potager et quelques chèvres. L'ambition est ignorée dans ces déserts, chacun n'y

cultive que ce qui est nécessaire à sa subsistance, et chacun s'en contente; travailler pour le superflu y paraîtrait une folie; en effet, ce surcroît de fatigue, qui prive des doux loisirs et des charmes de la méditation, ne fut imposé que par la vanité. Nous aperçûmes à la porte de trois ou quatre de ces petites chaumières des pâtres assis, tenant un livre et lisant avec l'air d'une grande attention. J'eus la curiosité de savoir ce que lisait le dernier devant lequel nous passâmes; je descendis de voiture. J'allai à cette chaumière, sous prétexte d'y demander un verre d'eau, et je vis que ce jeune pâtre lisait Shakespeare (1)!... Malgré les faisceaux de lumière qui nous éclairent de tous côtés, je crois qu'on aurait de la peine à trouver en

(1) Voilà ce que l'auteur de cet ouvrage a vu dans l'année 1791. Ces pâtres ne sont parvenus à ce point étonnant de civilisation que parce qu'ils reçoivent tous, de père en fils, une éducation religieuse; on leur lit la Bible tous les jours, depuis leur première enfance jusqu'à leur jeunesse; ils peuvent la méditer dans leurs longs loisirs, et ce livre sacré, dépositaire de la seule véritable morale, se trouve dans toutes ces cabanes.

France, dans les landes de Bordeaux ou de la Bretagne, ou même aux environs de Paris, des bergers lisant les tragédies de Corneille.

A propos des pâtres de Buxton, Tiburce qui avait beaucoup voyagé en Allemagne, nous parla des heureux paysans du Holstein et du Jutland sous la domination danoise. Les mœurs, les lois, la morale religieuse et l'excellente politique du gouvernement présentent dans ce pays le tableau le plus touchant que puisse offrir le bonheur public. C'est là que la noblesse n'a pas sur les classes inférieures un seul privilége onéreux ou abusif ; c'est là qu'elle est toujours affable, parce qu'elle n'a jamais le pouvoir affreux d'opprimer, ou le droit ridicule d'exiger des hommages serviles. Le seigneur de château traite *en voisins* les fermiers de sa terre ; souvent dans ses promenades il entre chez eux, et, prend le thé avec leur famille : quand un laboureur marie un de ses enfans, c'est toujours le seigneur du château qui donne chez lui, et avec magnificence, le repas de noce : les nouveaux mariés et

leurs parens sont à sa table; le seigneur et la dame du château ne sont occupés que d'eux, non-seulement durant le festin, mais pendant la journée entière, toujours terminée par un bal. Le lendemain, le seigneur, suivi de sa famille, et même de tous les amis qu'il a pu rassembler, va faire une visite aux nouveaux mariés, et chacune de ces personnes leur porte un présent (1). Enfin, poursuivit Tiburce qui nous faisait ce récit, on voit là une noblesse remplie d'humanité et de bonté, des paysans civilisés comme des bergers d'églogues, qui d'ailleurs sont riches, heureux, et par conséquent paisibles. La liberté, l'espèce d'égalité qui peut exister, se trouvent *de fait* partout dans cette contrée et dans tout le Danemarck, sous des rois despotes comme le Grand-Turc; je n'en conclus pourtant pas qu'on ne puisse jouir de la liberté que sous

(1) On a vu toutes ces choses pendant dix-huit mois qu'on a passés dans une chaumière du Holstein, où l'on a vu aussi de jeunes laboureurs jouant très-agréablement de l'épinette et de la flûte sur la musique, et l'un d'eux faisant de fort jolis vers allemands.

des souverains *despotes*, mais j'admire le sublime ascendant d'une excellente morale publique unie à la véritable politique. Les souverains de ce royaume savent depuis long-temps que les rois ne sont affermis sur le trône que par la justice, la popularité et par le bonheur et la reconnaissance de leurs sujets de toutes les classes. Il n'en est que plus désirable, reprit Eusèbe, qu'un si beau système soit établi de manière que dans l'avenir (s'il est possible de maîtriser l'avenir), aucun roi ne puisse le renverser. Mais à quoi servent les règlemens et les sermens, s'ils ne sont pas d'accord avec les sentimens et les principes? Les meilleures institutions ne produisent alors qu'un repos momentané, que des espèces de *trèves* avec la turbulente anarchie, et que rompront bientôt la licence et le besoin inquiet et destructeur du mouvement et de l'agitation. La plus importante affaire des rois est donc de s'occuper du soin de maintenir ou de rétablir les bonnes mœurs et l'amour de l'ordre.

CHAPITRE XIII.

Fin du voyage de Julien. — Humeur de madame d'Inglar. — Amitié généreuse de Tiburce pour Julien. — Evénement singulier.

En arrivant dans la petite maison d'Eusèbe, nous trouvâmes madame d'Inglar plus malade, c'est-à-dire plus ennuyée que jamais. Son humeur rejaillissait également sur mademoiselle de Versec et sur ma pauvre Casilde. J'avais laissé à cette dernière, pour le temps de mon absence, un petit plan d'études; et, voyant qu'elle ne l'avait pas suivi, je la grondai. Elle me répondit, les larmes aux yeux, que madame d'Inglar ne le lui avait pas permis, parce qu'elle avait exigé qu'elle passât les journées entières dans son petit salon à côté d'elle. Mais, dis-je, vous auriez pu y dessiner et peindre? — Je l'aurais bien voulu, repartit Casilde, j'ai demandé pour cela une petite table dans l'embrasure d'une fenêtre; on me l'a refusée. — Sous quel prétexte? — Ma-

dame d'Inglar a dit que cela causerait de l'embarras et du désordre dans son salon. — Et que faisiez-vous là toute la journée? — Rien, ou des bourses et de la broderie sur le doigt; car elle ne peut pas non plus supporter un métier, mais elle aime mieux qu'on ne fasse rien du tout. Madame de Volnis est venue lui faire une visite, et elle a eu la bonté de me proposer de m'apprendre à faire des fleurs artificielles. Madame d'Inglar a rejeté cette offre obligeante, en disant que je *n'en aurais pas le temps*, et elle s'est moquée de madame de Volnis; elle dit qu'elle manque *d'élévation d'âme*, parce qu'elle fait un commerce de fleurs; cela m'a fait bien de la peine! — Et à quoi s'occupe madame d'Inglar? — De loin en loin, elle commence un petit ouvrage à l'aiguille que nous finissons, mademoiselle de Versec et moi. — Et sa conversation? — Elle se plaint, voilà tout. — Du moins elle ne veille pas, et... — Pardonnez-moi, elle n'a point d'heure fixe pour se coucher; mais elle n'est jamais dans son lit avant minuit ou une heure, souvent plus tard, et il faut

rester avec elle jusqu'au moment où elle se déshabille. Elle se lève à midi, alors j'entre dans sa chambre. Mais, avant son réveil, j'ai toujours lu une heure et fait un peu de musique; c'est tout ce que je puis faire. — Quel genre de vie, grand Dieu! et quelle femme pour veiller sur une jeune personne! et malheureusement voilà le caractère, les travers et la conduite de toutes les égoïstes désœuvrées. Non-seulement elles se livrent à une stupide oisiveté et à la mollesse la plus honteuse, mais toute occupation réglée et suivie leur est odieuse dans ceux qui les entourent; il semble que ce soit pour elles une espèce de reproche qui leur fait sentir leur humiliante nullité, et elles ne peuvent le supporter. D'après cette naïve confidence de ma sœur, je me décidai à la retirer des mains de madame d'Inglar; j'étais bien sûr que madame Palmis ou la bonne et sensible madame de Volnis se seraient chargées d'elle avec un extrême plaisir; mais, par égard pour Eusèbe, je ne pouvais l'ôter à madame d'Inglar que pour la remettre à ma mère, en attendant que

l'union qui devait combler tous mes vœux me procurât le bonheur de la rendre à sa bienfaitrice.

Casilde me conta encore qu'elle n'avait pu aller que deux fois chez M. Smith, cet Anglais original, bienfaisant et si riche, dont j'ai déjà parlé; que lui et madame Smith l'avaient comblée de caresses, mais que madame d'Inglar l'avait empêchée d'y aller plus souvent, ce qui me fâcha beaucoup; car j'avais confusément dans la tête que M. Smith, n'ayant ni enfans ni proches parens, était fort disposé à faire pour ma sœur quelque chose d'extraordinaire. Je la menai chez lui plusieurs fois; elle y fut reçue à bras ouverts; elle y chanta, y joua de la harpe, et elle acheva de leur gagner le cœur. Madame d'Inglar trouva fort mauvais que je disposasse ainsi de ma sœur, dont elle avait absolument fait son esclave. Elle me témoigna son mécontentement à cet égard d'une manière ridicule et même grossière, en me disant que, tant qu'elle serait dans sa maison, elle trouvait *peu convenable* qu'elle fût intimement liée *avec des manufacturiers.*

J'eus besoin de tout mon attachement pour Eusèbe, pour ne pas répondre vivement à cette impertinente bêtise et à mille autres de ce genre que j'essuyais d'elle chaque jour; car les sentimens et la dernière lettre de sa fille avaient porté au comble son aversion pour moi. Cette conduite me faisait d'autant plus souffrir, que j'étais bien certain qu'elle affligeait Eusèbe; mais je n'osais lui en parler : il était impossible de se plaindre à lui de sa mère, quelque juste sujet qu'on en pût avoir. Mademoiselle de Versec, excédée de l'exigence toujours croissante de madame d'Inglar, aurait reçu avec joie mes confidences; mais je n'estimais pas assez son caractère pour me prêter aux avances qu'elle me fit sur ce point : je n'ouvris mon âme qu'à Tiburce. Tout cela vient, me dit-il, de la certitude que tu seras son gendre; son orgueil avait fait quelque spéculation sur la naissance, le rang, la beauté d'Edélie; elle espérait la marier à quelque grand seigneur anglais, et, par ce moyen, se retrouver dans une brillante société, ce qui la désennuierait un peu. Car il est si

consolant, pour une veuve de cinquante-cinq ans, de revoir un grand salon doré, rempli de glaces, de cristaux, de gens de la cour, et de pouvoir dire : *ma fille lady*, *etc.* Au lieu de cela, quel tourment pour *une âme élevée* de se trouver confinée dans une jolie petite maison avec un fils le plus parfait des êtres, une fille vertueuse, charmante et parfaitement heureuse, mais épouse d'un *Delmours!* Encore, si tu pouvais te vanter de quelque alliance un peu relevée; si la veuve de ton oncle n'avait pas quitté l'illustre nom de S**** pour celui de Ledru!...Oui, répondis-je, son incurable vanité corrompra tout mon bonheur; nous aurons un intérieur affreux; je verrai souffrir Eusèbe, je verrai une femme adorée souffrir davantage encore! Et qui peut prévoir encore les scènes affligeantes que nous prépare madame d'Inglar? Comment recevra-t-elle sa fille?... Elle l'accablera de reproches, j'en suis sûr. Si, pour empêcher ce mariage, elle allait la menacer de sa malédiction!...Edélie, toujours prête à s'immoler, renoncerait à moi; ces

pensées sont désolantes !...Parbleu ! s'écria Tiburce, il me vient une idée ; veux-tu que j'épouse ta sœur? Depuis que j'ai perdu mon père, on m'appelle ici le duc de Palmis ; si madame d'Inglar te voyait *un duc* pour beau-frère, elle consentirait de bonne grâce à ton mariage. Veux-tu que je l'épouse?...N'allant point chez madame d'Inglar, n'ayant vu ta sœur qu'à la messe, ne l'ayant jamais entendue parler, je ne suis pas encore amoureux d'elle ; mais elle est jolie comme un ange, elle a des talens ravissans, j'ai la certitude qu'elle est parfaitement bien élevée, j'ai le cœur libre, je l'aimerai à la passion quand nous nous connaîtrons ; et, en attendant, il me paraît plus beau de l'épouser par amitié pour toi que par amour pour elle. Pendant ce discours, je regardais avec attendrissement cet excellent jeune homme si capable d'enthousiasme en amitié et pour tout ce qui est généreux ; chaque trait de son visage exprimait la parfaite sincérité de cette proposition originale et romanesque : Cher Tiburce, lui dis-je, cette offre, de la part de tout

autre, ne pourrait paraître qu'une saillie plaisante; mais je sais combien, dans ta bouche, elle est sérieuse. La nature t'a donné une bonhomie de grandeur d'âme et de sensibilité qui te porte naturellement à faire des actions extraordinaires et sublimes avec une simplicité d'enfant. Ecoute-moi : si Casilde n'était pas seulement ma sœur *de mère*, si elle devait le jour à mon honnête et bon père marchand confiseur, je réfléchirais mûrement à cette offre généreuse; mais je ne puis l'accepter. Casilde est la fille d'un scélérat qui a subi justement une mort ignominieuse : si par la suite Casilde, par ses charmes et ses vertus, fait oublier à un autre le malheur de sa naissance, j'en serai certainement enchanté. En même temps je ne dois pas souffrir que mon ami l'épouse, et surtout quand c'est par attachement pour moi. D'ailleurs, ce mariage extravagant affligerait avec raison ta belle-mère, et il serait universellement blâmé; je n'oublierai jamais cette preuve touchante de ton amitié, mais je te conjure de renoncer sans retour à cette idée. — Je n'ai

de bon que mes premiers mouvemens, je n'y renonce jamais sans d'excellentes raisons, et les tiennes ne me persuadent pas; elles pourraient avoir quelque poids si Casilde avait été élevée par son père, ou du moins sous ses yeux; mais elle a été remise dès son enfance dans les mains les plus vertueuses, elle a reçu tous les principes d'une morale aussi pure que son âme et que sa vie. La mort de son père ne te paraît ignominieuse que parce que tu as connu sa vie qui fut trop obscure pour avoir laissé des souvenirs; et, de nos jours, mourir sur un échafaud n'est nullement un déshonneur. D'ailleurs, il ne tiendra qu'à nous de soutenir qu'il a été immolé pour son ardent royalisme; personne ne nous démentira. Quant à ma belle-mère, si je la consultais, elle me ferait sans doute beaucoup d'objections; mais la chose faite, elle recevra Casilde avec tendresse, elle ne verra que ses bonnes qualités, ses grâces, ses talens, mon bonheur, et elle l'aimera tendrement. — Songe donc, mon ami, au mariage que tu peux faire avec la fortune qui te reste, ton nom,

ta jeunesse, et tes agrémens personnels !... —Je ne désire me marier que pour devenir tout-à-fait sage; et, pour l'être ainsi, j'ai besoin de bonheur. Je suis ennuyé de l'inconstance, du décousu et du vide affreux d'une vie qui n'est pas parfaitement réglée. Si les événemens publics rouvrent pour moi une noble carrière d'ambition, je saurai la parcourir avec une émulation véritable, quand j'aurai une femme de mon choix, sinon je me réduirai au bonheur intérieur qui en vaut bien un autre. Un petit château, un grand jardin, un pré, un bois, la lecture, la conversation avec trois ou quatre personnes qui vous entendent, une femme charmante, de jolis enfans, un ami de cœur, une bonne conscience, que faut-il de plus pour être heureux? Et ne puis-je pas avoir tout cela avec toi, ta sœur Edélie, Eusèbe, ma belle-mère et mes trois cent mille francs?.....

J'eus beau recommencer mes exhortations, Tiburce persista dans cette idée; il me fit promettre de ne plus la combattre par ce qu'il appelait *des lieux communs*, de l'écouter à l'avenir en silence, et d'y ré-

échir sans préjugés et sans prévention. Dans ce même entretien, il me parla de madame de Palmis ; il me dit que la passion de lord Nasting pour elle augmentait tous les jours, et qu'il croyait qu'elle se déciderait enfin à l'épouser.

Cependant, malgré l'humeur de madame d'Inglar sur *les fréquentes sorties* de Casilde, je continuais à la mener de temps en temps chez M. Smith, qui était de plus en plus charmé d'elle. Je fus témoin chez lui d'un événement qui, par sa singularité, mérite d'être rapporté. M. Smith était catholique, et il avait une sœur religieuse en France, et qui était, avant la révolution, abbesse dans un couvent de province. M. Smith s'était empressé de lui faire passer de l'argent, et de lui écrire pour lui offrir un asile; elle avait trouvé le moyen de lui faire parvenir une lettre qui lui disait qu'elle acceptait son offre, et qu'elle irait le rejoindre aussitôt qu'elle pourrait s'échapper sans danger. M. Smith en était inquiet depuis long-temps, lorsqu'enfin il reçut l'heureuse nouvelle qu'elle était débarquée à Douvres. Aussitôt on

lui prépare un joli petit logement, et l'on calcule qu'elle doit arriver sous vingt-quatre heures ; en effet, au bout de ce temps, sur les deux heures après midi, on entend le bruit, non-seulement d'une, mais de deux grosses diligences qui traversent notre village et qui s'arrêtent devant la maison de M. Smith qui court dans la rue avec sa femme pour aller recevoir sa sœur. Il vit avec surprise ces deux voitures uniquement remplies de femmes entassées les unes sur les autres, et, suivant la coutume anglaise, il y en avait même un bon nombre sur l'impériale ; bientôt il ne s'occupe que de sa sœur qui se précipite hors de la voiture, se jette á son cou, l'embrasse à plusieurs reprises, et ensuite se retournant vers toutes les femmes des diligences, leur dit : *Descendez*, *mes sœurs*, *voilà notre asile*. La bonne abbesse venait à la tête de sa communauté ! Se croyant inséparable de ses religieuses, elle avait pensé qu'elles étaient comprises tacitement dans l'offre faite par son frère. Elle s'excusa en quelque sorte de n'en amener que *trente-cinq*, en nous contant qu'elle en avai

perdu dix-neuf; quatre avaient reçu, sur l'échafaud, la palme du martyre; les autres s'étaient réfugiées dans leurs familles; celles qui formaient la suite de l'abbesse avaient toutes perdu leurs parens. Nous remarquâmes parmi ces pieuses *orphelines* une religieuse de quatre-vingts ans, dont s'empara particulièrement madame Smith, en déclarant qu'elle ne la céderait à personne. L'abbesse n'avait autant tardé à venir que parce qu'elle avait eu beaucoup de peine à rassembler cette sainte caravane, dispersée de tous côtés par les orages révolutionnaires (1).

On peut juger du bouleversement et du désordre que dut causer dans une maison de particuliers l'arrivée inattendue de trente-six personnes qui venaient pour s'y établir à demeure. M. Smith fut admirable dans cette occasion; il appela cette charge soudaine d'un monastère tout entier, *un présent de la Providence*, et toutes les religieuses furent accueillies avec la

(1) Cette aventure est arrivée à M. Swinburne, auteur de deux charmans Voyages, l'un en Espagne, et l'autre en Sicile.

plus touchante hospitalité. Il est vrai que tous les embarras tombaient sur madame Smith; mais elle les supporta de bonne grâce, et elle ne prit un peu de repos qu'après avoir, à la sueur de son front, arrangé des logemens et fait dresser trente-six lits pour ces pauvres vestales fugitives. M. Smith me sut un gré infini de le débarrasser, en moins de huit jours, de douze religieuses. Mesdames de Palmis et de Volnis en prirent tout de suite quatre, et en firent prendre à leurs amis; cet exemple fut imité par beaucoup d'autres dames; notre canton se trouva inondé de religieuses; et, au bout de deux mois, il ne resta à M. Smith que sa sœur et la bonne vieille octogénaire que madame Smith s'était réservée dès le premier jour.

CHAPITRE XIV.

Julien se décide à s'établir tout-à-fait à Londres.—Son amitié pour madame de Volnis.—Liaison intime d'Eusèbe et de la marquise de Palmis.—Un douloureux mécompte.

EUSÈBE avait fait un ouvrage sur la révolution et sur la politique ; nous étions au mois de février ; et, comme cet ouvrage devait paraître, je me chargeai de la distribution des exemplaires donnés par l'auteur, et j'allai à Londres m'établir dans un petit logement que me prêtait la duchesse de Palmis dans sa maison. Je voyais sans cesse à Londres madame de Volnis ; je lui parlais d'Edélie, elle entrait dans tous mes sentimens, et je pris pour elle autant d'amitié que de confiance.

L'ouvrage d'Eusèbe eut le plus grand succès : alors on lui proposa de travailler à un journal français qui se faisait à Londres ; il y consentit, à condition que j'y travaillerais aussi ; il assura que j'en étais capable, et je fus accepté. Je reçus ainsi

d'Eusèbe mon brevet d'auteur qui me valut une petite pension qui, jointe à l'argent que je retirais des miniatures et des camées que je faisais de temps en temps, et qu'on me payait fort cher, me mit en état de vivre à Londres sans toucher à mon capital que j'avais placé dans les fonds publics. J'étais depuis quinze jours à Londres, lorsque madame de Volnis me conjura de louer un petit appartement qui se trouvait vacant dans la maison qu'elle habitait; elle me conseilla de m'y établir sur-le-champ avec Casilde, en m'offrant de lui céder, pour rester avec elle jusqu'à l'arrivée de ma mère, la religieuse qu'elle avait prise à ma prière, et en me promettant en outre de veiller sur Casilde avec le plus grand soin, surtout pendant mon absence. Certain du plaisir extrême que cet arrangement ferait à ma sœur, je n'hésitai point à l'accepter, pour sa satisfaction et pour l'intérêt de son instruction que madame d'Inglar la forçait de négliger. Avant mon départ de Londres, Tiburce vint me voir et me conta que la liaison d'Eusèbe et de la mar

quise de Palmis devenait tous les jours plus intime, et que tout le monde était persuadé qu'Eusèbe était passionnément amoureux de madame de Palmis; mais qu'en même temps on ne croyait pas qu'elle fût disposée à lui sacrifier lord Nasting, puisque ce dernier lui faisait toujours une cour assidue et ne montrait aucune jalousie. J'étais bien certain qu'Eusèbe n'avait que de l'amitié pour madame de Palmis; mais, fidèle au secret d'Eusèbe, je laissai Tiburce dans son erreur. En me rappelant toutes les questions qu'en différentes fois madame de Palmis m'avait faites sur Eusèbe, et ce regret si vif qu'elle m'avait montré de l'avoir si peu rencontré, je soupçonnai que son ardente imagination formait depuis long-temps un roman sur ce sujet et qu'elle avait pour Eusèbe une violente passion. Comme j'avais de grandes obligations à madame de Palmis, je pensai que, puisqu'il entrait dans son plan de se taire, je ne devais pas contrarier ses desseins, je me promis de garder le silence avec Eusèbe; il me parla, de lui-même, de son intimité avec madame de Palmis,

et du soin touchant qu'elle prenait de faire valoir la petite Octavie auprès de la duchesse. Je vois avec délices, poursuivit-il, que la duchesse regarde Octavie comme devant être un jour sa belle-fille ; elle me l'a même dit clairement ; tout la porte à chérir cette idée, c'était celle de feu son mari ; madame de Palmis le lui répète avec un intérêt pour moi, qui lui a gagné ma plus tendre amitié. Entraîné par le charme de rencontrer souvent la duchesse chez elle, je vas la voir tous les jours ; quand la duchesse s'y trouve, elle ne me parle que d'Octavie et de son éducation. Du moins un jour nous serons unis par le lien le plus doux ; elle n'a pas d'autre idée ; je ne lui inspire que de la confiance et de l'amitié ; elle n'a pas le moindre soupçon de mes sentimens : cependant ma passion pour elle s'exalte tellement, qu'elle me rend le plus malheureux des êtres ; vingt fois j'ai été tenté d'en faire l'aveu à madame de Palmis, qui me servirait, j'en suis sûr ; mais, outre que je suis retenu par la situation où je me trouve, je le suis encore par l'idée que si la duchesse ne partage pas

mes sentimens; si, comme elle l'a annoncé et le repète sans cesse, elle est irrévocablement décidée à ne jamais se remarier, elle n'éprouvera plus avec moi qu'un pénible embarras, et peut-être renoncera-t-elle au projet d'unir Octave à ma fille !.... Je suis bien malheureux !....

Ces paroles me touchèrent d'autant plus que tout en effet prouvait combien il souffrait; je le trouvai maigri, changé, et d'une tristesse que toute sa raison ne pouvait surmonter. J'allai chez madame de Palmis, et l'accueil que j'en reçus confirma tous mes soupçons. Je trouvai tant d'exagération dans l'amitié qu'elle me témoigna, que je vis bien qu'elle ne faisait tant de frais pour moi que dans l'espoir que je parlerais d'elle avec enthousiasme à Eusèbe. Je retournai plusieurs fois de suite chez elle, et elle ne m'entretint que d'Eusèbe, me questionnant sur sa mélancolie, me répétant toujours qu'il devrait avoir plus de confiance en elle, et me pressant de l'y engager. Eusèbe, le moins avantageux de tous les hommes, et qui d'ailleurs était persuadé que madame de Pal-

mis allait épouser lord Nasting, ne se doutait pas de sa passion pour lui. Madame de Palmis n'entretenait les espérances si peu fondées de lord Nasting que pour se ménager auprès d'Eusèbe l'honneur d'un éclatant sacrifice. Accoutumée à tourner toutes les têtes, dans tout l'éclat de sa beauté, elle était convaincue qu'Eusèbe l'adorait en secret; elle n'avait rien épargné, par de fausses confidences, faites avec un art infini, pour rétablir à ses yeux sa réputation flétrie; non-seulement Eusèbe avait eu l'air de la croire, mais, par égard pour elle, il avait toujours soutenu que jamais les gens raisonnables n'avaient pensé qu'elle eût essentiellement manqué à ses devoirs; enfin Eusèbe lui montrait le plus vif attachement; elle avait facilement pénétré qu'il brûlait du désir de lui ouvrir son cœur; elle se disait qu'il était retenu par les craintes et la timidité, inséparables d'une première passion, et par l'idée de ses engagemens avec lord Nasting: elle attendait chaque jour une déclaration, et la pensée que la duchesse de Palmis pouvait être la cause de la mélancolie d'Eu-

sèbe ne s'était même pas présentée à son imagination. Eusèbe n'allait jamais chez elle; quand il la rencontrait chez madame de Palmis, ses yeux ne s'attachaient jamais sur elle; il devenait plus silencieux, il paraissait préoccupé; toutes ces choses n'étaient pour madame de Palmis que des preuves d'indifférence ou l'effet naturel de la gêne et de la contrainte que lui causait la présence d'un tiers. La duchesse, de son côté, croyant qu'Eusèbe était éperdument amoureux de madame de Palmis, le voyait sans intérêt, et par conséquent sans danger. Au milieu de ce malentendu général, seul instruit de la vérité, j'étais fort curieux de voir comment se terminerait cet imbroglio d'amour, de méprises et d'illusions.

Un jour, après avoir fait une longue visite à madame de Palmis, je me levai pour prendre congé d'elle, lorsque la porte s'ouvrit, et l'on annonça Eusèbe. Je crus devoir rester quelques minutes de plus. Nous parlions de vous, lui dit madame de Palmis, je lui disais que je suis sûre que vous me cachez quelque peine

secrète, et que véritablement cette réserve m'afflige. Elle prononça ces mots avec tant d'expression, qu'Eusèbe en fut ému; il poussa un profond sonpir, et tomba sur une chaise. Madame de Palmis, profitant de ce moment de trouble, s'approche de lui, le presse de soulager son cœur oppressé par une confiance sans réserve. Vous le voulez ! s'écrie Eusèbe, je ne puis résister à un intérêt si tendre, vous saurez tout... A ces mots, madame de Palmis au comble de ses vœux, s'assied à côté de lui; je fais quelques pas pour sortir, dans l'intention de les laisser seuls. Eusèbe me rappelle, ce qui surprit beaucoup madame de Palmis, qui trouva fort étrange que l'on voulût un témoin pour faire une déclaration d'amour; Eusèbe expliqua sur-le-champ son motif : Julien sait mon secret, dit-il, et je veux qu'il puisse vous assurer que l'aveu m'en était échappé avec lui il y a plus de huit ans. Ah ! reprit avec attendrissement madame de Palmis, je n'ai pas besoin de son témoignage pour vous croire ! N'importe, repartit Eusèbe, je désire qu'il puisse vous confirmer la

vérité d'une partie des choses que j'ai à vous révéler. Ainsi il fut décidé que j'entendrais cette explication, qui allait si cruellement détromper madame de Palmis: je plaignais d'avance sa peine; mais cette scène était si singulière, que ma curiosité l'emportait de beaucoup sur ma compassion.

Je me plaçai en face de la marquise, et, les yeux fixés sur elle, j'attendis avec une sorte de saisissement le dénouement de cette étrange conversation. Le trouble, la joie, et pourtant une sorte d'inquiétude, se peignaient sur le visage de la marquise; le maintien et l'expression de la physionomie d'Eusèbe annonçaient plutôt la révélation d'un grand mystère qu'une déclaration d'amour. Madame de Palmis le regardait avec étonnement; enfin, après un long silence, il prit la parole. Vous pensez bien, Madame, dit-il, qu'on n'est affecté comme je le suis, que lorsqu'on est dominé par une passion malheureuse!.... J'ai pu la maîtriser quand le devoir la combattait; mais, depuis qu'elle a cessé d'être coupable, je n'ai

plus de force contre elle...... Ces paroles semblaient si bien désigner la marquise, qu'elle ne douta pas que la plus simple question ne fît tomber Eusèbe à ses genoux. Eh bien! dit-elle avec un trouble, une émotion inexprimables; eh bien! quel en est l'objet? — Votre angélique belle-sœur, la duchesse de Palmis... Je m'attendais à cette réponse foudroyante pour l'infortunée confidente, cependant elle me fit un mal affreux; je vis madame de Palmis tressaillir, pâlir, et au moment de se trouver mal. Eusèbe avait ses deux mains sur ses yeux; et, restant plusieurs minutes dans cette attitude, il n'aperçut rien qui pût lui faire soupçonner la vérité. La marquise, sous prétexte d'aller donner l'ordre de ne laisser entrer personne, se leva et sortit précipitamment. Elle n'a pas voulu sonner, me dit Eusèbe, afin qu'un valet de chambre ne me vît pas dans l'état où je suis; d'ailleurs il faut qu'elle prenne quelque précaution particulière pour que la duchesse surtout ne puisse entrer; car que deviendrais-je si elle nous apparaissait dans ce moment!..... Ah! mon ami

poursuivit-il, le voilà donc déclaré, ce secret que j'ai renfermé pendant huit ans au fond de mon cœur!...... Je ne puis exprimer l'espèce d'anxiété que cette idée me cause!..... je n'ignore pas que, pour me servir, madame, de Palmis, avec les précautions nécessaires, instruira de tout sa belle-sœur! Ainsi, sous peu de temps, mon sort sera décidé, et je regretterai peut-être avec désespoir l'incertitude que je vais perdre.

Je répondis à Eusèbe tout ce que je pus imaginer de plus consolant, mais avec une distraction infinie, car j'attendais impatiemment le retour de madame de Palmis, qui ne reparut qu'au bout d'un quart d'heure; elle revint armée de toute la force que peuvent donner la fierté et l'amour-propre, intéressés à cacher un dépit mortel et un grand chagrin. Néanmoins, pour quiconque avait soupçonné ses sentimens, il était facile de démêler à travers le calme qu'elle affectait, l'amertume de ses pensées, et la souffrance de son âme à la fois aigrie et déchirée. A présent, dit-elle, je suis sûre que nous

ne serons point interompus, me voilà prête à vous entendre, parlez... Pour que je puisse vous servir, il faut que je connaisse tous les détails de ce singulier attachement. A ces mots, elle s'assit, elle prit dans sa main un petit écran ; et, sous prétexte de se chauffer, elle tourna presque le dos à Eusèbe. Cette manière si froide et si sèche, après les questions si animées qui avaient précédé la confidence, fit croire au vicomte que madame de Palmis trouvait sa passion extravagante, il lui exprima ses craintes ; et madame de Palmis faisant un violent effort sur elle-même, le rassura, en lui disant qu'elle ne pouvait lui répondre du succès, mais qu'elle pensait de bonne foi qu'il ne devait point renoncer à l'espérance. Alors Eusèbe lui demanda d'écouter son histoire ; elle y consentit, en s'établissant tout-à-fait en face du feu, de manière qu'Eusèbe ne pouvait voir son visage, et qu'il ne m'était possible de l'entrevoir que de profil. Il y eut quelques minutes de silence, ensuite Eusèbe fit le récit qu'on trouvera dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XV.

Histoire du vicomte d'Inglar.

« Dans les rêveries de ma première jeu-
» nesse, dit Eusèbe, j'ai souvent réfléchi
» sur les causes qui peuvent faire naître
» une de ces grandes passions, dont les
» exemples sont si communs dans les ro-
» mans, si rares dans le monde, et dont
» les confidences des jeunes gens de mon
» âge ne me donnaient nulle idée. Ils me
» disaient qu'ils avaient *la tête tournée....*
» Cette expression me déplaisait, elle ne
» peignait qu'une fantaisie. Je pensais
» que, dans les cœurs vertueux, une
» grande passion est produite par l'en-
» thousiasme d'une admiration fondée
» surtout sur les qualités de l'âme. L'es-
» time parfaite, seule base d'une véritable
» amitié, n'est elle-même qu'une admi-
» ration tranquille et réfléchie, sans trans-
» ports, parce que le temps seul a pu l'ins-
» pirer en la formant par degrés, et je me
» représentais avec émotion le charme

» enivrant d'un sentiment si doux, lors-
» qu'il pouvait se passer d'une longue
» expérience, et qu'il s'unissait à l'amour.
» Je ne rencontrais que des jeunes per-
» sonnes dont les entretiens frivoles ne
» montraient que des idées vulgaires,
» des sentimens communs, et mon cœur
» restait parfaitement libre.

» Un jour que j'étais seul avec ma mère
» et mademoiselle de Versec, on annonça
» le curé de St.-Sulpice, qui venait la
» voir de temps en temps. J'avais une pro-
» fonde vénération pour ce vertueux
» prêtre, qui a perfectionné les admirables
» établissemens de charité des dignes cu-
» rés, ses prédécesseurs, et qui lui-même
» en a fondé de si beaux. Ma mère lui
» parla du mariage d'un de ses paroissiens
» qui, n'étant plus jeune, avait épousé
» peu de jours auparavant une personne
» de dix-sept ans. C'était le duc de
» Palmis !... mademoiselle de Versec cri-
» tiqua une union si mal assortie : le
» curé répondit qu'il était assuré que le
» duc s'applaudirait de l'avoir formée,
» parce que celle qu'il avait épousée

» était une personne véritablement angé» lique. Le curé, qui la connaissait depuis » l'enfance, conta d'elle plusieurs traits » admirables, et il finit par celui-ci : Avant» hier, dit-il, le lendemain du jour où » elle a reçu sa corbeille de mariage, elle » m'a fait appeler, et m'a remis pour les » pauvres la bourse toute entière, et con» tenant mille louis, qui était dans sa cor» beille ; elle me demanda, en outre, de » lui indiquer deux pauvres femmes près » d'accoucher, parce que, depuis trois » mois qu'il était question de son ma» riage, elle avait fait au couvent deux » petites layettes qu'elle voulait aller por» ter elle-même (1).

» Ce récit me toucha si vivement, qu'il » me causa un battement de cœur, pres» sentiment d'une impression plus pro» fonde... Je mourais d'envie de deman» der si cette personne intéressante était » jolie ; mais il était impossible de faire » une telle question à un curé... Made-

(1) On a en effet recueilli les détails de cette action (très-connue des gens du monde) du respectable curé de S.-Sulpice.

» moiselle de Versec satisfit ma dangereuse curiosité. Elle dit qu'il était affreux que le tuteur de cette *belle* et riche orpheline l'eût sacrifiée à l'ambition, en la mariant à l'homme du caractère connu le plus dur et le plus bourru. Elle l'adoucira, reprit le curé; ne nous inquiétons point du bonheur d'une jeune personne qui pense et se conduit ainsi.

» Cette conversation laissa de profondes traces dans mon esprit. De ce moment, je n'entendis plus prononcer son nom sans éprouver à la fois de l'émotion et de la tristesse. Je voyageai. Cette idée ne s'effaça point de mon imagination, mais elle s'affaiblit; il m'en resta seulement la mélancolique pensée que le ciel avait donné à un autre la personne du monde qui aurait pu le mieux assurer la félicité de mon existence.

» Je revins à Paris, et j'entendis parler de la duchesse avec une admiration qui ranima dans mon cœur des regrets insensés. Je craignais et je désirais également de la rencontrer! Elle vivait retirée dans sa famille avec la-

» quelle je n'avais aucune liaison, et
» je fus long-temps sans la voir. Ma
» sœur sortit du couvent et m'apprit qu'à
» Panthemont elle avait été intimement
» liée avec elle. Je ne me permis pas une
» seule question ; mais Edélie parlait
» d'elle sans cesse, et toujours pour
» ajouter aux éloges que le monde en-
» tier lui donnait.

» Au jour de l'an, je me rendis à Ver-
» sailles ainsi que tout ce qui était pré-
» senté. J'allai à la messe ; j'y arrivai tard,
» et au moment où une jeune dame, en
» grand habit, quêtait. Elle me tournait
» le dos dans cet instant ; mais l'élégance
» de sa taille, la noblesse de sa démar-
» che, la modestie de son ajustement, la
» simplicité de sa parure, et ses belles
» tresses de cheveux blonds (je savais
» qu'elle était blonde), me la firent
» aussitôt reconnaître !... C'était elle en
» effet !..... Que devins-je, grand Dieu !
» quand elle se retourna et qu'elle me
» fit voir son visage enchanteur qu'em-
» bellissait encore l'expression sublime
» de la pureté de son âme et d'une bien-

» faisante piété !... Ce fut ainsi que, pour
» la première fois, elle m'apparut sous
» ses véritables traits, non dans un cercle
» brillant, au milieu des vaines dissipa-
» tions du monde, mais dans un temple,
» et remplissant un devoir religieux et
» charitable ; c'était un ange implorant
» la pitié pour le malheur !... On la con-
» templait avec une sorte d'attendrisse-
» ment : sa beauté eût été moins remar-
» quable dans une fête ; mais là, environnée
» de sa réputation qui semblait répandre
» autour d'elle tous les rayons si doux
» de la gloire la plus pure, cette figure
» ravissante était dans une délicieuse har-
» monie avec son action et les souvenirs
» qu'elle retraçait et la sainteté du lieu...
» Quel fut mon saisissement lorsque je
» la vis s'approcher, me tendre une main
» suppliante en levant sur moi ses beaux
» yeux d'un azur céleste !... Hélas ! en lui
» présentant, d'une main tremblante, mon
» offrande, je sentis que je lui dévouais
» aussi mon existence toute entière.... »

Dans cet endroit du récit d'Eusèbe, l'écran que tenait l'infortunée marquise

s'échappa de sa main défaillante. Eusèbe fit un mouvement pour le ramasser; mais je me précipitai devant lui de manière à lui cacher le visage de madame de Palmis, dons l'effrayante pâleur aurait pu trahir ou du moins faire soupçonner le funeste secret!........ Mon action et ma physionomie lui firent deviner que j'avais lu dans son cœur; ce triste cœur avait un tel besoin de s'épancher, que l'attendrissement l'emportant sur la fierté, elle me serra la main quand je lui rendis l'écran. Elle vit combien je compatissais à sa peine, et de cet instant je devins son ami le plus cher!..... Tout ceci se passa en un clin d'œil. Eusèbe, entièrement absorbé par sa passion, n'en vit rien, et, après une interruption de quelques minutes, il reprit ainsi sa narration :

« J'avais un tel besoin de me distraire,
» que je fis encore un voyage; j'allai à Londres, j'y portai le souvenir et l'image qui
» devaient ne me plus quitter!... Je revins
» pour le mariage de ma sœur; peu de
» temps après, mes parens arrangèrent
» le mien. Cet établissement était conve-

» nable de toute manière ; le choix m'était
» indifférent, pourvu que la personne à
» laquelle je devais m'unir fût bien élevée
» et vertueuse. J'avais renoncé au bon-
» heur, mais j'étais décidé à rendre heu-
» reuse la compagne de mon triste sort,
» et j'ai rempli ce devoir. J'évitais avec
» soin la duchesse, car j'aurais pu la
» rencontrer souvent chez ma sœur ; je me
» livrais à des occupations sérieuses et à ces
» affections d'intérieur et de famille, dont
» la douceur finit toujours par calmer les
» plus violentes agitations de l'âme. Je
» devenais chaque jour plus paisible et
» plus raisonnable ; mais le fatal voyage de
» Velmas me ravit sans retour toute ma
» tranquillité. Ma sœur, depuis long-temps,
» me pressait en vain d'aller la voir dans
» son château ; enfin, ma femme se joi-
» gnit à elle pour m'en conjurer : je cédai.
» Là, je revis la duchesse, et mon cœur
» se rouvrit aux sentimens dont j'avais eu
» tant de peine à me distraire !.... Cepen-
» dant mes yeux ne s'attachaient jamais
» sur elle, mais je la voyais partout sans
» la regarder ! Je ne me mêlais point

» à son entretien ; je restais aussi peu dans » le salon, que la bienséance pouvait le » permettre ; et, quoique je n'eusse au- » cun rapport avec elle, la plus longue » habitude ne donnera jamais la finesse » de sensations qui me faisait reconnaître » le bruit de ses pas ou celui de sa robe » flottante. Il m'est arrivé souvent, jouant » aux échecs à l'autre extrémité de la pièce » où elle était, et lui tournant le dos, » de deviner lorsqu'une femme se levait et » marchait, si c'était elle ou non : je ne m'y » suis jamais trompé. C'est ainsi que je » l'aimais, et je ne la connaissais encore » qu'imparfaitement ! Un hasard singulier, » en exaltant pour elle tous mes senti- » mens, les fixa pour jamais au fond de » mon âme.

» Un soir, où tout le monde se retira » de bonne heure, j'allai porter ma rê- » verie dans le parc ; j'errais dans une » longue allée depuis près d'un quart » d'heure, lorsque j'entendis marcher dans » l'allée voisine, dont je n'étais séparé » que par une haute charmille : c'étaient » Edélie et la duchesse !... J'aurais dû

» fuir ! Un charme invincible, ou, pour
» mieux dire une faiblesse inexcusable me
» retint ! Elles s'assirent sur un banc po-
» sé de mon côté ; j'étais bien certain,
» en les écoutant, de ne pas leur dérober
» des secrets qu'elles eussent le moindre
» intérêt à cacher ; je restai collé sur la
» charmille qui nous séparait, et j'en-
» tendis une conversation qui se grava
» pour jamais dans mon esprit et dans
» mon cœur.

» Oui, dit la duchesse, je sais que
» vous laissez entendre que je ne suis pas
» heureuse, et c'est à la fois une erreur
» et une injustice. Sans doute, répondit
» Edélie, on n'est pas véritablement à
» plaindre avec votre vertu et votre ré-
» signation ; mais... Je n'ai nul besoin de
» *résignation*, interrompit la duchesse ;
» je suis parfaitement contente de mon
» sort. — C'est ce que le monde ne peut
» se persuader en vous voyant privée de
» tous les plaisirs de votre âge... — Oui,
» mais je jouis de tous ceux de l'intérieur
» qu'on retrouve dans tous les instans,
» et qui durent toujours. J'ai senti, en

» épousant un homme de cinquante ans,
» que les fêtes et la dissipation du grand
» monde ne convenaient point à son âge,
» et je lui ai déclaré que j'y renonçais
» sans retour; il a d'abord combattu cette
» résolution, et il ne l'a approuvée que lors-
» qu'il a été convaincu qu'elle ne me coû-
» tait rien. — On sait que son caractère est
» brusque, souvent violent.... — Loin de
» l'être avec moi, sa bonté, son désir de
» me plaire ne se démentent jamais. Aucun
» homme n'a pour sa femme des attentions
» plus aimables et plus délicates... Lui! le
» duc de Palmis! s'écria Edélie en riant,
» ah! de grâce, citez-m'en donc quelques
» traits, cela est curieux!... Eh bien! ré-
» pondit la duchesse, par exemple, dernié-
» rement, à ma fête, il entra le matin dans
» ma chambre avec trois charmantes peti-
» tes orphelines, toutes trois sœurs, et
» dont l'aînée n'avait que huit ans. Cha-
» cune d'elle tenait d'une main un bouquet,
» et, de l'autre, une jolie corbeille rem-
» plie des choses qu'il sait qui m'occupent
» et que j'aime, des bobines d'or, de soie,
» et des modèles de petits ouvrages nou-

» veaux ; et il me dit : Maintenant que » vous avez reçu leurs présens, il faut leur » faire les vôtres ; et il me présenta trois » pommes en sucre renfermant des pas- » tilles, et trois billets formant la somme » de 900 fr. Ce sera, poursuivit-il, la pre- » mière année de leur pension ; car les » pauvres petites n'ont rien au monde. » Quel mari a de ces attentions-là ?..... » Ah ! reprit Edélie, *ces attentions-là* font » bien mieux votre éloge que le sien !..... » J'avoue pourtant qu'il y a, dans des » procédés de ce genre, une recherche, » une grâce que peu d'hommes pour- » raient avoir. Comment avez-vous fait » pour adoucir ainsi son caractère ?....— » En l'aimant. — Cependant le sentiment » *ne se commande pas.* — Ah ! ma chère » Edélie, ne répétez pas cette phrase » vulgaire si peu digne d'un esprit tel » que le vôtre. On aime quand c'est un » devoir, parce qu'on s'attache toujours » par des soins et du dévouement ; une » mère n'aime véritablement ses enfans » que lorsqu'elle s'occupe sans cesse d'eux ; » un enfant chérit toujours ses parens

» lorsqu'il les soigne......—Je sais qu'on
» s'attache par ses bienfaits.....—Ce n'est
» pas précisément ce que je veux dire ; car
» il est possible d'être libéral et de don-
» ner beaucoup sans aimer : mais des soins
» constans, assidus, un désir habituel de
» contribuer au bonheur d'un objet qu'on
» doit aimer, entraînent nécessairement
» et toujours un grand attachement. Il est
» si satisfaisant de sentir que non-seule-
» ment on est utile dans tous les instans,
» mais qu'on ne pourrait être remplacé !
» Il est si doux d'augmenter, chaque jour,
» dans un cœur sensible et vertueux, ce
» trésor de reconnaissance qui peut payer
» avec usure tous les sacrifices ! Et quel
» commerce peut paraître plus délicieux
» que celui de l'être qu'on rend heu-
» reux, dont on possède toute la con-
» fiance, et qui doit le mieux vous con-
» naître et vous apprécier ? A ces mots, j'en-
» tendis ma sœur embrasser son incompara-
» ble amie, et mes larmes coulèrent... Dans
» ce moment, je crus entendre marcher
» derrière moi, et je m'éloignai rapide-
» ment. J'étais dans un état impossible à

» décrire ; je venais de lire dans le fond
» de cette âme angélique ; ma passion
» pour elle était devenue de l'adoration ;
» tous mes principes condamnaient ce
» sentiment, et ma raison, mes réflexions
» ne pouvaient que le fortifier ! Eperdu,
» hors de moi, j'allai dans ta chambre,
» mon cher Julien ; tu dois te rappeler
» cette soirée, je ne te confiai pas un se-
» cret que je devais cacher ; mais tu vis
» mon trouble affreux et mon égarement,
» et par la suite tu n'as pu que trop
» facilement en deviner la cause !... Je
» partis le lendemain... L'hiver suivant,
» je l'évitai avec plus de soin que jamais ;
» je ne pouvais apercevoir, dans les rues,
» sa livrée, sans éprouver une émotion
» inexprimable ! combien de fois, en vous
» rencontrant, Madame, et en voyant de
» loin votre voiture, avez-vous fait pal-
» piter mon cœur ! je vous prenais pour
» elle.....

» Je revis dans le monde le duc de
» Palmis, et ce fut avec une profonde
» vénération. Elle l'aimait uniquement ;
» mais ce n'était pas de l'amour qu'il ins-

» pirait; l'attachement sublime dont il
» était l'objet, le rendait à mes yeux le
» plus intéressant et le plus respectable
» de tous les hommes. Pour elle, je ne
» la revis qu'à ce quadrille où elle rem-
» plaça madame de Melcour, ma dan-
» seuse. O qu'elle me parut embellie!...
» Non, lorsque, pour danser, elle posa
» sa main dans la mienne, ce ne fut
» point de l'enivrement que j'éprouvai.
» Son innocence et sa douce sérénité
» calmèrent tous les mouvemens tumul-
» tueux de mon cœur; je n'ai jamais
» connu les agitations de l'amour que
» loin de ses angéliques regards. Près
» d'elle, le respect et l'admiration ont
» toujours concentré et pour ainsi dire
» suspendu tous les autres sentimens
» qu'elle m'inspire!... Pendant tout le
» temps que dura cette danse, je ne m'ap-
» prochai d'elle qu'en tremblant; tou-
» cher sa main ou ses vêtemens me sem-
» blait une profanation!...

» Je recommençai à la fuir; mais com-
» ment guérir d'une telle passion fondée
» surtout sur la connaissance de son

» caractère, de ses principes, et sur » sa conduite que j'entendais citer sans » cesse comme le modèle le plus ac- » compli de la perfection humaine! Si- » tuation bizarre! Mon devoir me prescri- » vait de faire tous mes efforts pour l'ou- » blier, et l'enthousiasme même de la » vertu me rappelait naturellement son » souvenir!..... Maintenant elle est libre » et je le suis : si j'avais un trône à lui offrir, » j'irais le mettre à ses pieds; mais, dans » l'état où je me trouve, j'ai dû garder » le silence. Daignez songer, Madame, » que vous m'avez arraché mon secret le » plus intime; il faut peut-être, pour » me conserver sa confiance et son amitié, » ne le lui révéler jamais. Si cet aveu ne » fait pas mon bonheur, il me rendra le » plus malheureux des hommes. Ainsi, » Madame, que l'intérêt dont vous m'ho- » norez ne vous aveugle point, ne pré- » cipitez rien; et, si de nouveaux entre- » tiens ne vous donnent pas de nouvelles » espérances, ne parlez point, ne parlez » jamais!.... »

Eusèbe termina ainsi son récit pendant

lequel sa malheureuse confidente souffrit des tourmens inexprimables. Elle avait pour Eusèbe la plus violente passion, et les plus touchans éloges qu'il venait de donner à sa rivale avaient été pour elle autant de coups de poignard dont les blessures étaient mortelles !... En effet, quelle terrible leçon pour une personne si fière et si sensible, et qui s'était flattée d'être aimée !..... Avec une beauté encore plus éclatante que celle de la duchesse, un esprit et des talens plus brillans, elle se disait que, sans ses égaremens et la perte de sa réputation, elle aurait obtenu la préférence ! Elle avait toujours regretté la vertu ; mais, dans ce moment, ces regrets étaient du désespoir !... Cependant, rassemblant toutes ses forces, madame de Palmis prit la parole pour assurer Eusèbe, dans les termes les plus affectueux, qu'elle mettrait à cette mystérieuse négociation toute la prudence qu'il pouvait désirer, et elle ajouta avec attendrissement qu'il reconnaîtrait un jour qu'elle était digne de toute sa confiance. Eusèbe la remercia avec la plus sincère effusion de cœur,

et sortit de chez elle sans se douter qu'il venait de faire le malheur de sa vie. Comme nous étions à la moitié de l'antichambre, madame de Palmis me rappela, je retournai seul sur mes pas ; elle était à la porte de son salon, et elle me dit tout bas avec précipitation : Quelles que soient vos idées sur cette entrevue, promettez-moi, sur ce point, le plus inviolable secret ? — Je vous en donne ma parole d'honneur. — Il suffit. Revenez seul demain matin. A ces mots, elle me quitta ; je rejoignis Eusèbe qui était déjà sur l'escalier, et je lui dis que madame de Palmis m'avait demandé de lui porter le lendemain mes derniers camées qu'elle ne connaissait pas.

CHAPITRE XVI.

Confidences. — Amour de Tiburce pour Casilde. — Belle action de bienfaisance. — Reconnaissance tragique. — Départ de Julien pour Paris.

En retournant le lendemain chez madame de Palmis, je m'attendais à une con-

fidence ; je ne me trompais pas. Elle me parla sans détour, elle m'ouvrit son cœur tout entier, et je vis dans ce cœur bouleversé tout ce que l'amour, la fierté blessée, la jalousie, les regrets superflus et les remords peuvent rassembler d'angoisses, de douleurs et de tourmens! Elle m'attendrit au-delà de toute expression, surtout lorsqu'en parlant d'Eusébe, elle répétait avec un accent déchirant: *Et comme il sait aimer!*... et elle ajoutait, en versant un torrent de pleurs : Mais une vertu pure, irréprochable, pouvait seule l'attacher ainsi, et lui donner cette délicatesse de sentiment, cet amour plein d'enthousiasme qui ne s'éteindra jamais ; car l'amitié sublime qui doit, avec le temps, le remplacer, en conserver toute l'énergie et tous les charmes les plus touchans !......

Je restai deux heures avec elle, en l'écoutant et en pleurant. Elle m'assura qu'elle servirait Eusèbe de tout son pouvoir auprès de la duchesse ; il y avait de la grandeur dans son âme ; elle tint parole ; elle me fit promettre que nous nous verrions souvent, soit à Londres, soit à cette campa-

gne où je m'engageai à revenir toutes les fois qu'elle m'appellerait; je lui renouvelai le serment de garder fidèlement son secret, et je la quittai, pénétré de compassion sur sa destinée, que, malgré des qualités estimables, son imprudence, une vanité mal entendue, et l'ardeur de son imagination, avaient rendue si malheureuse !

Je voulais aller m'établir sans délai à Londres avec ma sœur et la bonne religieuse qui devait vivre avec elle sous la surveillance de madame de Volnis; je comptais rester à Londres un mois ou six semaines, et partir ensuite pour la France. M. Smith me retint quelques jours de plus, en me disant qu'il voulait célébrer le jour de naissance de Casilde. Trois jours avant, madame de Palmis m'envoya chercher; je crus qu'il s'agissait d'Eusèbe, mais c'était pour me dire que Tiburce lui avait confié qu'ayant rencontré Casilde chez la duchesse, il avait, pour la première fois, causé avec elle une demi-heure; qu'il en était *tout-à-fait amoureux*; qu'il voulait *faire une fin*, et qu'il

était décidé à l'épouser. Vous jugez bien, poursuivit la marquise, qu'il a eu à cet égard mon entière approbation; il m'a chargé de vous annoncer cette résolution, afin de s'épargner *vos objections généreuses et ennuyeuses*, ce sont ses expressions. Je répondis à madame de Palmis comme je le devais, en lui montrant toute ma joie et toute ma reconnaissance pour ses bontés et pour Tiburce. Vous serez tous heureux, dit-elle, ce sera une consolation pour moi !.... A ces mots, je voulus lui parler de lord Nasting; elle m'interrompit en m'apprenant qu'elle l'avait congédié le lendemain de sa longue entrevue avec Eusèbe. Ensuite elle me conta qu'elle avait eu déjà un entretien avec la duchesse, et qu'elle avait vu dans son cœur tant d'estime et d'admiration pour Eusèbe, qu'elle ne doutait par qu'elle ne consentît à l'épouser quand elle connaîtrait ses sentimens. Je me hâtai de porter cette heureuse nouvelle au vicomte; il me serra dans ses bras avec transport; et, pour me récompenser, il me parla d'Edélie et du bonheur dont

nous jouirions tous, car je lui fis part des projets de Tiburce. J'allai le jour même chez ce dernier pour lui exprimer tout ce que je ressentais si vivement; je lui fis encore une seule objection : je lui représentai qu'il aurait le désagrément d'avoir une belle-mère *très-bourgeoise* par son ton et ses manières. Eh bien! reprit-il, nous lui donnerons de belles robes et un *schal de cachemire;* elle aura aussi bon air que tant d'autres, et le respect et l'affection que nous montrerons pour elle lui assureront toute la considération que peut désirer une mère!...... Nous nous embrassâmes avec un vif attendrissement, et les paroles furent données et reçues à condition que la mariage ne se ferait qu'à mon retour de France, et que, d'ici là, Casilde ignorerait entièrement ce project et cette décision.

Le surlendemain, jour de naissance de Casilde, M. Smith vint me voir de grand matin; il tenait un petit coffre qu'il posa sur ma table, en disant que c'était son présent et celui de sa femme pour *la douce fille*. Ce coffre contenait mille jolies choses,

et un porte-feuille qu'il me pria d'ouvrir, et dans lequel je trouvai des billets de banque pour la somme d'environ 200,000 francs argent de France. Je restai muet d'étonnement. Un peu remis de cette première surprise, je lui témoignai ma reconnaissance, et j'ajoutai que s'il donnait à Casilde cette dot dans l'intention de la fixer en Angleterre, je le suppliais de la reprendre, parce que ma sœur n'épouserait pas un Anglais, et que son mariage était arrêté avec un émigré français. A ces mots, M. Smith, de premier mouvement, s'écria : *C'est le mieux*, si c'est pour son bonheur. Alors je lui confiai tout, et je vis que le bon homme était charmé que celle qu'il dotait dût devenir une *duchesse*. Je lui demandai le secret sur ce mariage et sur son propre bienfait jusqu'à la signature du contrat, afin de laisser à Tiburce, jusqu'au bout, tout le mérite de sa générosité. Il me promit la plus parfaite discrétion. Nous nous secouâmes les mains à plusieurs reprises, et il me quitta en me recommandant de me trouver chez lui avec Casilde, à cinq heures, pour la

fête qu'il voulait lui donner. Je remis à Casilde le petit coffre, sans lui parler des billets de banque, soigneusement serrés, et que je portai quelques jours après chez un banquier avec l'acte en bonne forme qui en assurait à ma sœur la propriété.

J'allai chez M. Smith avec Casilde à l'heure convenue. J'y trouvai Tiburce que M. Smith s'était empressé d'inviter, et qu'il ne manqua pas de placer à table à côté de Casilde, en me faisant quelques petits signes d'intelligence et en riant de toute son âme. La fête fut charmante; Casilde y brilla beaucoup par sa beauté et ses talens, et tout le monde fut charmé de son maintien, de son ingénuité et de sa modestie. Cette journée acheva de rendre Tiburce éperdument amoureux d'elle, et je remarquai que Casilde, de son côté, était distraite, préoccupée, et qu'elle rougissait toutes les fois que Tiburce lui parlait ou s'approchait d'elle.

Je partis pour Londres le lendemain de la fête avec ma sœur, et au grand mécontentement de madame d'Inglar et mê-

me de mademoiselle de Versec qui me trouvaient aussi ingrat qu'extravagant de leur enlever ma sœur pour la jeter *dans le brouhaha* d'une grande ville où elle ne manquerait pas, ajoutait mademoiselle de Versec, d'avoir mille aventures au bout de trois mois.

Mon installation à Londres, dans la maison de madame de Volnis, enchanta également cette dernière et ma sœur. Madame de Volnis, me conta qu'une émigrée française, remplie de talens, qu'elle ne connaissait pas, s'était adressée à elle pour lui chercher une place d'institutrice chez quelque grande dame anglaise. Madame de Volnis en avait trouvé une; la duchesse de *** enchantée des talens de madame de Nelmont (ainsi se nommait l'émigrée), avait consenti à la prendre et à lui assurer un très-beau sort, lorsqu'ayant pris des informations sur elle, vraies ou calomnieuses, elle s'était tout à coup dédite. Madame de Volnis ajouta que la malheureuse émigrée lui avait écrit là-dessus un billet lamentable, qu'elle voulait lui envoyer quelques secours; elle

me pria de les lui porter et de tâcher de lui remettre la tête, en lui disant qu'elle avait des moyens de la faire passer sans frais en Amérique, et de lui procurer là un bon établissement. Je me chargeai de cette commission, en ajoutant quelque chose à la somme que me remit madame de Volnis pour cette femme, dont elle me donna l'adresse; j'y allai sur-le-champ. J'entrai dans une petite maison où tout annonçait la misère; je demande madame de Nelmont, on me fait traverser un corridor obscur en me montrant du doigt une porte; j'avance, j'aperçois un cordon de sonnette, je sonne; une servante vient m'ouvrir, son air effaré m'effraie d'autant plus, que j'entends des gémissemens, et je vois, à la lueur d'une chandelle, un mauvais lit dont les rideaux d'indienne étaient fermés!...La servante me dit à l'oreille, en mauvais français : *Elle est mourante.* Je m'approche du lit; une voix plaintive demande qui est là? Je répondis : Un ami. Il vient trop tard, s'écrie la malade, j'ai pris un poison mortel!... A ces mots, je frémis,

j'ordonne à la servante d'aller chercher un médecin, elle sort précipitamment ; je me trouve seul avec cette infortunée qui entr'ouvre son rideau, me montre un visage hideux sur lequel se peignaient la mort et le désespoir ; cette figure effrayante attache sur moi des yeux hagards ; je la regarde fixement, je reconnais avec horreur la baronne de Blimont qui, vieillie, devenue laide et tombée dans la misère, avait changé de nom pour échapper à l'infamie de sa réputation !.... Je restai anéanti ! L'orgueil ranimant la vie, près de s'éteindre, de cette malheureuse créature, elle voulut se vanter *de son courage* et de sa détestable action ; je l'interrompis pour lui dire tout ce que la religion et l'humanité peuvent inspirer dans une telle situation ; elle m'écouta avec fureur, et ensuite atteinte des douleurs les plus aiguës, elle tomba dans d'horribles convulsions. J'étais dans un embarras mortel, j'appelais vainement du secours ; enfin la servante revint avec un chirurgien qui voulut tâter le pouls de la malade, elle retira sa main

avec une espèce de rage et en poussant d'effroyables hurlemens; peu de minutes après, elle expira dans cet état. Digne fin d'une vie écoulée toute entière dans le vice et dans l'impiété !... Je distribuai la somme dont j'étais porteur, entre la servante et le chirurgien, en les chargeant de faire enterrer cette misérable femme, et je me hatai de quitter ce funeste lieu, et d'aller conter cette aventure à madame de Volnis.

Les jours suivans j'allai beaucoup dans le monde; car l'amitié d'Eusèbe, celle de madame de Palmis et de Tiburce m'avaient procuré un nombre infini de liaisons. Je rencontrai, dans plusieurs maisons de négocians anglais, des émigrés français qui n'avaient jamais paru à la cour de France, et qui prétendaient avoir été de la *société intime de la reine;* de mauvais rimailleurs qui se donnaient pour d'excellens poëtes; d'autres encore qui ne parlaient que de richesses imaginaires qu'ils avaient, disaient-ils, possédées. Tandis qu'on dépouillait en France les véritables grands seigneurs et de leurs titres et de leur fortune, et que des *parvenus* s'é-

evaient sur leurs ruines, le mensonge et a vanité faisaient, aussi, dans les pays étrangers, une foule de *parvenus honoraires*, de marquis sans marquisats, le courtisans qui n'étaient jamais sortis le leurs provinces, et de millionnaires sans propriétés. Il était fort dangereux de démentir toutes ces fables; on ne le pouvait qu'en s'exposant à des inimitiés implacables. Je dirai aussi, et avec un grand plaisir, que j'ai rencontré en plus grand nombre encore des émigrés français qui honoraient leur nation et qui ennoblissaient l'adversité par leur résignation, leur courage et le parti qu'ils savaient tirer ou d'une estimable industrie ou de talens qui n'avaient servi jadis qu'à leur amusement et à l'agrément de la société.

Après avoir passé en Angleterre beaucoup plus de temps que je n'en avais eu le projet en y arrivant, je partis enfin pour aller retrouver ma mère, avec l'intention de rester six semaines ou deux mois à Paris, et de revenir ensuite avec elle m'établir à Londres, où j'espérais qu'Edélie ne pouvait tarder d'arriver et de se réunir à nous.

CHAPITRE XVII.

Arrivée de Julien à Paris.—Portraits de quelques parvenus. — Nouvelle surprenante qui plonge Julien dans la douleur.

En arrivant à Paris, j'eus la satisfaction de trouver ma mère en parfaite santé et mon ami Durand encore enrichi; je lui remis, de la part de madame de Volnis, l'argent qu'il lui avait prêté quand elle partit de France; et, croyant avoir la certitude qu'elle ne pourrait jamais le rendre, elle le lui envoyait avec une caisse pleine de fleurs de son ouvrage pour madame Durand; le mari et la femme furent dans le ravissement de la prospérité du commerce de leur amie; et tout ce que je leur contai de sa conduite mit le comble à leur estime et à leur attachement pour elle. Durand me reçut avec sa cordialité ordinaire; et comme je le félicitais sur le bonheur constant de ses spéculations pécuniaires: Mon ami, me dit-il, c'est que j'ai toujours eu de la sagesse dans les affaires, et c'est ce

que la probité devrait prescrire à tous les financiers ; car, en risquant toute sa fortune, on s'expose à en culbuter beaucoup d'autres. Il est vrai qu'avec une constante prudence dans toutes les opérations de finance, on ne devient point un millionnaire ; mais, avec du talent en ce genre et une excellente réputation, on peut faire une fortune considérable, et qui du moins est acquise sans trouble et sans grands revers. L'ambition démesurée des richesses produit presque toujours le contraire de la gloire ; les fortunes immenses dont on voit quelques exemples sont les résultats de sages combinaisons et d'occasions heureuses saisies avec habileté, et non les fruits d'entreprises hasardeuses et téméraires. Enfin, parmi ceux qu'on appelle *des hommes à argent*, ce qui manque en général est beaucoup moins la loyauté, que la modération et la réflexion. Ce langage convenait parfaitement à un homme qui avait toujours porté dans les affaires autant de sagesse que de droiture. Je contai avec détail à Durand tout ce qui m'était arrivé ; mais quand je lui parlai d'Edélie, il m'écouta

et me répondit avec une froideur glaciale; j'en fus blessé jusqu'au fond de l'âme, et cette sécheresse fut si marquée et si frappante, que, malgré toute l'estime que j'avais pour lui, il me fut impossible de repousser l'idée qu'il éprouvait quelque jalousie de me voir faire une telle alliance, quoique cependant il me montrât une joie sincère du mariage de ma sœur.

Je revis tous mes anciens amis. Ledru avait fait de bonnes affaires; je le trouvai dans une brillante situation, et avec des manières et un ton beaucoup moins ignobles : sa femme l'avait un peu façonné, mais il avait conservé toute sa bonhomie, il n'avait ni prétentions ni impertinence; ce qui, aux yeux de tous les gens raisonnables, lui donnait un grand avantage sur beaucoup d'autres parvenus. Aussi tout le monde l'aimait; il n'en était pas ainsi de Boutet; il ne se rappelait son premier état et son extraction que pour s'enorgueillir du chemin qu'il avait fait, comme s'il eût été merveilleux qu'un plébéien, né dans la dernière classe, eût obtenu une excellente place dans un temps où

es nobles en étaient dépouillés ou exclus. Boutet, plein d'orgueil et de suffisance, prenait l'impolitesse pour de la dignité; les mots *respect*, *honneur* n'entraient jamais dans ses formules, même avec les vieillards et les femmes, et, substituant à ces mots d'usage parmi les gens bien élevés les mots *avantage* et *civilité*, comptant ses pas en reconduisant chez lui, s'inclinant à peine pour saluer, parlant toujours à haute voix, il croyait avoir les manières d'un grand seigneur et un ton parfait.

Je revis avec plus de plaisir le fils de l'amie de ma mère, le capitaine Thibaut, qui avait servi dans nos brillantes armées avec la plus grande distinction; sa belle tournure et son bon air me rappelèrent ce mot de la Rochefoucault : *L'air bourgeois se perd rarement à la cour, il se perd toujours à l'armée.*

Je trouvai mon ami Florbel attristé et moins aimable; le commerce d'une femme sans usage du monde, sans instruction, et dépourvue d'esprit, l'avait rouillé. Cette femme haïssait naturellement toute conversation intéressante ou spirituelle, parce

qu'elle n'y pouvait prendre part; du comérage ou de la médisance formaient tout son entretien; elle avait refroidi tous les amis de Florbel par son insipidité, sa sécheresse et sa susceptibilité, défaut de toutes les femmes qui manquent d'esprit et d'éducation. Elle était une de ces personnes ridiculelement vaines qui comptent les visites et marchandent une révérence; de ces personnes toujours sur le *qui vive!* toujours inquiètes de la manière dont on les traite, sans savoir positivement comment on *doit être traité*; de sorte qu'elle s'irritait continuellement de manque d'égards imaginaires et d'impertinences idéales. Elle se plaignait sans cesse à son mari, qui d'abord n'y fit nulle attention; mais peu à peu il s'accoutuma à ce genre d'entretiens, car on n'en pouvait avoir d'autre avec elle; bientôt ils lui parurent moins insipides, parce qu'elle y joignit tout ce qu'elle put recueillir contre les gens qu'il aimait, et tout ce qu'on disait de désobligeant sur lui et sur ses vers.

Les personnes capables de faire de tels rapports ne manquent jamais de les en-

venimer ; et même souvent, pour fournir à la conversation, elles les inventent. Florbel, aigri, mécontent, rabaissé par ces tracasseries intérieures, perdit une partie des grâces qu'il avait dans la société ; on s'éloigna de lui ; son talent même se ressentit de ce malheur. Privé d'entretiens agréables et des conseils utiles qu'un homme de lettres trouve toujours avec ses amis dans la communication de ses idées, il travailla avec moins de goût et d'émulation, il devint paresseux. Telle est la fâcheuse influence d'une femme bornée et tracassière sur la destinée d'un homme d'esprit qui n'a pas une grande fermeté de caractère. Combien donc est important le choix d'une épouse ! car celle qui vit bien avec son mari lui ôte toujours quelques bonnes qualités, si elle ne lui en donne pas de nouvelles, ou si du moins elle ne perfectionne pas celles qu'il a reçues de la nature et de l'éducation. Dans ce commerce intime, il faut nécessairement que les âmes s'épurent et s'élèvent, ou qu'elles se rétrécissent. Madame de Florbel, à laquelle son mari me présenta, me

reçut avec une maussaderie qui ressemblait à la malveillance ; elle savait que j'étais intimement lié avec Florbel , et elle m'avait pris en aversion avant de me connaître. Cependant, en apprenant que je resterais peu de temps à Paris, et que je retournerais à Londres pour m'y établir, elle fut un peu plus polie ; mais je n'abusai pas de cette condescendance, je ne lui fis que deux ou trois visites. Florbel venait presque tous les soirs me voir chez Durand.

J'étais depuis dix ou douze jours à Paris , lorsqu'un matin Durand entra dans ma chambre avec un air solennel qui me frappa. Il s'assit , et me dit qu'il avait voulu me laisser le temps de faire les commissions de ses amis , et de revoir mes anciennes connaissances , avant de m'annoncer une nouvelle qui m'affligerait. À ces mots , je frissonnai et je pâlis ; et Durand se hâtant de m'instruire : Madame de Velmas , poursuivit-il, est en parfaite santé ; elle a terminé heureusement son voyage , elle est perdue pour vous sans retour ; vous ne la reverrez jamais !...

Juste ciel ! m'écriai-je, est-il possible !... Le vicomte d'Inglar, reprit Durand, a reçu ou recevra par duplicata un paquet tout pareil à celui qui m'a été envoyé pour vous le remettre, dans le cas où vous seriez à Paris. Les lettres enfermées sous la première enveloppe n'étaient point cachetées, et l'on me donnait la permission de les lire ; ainsi j'en connais le contenu, qui est bien touchant !... Je ne la *reverrai jamais !* répétai-je en fondant en larmes.... Et qu'est-elle devenue ?..... — Elle est en Espagne. — En Espagne ?...—Oui, dans un couvent, et pour sa vie......—Ah ! j'aurais dû m'y attendre, et cette cruelle pensée ne m'est jamais venue... Je me croyais aimé !...—Jamais passion ne fut plus vive que la sienne...—Et elle m'abandonne ! elle renonce à moi ! elle a pu se décider à faire le malheur de ma vie !... Où sont donc ces lettres qui achèveront de m'arracher le cœur ?... A ces paroles, Durand tira de sa poche un gros paquet, en me disant qu'il fallait commencer par lire la lettre de l'abbé Desforges, qui m'était adressée. Comme les

pleurs me suffoquaient, je le priai de me faire cette lecture, et il me lut la lettre suivante :

« Mon cher Julien, si vous aimez vé-
» ritablement l'angélique personne que
» Dieu mit sous ma garde pendant ce long
» et périlleux pèlerinage, vos larmes
» couleront sans doute, mais sans amer-
» tume... Elle est heureuse, ne vous la
» représentez point tristement confinée
» dans un cloître, et gémissante der-
» rière des grilles; au milieu des reli-
» gieuses qui l'entourent, elle ne voit que
» Dieu, et n'entend que lui. Voici en peu
» de mots le détail des causes de la sou-
» daine révolution qui s'est fait tout à
» coup dans ses idées et dans son âme.

« Elle a soutenu toutes les fatigues d'une
» si pénible route avec tout le courage
» que peut donner la plus ardente exal-
» tation de la foi et de la piété, mais en
» conservant toutes les résolutions qu'elle
» avait formées en quittant la France,
» et en me parlant sans cesse de vous et
» de votre future union. Arrivés à Jéru-
» salem, et après toutes nos stations au

» saint sépulcre, elle était toujours dans
» les mêmes dispositions; avant de quitter
» la Terre-Sainte, elle voulut aller visi-
» ter la vallee de Josaphat, aux environs
» de Jérusalem, et je la suivis dans cette
» course ainsi que dans toutes les précé-
» dentes. Vous savez que, sur un passage
» du prophète Osée, plusieurs interprè-
» tes des saintes écritures ont cru qu'á la
» fin des temps le jugement universel sera
» rendu dans cette vallée fameuse; et cette
» opinion, adoptée dès l'enfance par ma-
» dame de Velmas, agissait tellement sur
» sa vive imagination, qu'à l'approche de
» la vallée je la vis trembler et pâlir!...
» et, quand nous y entrâmes, elle me
» dit : Il me semble qu'ici je vais méditer
» et réfléchir pour la première fois de ma
» vie!... Comme elle portait toujours sur
» elle une écritoire de poche et un petit
» livre blanc, je l'engageai à écrire sur le
» lieu même ses pensées, elle me le pro-
» mit. Voulant éviter toute distraction,
» elle me quitta pour aller s'asseoir, à
» cent pas de moi, au pied d'un palmier.
» Je me plaçai de manière à ne la point

» perdre de vue, mais sans qu'elle pût
» m'apercevoir. Elle resta d'abord pen-
» dant quelques minutes en contempla-
» tion, la tête élevée vers les cieux,
» ensuite elle écrivit; deux fois je la vis
» se mettre à genoux; enfin, au bout
» d'une heure et demie, elle se prosterna,
» et elle demeura si long-temps dans
» cette attitude que j'en fus inquiet;
» j'allai à elle, je la relevai, son visage
» était couvert de larmes, mais rayon-
» nant. Elle tenait le livre dans lequel
» elle avait écrit, je le lui demandai :
» Non, dit-elle, je n'y ajouterai rien, mais
» je ne vous le donnerai que dans huit
» jours. Depuis ce moment je remarquai en
» elle une piété plus expansive, plus élo-
» quente, et en même temps un calme,
» une sérénité de caractère que je ne lui
» avais jamais vus. Au bout des huit jours,
» elle me remit ce livre qu'elle vous avait
» déjà destiné, en me disant : J'ai eu le
» temps d'y penser, et je suis plus a
» Dieu que jamais. Alors elle me dé-
» clara qu'elle voulait aller en Espagne
» pour s'y consacrer à Dieu dans un

» monastère, et elle m'ordonna de vous
» envoyer ce précieux livre. Lisez avec
» respect ces touchantes pensées d'une
» âme si pieuse, si sensible, et si digne de
» s'élever jusqu'à son Créateur, et de se
» donner à lui sans réserve. Elle a déjà
» reçu de ma main le voile sacré. Je n'irai
» vous rejoindre qu'après sa profession.
» Adieu, mon fils, méditez, priez, et
» *soumettez-vous.* »

Lorsque Durand eut fini cette lecture, il me regarda, et fut effrayé de ma pâleur et de mon abattement ; j'étais dans un état inexprimable de saisissement et de suffocation, car je ne pleurais plus ! Durand me parlait en vain, j'étais hors d'état de répondre, et je me sentais défaillir !... Il appela du secours, je ne sais ce que je devins pendant une heure ; au bout de ce temps, je me trouvai sur mon lit, et je vis à mon chevet un médecin et Durand dont tous les traits exprimaient la plus vive émotion; cette vue m'attendrit, et mes larmes commencèrent à couler, ce qui causa une grande joie au médecin. Je me levai, je pouvais à peine me sou-

tenir, je demandai à Durand le livre d'Edélie ; il répondit qu'il ne me le donnerait que dans deux ou trois jours : je n'insistai pas ; ayant perdu toute espérance, j'avais plus d'appréhension que de désir de le lire, certain d'avance du mal affreux qu'il me ferait. Je restai toute la journée chez moi. Aussitôt que cette espèce d'attaque de nerfs fut passée, Durand qui avait une affaire importante, me quitta, sortit, et ne rentra que pour se coucher. Combien j'en fus blessé ! Dans les vives douleurs nous ne concevons pas qu'un ami puisse avoir une autre affaire que celle de nous consoler, et, dans ce cas, le plus complètement désœuvré nous paraît toujours le plus fidèle et le plus tendre.

J'envoyai chercher Ledru ; il était, de tous les confidens, le moins capable de comprendre *des amours romanesques* ; mais son cœur était excellent, il souffrait et pleurait avec les êtres souffrans ; il avait sauvé la vie à Edélie; il l'aimait; l'idée d'une éternelle réclusion dans un cloître le fit

frémir ; il s'affligea sincèrement avec moi, et me fut d'un grand secours.

Durand me donna enfin le petit journal d'Edélie, écrit dans la vallée de Josaphat !... Je le reçus avec saisissement, je m'enfermai seul dans ma chambre pour le lire ; là, je le posai sur une table, et je regardai avec une violente palpitation de cœur ce livre sacré pour moi, sorti des mains d'un ange, et qui me paraissait envoyé du ciel !... Et quand je me décidai à le toucher et à le lire, qu'on imagine, s'il est possible, ce que j'éprouvai en y trouvant ce qui suit :

Mes pensées dans la vallée de Josaphat.

« *Josaphat !* que d'idées terribles et
» solennelles ce nom redoutable rappelle
» à l'imagination !...... Ici s'anéantissent
» toutes les joies terrestres, et les sou-
» venirs les plus doux n'y sont plus que
» des sujets de crainte pour la conscience
» intimidée !.... Ici, la vanité éteinte,
» muette et démasquée, ne se conçoit
» plus elle-même, elle a perdu toute sa
» logique artificieuse ! l'orgueil, dépouillé

» de ses prestiges, rougit de ses petitesses, de son arrogance; ici commence
» son premier supplice, il s'y voit tel
» qu'il est : puéril et gigantesque, insensé,
» ridicule, et sans excuse !.... O voix séductrice de la flatterie ! discours trompeurs, et que j'ai trop souvent écoutés,
» vous ne vous retracez maintenant à ma
» mémoire que pour m'effrayer et me
» confondre !.... Auguste vérité ! clartés
» éblouissantes et divines qui m'environnez de toutes parts, que m'allez-vous dévoiler ?... Je crois entendre les
» échos de cette immense vallée répéter
» le jugement irrévocable qui sera prononcé sur mes actions et sur mes sentimens les plus secrets !... Semblables
» à la fumée légère qu'alimente un feu
» de paille, combien de fausses vertus
» s'évanouiront dans ce séjour où l'on
» verra se briser la faux du temps, et
» s'ouvrir l'éternité ! Que de cœurs
» égarés perdront alors la sécurité coupable qui les aura privés du remords !
» Hélas ! les plus grandes fautes, les
» crimes même qui, sur la terre, auront été suivis du repentir, trouve-

» ront sans doute plus d'indulgence au
» pied du tribunal suprême, que les faibles-
» ses qu'on ne se sera jamais reprochées !
» O que je crains d'examiner ma vie !....
» Cependant j'ai fait du bien, j'ai plaint,
» j'ai secouru les malheureux; mais ai-je
» eu cette économie rigoureuse que com-
» mande la charité? Non, sans doute; et
» prodiguer l'argent, le perdre, le dé-
» penser en futilités, n'est-ce pas frustrer
» le pauvre de ce qui lui appartient? Ai-
» je toujours tressailli et versé des larmes
» en entendant prononcer ces paroles dé-
» chirantes : *Mes enfans manquent de pain !*
» Combien de fois ne les ai-je pas écoutées
» sans émotion !........ Infortunés ! O mes
» frères, qui, dans un tel état, n'avez pu
» m'attendrir, vous serez tous ici, au
» grand jour de la révélation, pour dé-
» poser contre moi et pour me reprocher
» ma dureté, ma barbarie !.... Et je me
» croyais sensible et bienfaisante ! Du
» moins mes jours ont coulé dans l'inno-
» cence..... Oui, aux yeux du monde et
» suivant ses idées; mais Dieu, qui lit au
» fond des cœurs, n'a-t-il pas vu dans le

» mien une passion adultère, et la plus
» violente qui fût jamais! Je nourrissais en
» secret ce penchant criminel; que dis-je?
» en secret; l'aveu ne m'en est-il pas
» échappé de mille manières? Il est vrai
» que l'objet d'un sentiment si tendre n'en
» a jamais connu l'excès, ni les tourmens
» que m'ont causé, et la jalousie, et
» l'absence, et tant de mortelles inquié-
» tudes!.... Mais je n'ai pu cacher entière-
» ment ce coupable amour, je l'ai nourri,
» il a rempli mon cœur et mon imagina-
» tion..... De quelle vertu, de quel mé-
» rite puis-je donc me glorifier?... Comme
» épouse, j'ai suivi tous mes devoirs du-
» rant la révolution, et au péril de ma vie;
» je voulais fuir, l'infortuné refusa de quit-
» ter Paris; je restai pour partager ses
» dangers.... Ciel!.... Quelle réflexion ter-
» rible vient tout à coup m'épouvanter!...
» Si je l'eusse aimé; si, depuis le premier
» instant de notre union, j'eusse constam-
» ment rempli tous les devoirs d'affection
» qu'imposent un nœud si saint, des ser-
» mens si sacrés, j'aurais eu sur lui l'as-
» cendant suprême que donne toujours un

» grand sentiment uni à la vertu. Il était
» sensible et bon ; sa tendresse eût avec le
» temps été le prix de la mienne, j'au-
» rais épuré son âme et ses mœurs; et, à
» l'époque sanglante où je tremblai pour
» ses jours, j'aurais eu le pouvoir de
» l'arracher de la France, et il vivrait!...
» Je suis donc coupable de sa mort!...
» O pensée foudroyante qui me poursui-
» vras jusqu'à mon dernier soupir!... Et
» cette mort que je pouvais empêcher,
» cet odieux et criminel veuvage légitime-
» rait les sentimens qui m'ôtèrent ceux
» d'une épouse vertueuse et fidèle? C'est
» sur sa mort que je fonde le bonheur
» du reste de mes jours? Détestable il-
» lusion, évanouissez-vous! le bonheur
» n'est plus pour moi sur la terre que
» dans le repentir et l'expiation!... O toi
» qui m'apparaîtras dans ce lieu for-
» midable où tous les crimes se révèlent,
» ombre irritée de mon malheureux
» époux, ô pardonne!... Les dangereuses
» années de ma jeunesse ne sont point
» encore écoulées, il me reste encore un
» avenir, et je le consacre à ta mémoire!

» Dieu des cœurs repentans, source éter-
» nelle de miséricorde et d'amour, ce ne
» sera point en vain que tu auras daigné
» faire briller à mes yeux la céleste lu-
» mière ! Se voir sans illusion, se connaî-
» tre soi-même, c'est se condamner ; je
» viens de me juger, et tu viens de m'ab-
» soudre !... Je te dévoue mon existence
» entière ; c'est la diriger vers son véri-
» table but, c'est, avant le temps, se
» placer dans le ciel !... Livrée sans ré-
» serve au charme d'adorer la perfection
» suprême ; non, je ne fais point de sa-
» crifices, je cède avec transport à une
» irrésistible impulsion, je ne me détache
» point des êtres que je chéris ; désor-
» mais je prierai pour eux avec espoir ;
» et cette absence d'un moment pourrait-
» elle affliger mon cœur, ce cœur brûlant
» qui s'élance dans l'éternité avec la certi-
» tude d'y retrouver tout ce qu'il aime ?...
» Me voilà donc à l'abri des tempêtes,
» des naufrages, des vains plaisirs, des
» joies trompeuses et des peines réelles de
» la vie !... Mon âme n'aura plus qu'une
» sublime ambition, celle de se purifier,

» de s'agrandir, et d'amasser ce trésor de
» vertus, le seul bien qu'en sortant de no-
» tre exil nous puissions emporter avec
» nous et placer dans l'éternité !... Privilége
» heureux d'une conscience rassurée ! je
» puis maintenant ici méditer sans frayeur
» et respirer sans oppression !..... O
» mon respectable père, vous m'y serez
» rendu !... et votre fille ne vous y causera
» point de honte !... Combien cette vallée
» me paraît embellie ! Que le jour qui
» l'éclaire est pur et brillant !..... Oui,
» au-dessus des airs et de la voûte des
» cieux, le trône de l'Éternel est suspendu
» sur cette auguste enceinte; à travers cet
» azur transparent, je vois percer les
» rayons de gloire qui l'environnent !... Mes
» faibles yeux ne peuvent en soutenir l'éclat
» éblouissant et surnaturel; prosternons-
» nous !...... »

CHAPITRE XVIII.

Départ de Julien pour l'Allemagne. — Hommage des ennemis rendu à la valeur de l'armée française.

Il était impossible, après avoir lu cet écrit, de conserver la moindre espérance, et c'était pour moi renoncer au bonheur. Quel sentiment pouvait remplacer dans mon âme ce premier amour inspiré dès l'enfance, fortifié par tant d'événemens, tant de souvenirs, par l'estime, l'admiration, par mon attachement pour Eusèbe, et même par la dernière action qui me rendait le plus malheureux des hommes!... J'aurais trouvé une triste douceur à relire ce touchant journal avec Eusèbe, à m'en entretenir avec lui! Durand n'y voyait qu'une exaltation extravagante. Ledru ne savait même pas ce que c'est que l'*exaltation;* il s'apitoyait sincèrement sur mon sort, mais il m'excédait par le ridicule de ses consolations et de ses conseils. il me pressait avec acharnement d'écrire sur-le-

champ à Edélie, que *l'état de religieuse est contre le vœu de la nature, qu'il vaut beaucoup mieux donner des citoyens à l'Etat que de se renfermer dans un cloître*, etc.; et il était convaincu qu'elle ne résisterait pas à des raisonnemens si lumineux et d'une telle force, lorsqu'ils seraient, ajoutait-il, *ornés* de mon style.

Ce fatal dénouement me donna une excessive indifférence pour tout ce qui pouvait m'arriver; je ne voyais plus qu'un avenir insipide et commun; je n'avais plus d'émulation, plus d'ambition, plus d'activité; les arts, pour lesquels j'avais eu un goût si passionné, ne pouvaient plus qu'aigrir mes souffrances; si j'essayais de peindre, je me rappelais notre emblême et tous les camées que j'avais faits pour elle; la musique me déchirait l'âme, nous en avions fait si souvent ensemble! elle avait tant aimé ma voix et ma guitare!... Des études sérieuses auraient pu seules me distraire, mais j'étais tombé dans une mortelle apathie.

Eusèbe qui, de son côté, avait reçu de l'abbé Desforges une copie du journal

d'Edélie, m'écrivit enfin, et sa lettre remplie de sensibilitié me fit verser des larmes qui soulagèrent un peu mon cœur si cruellement oppressé. Il y avait de plus dans ce paquet de l'abbé trois lettres d'Edélie, une à sa mère pour lui demander sa bénédiction, et les deux autres pour Eusèbe et Casilde. Dans ces lettres, elle me recommandait aux tendres soins de leur amitié, et avec les expressions les plus touchantes. Elle priait son frère de faire, sur l'argent qu'elle avait fait passer à Londres, une petite pension viagère à Casilde, et de lui donner eu outre un très-beau diamant qu'elle désignait parmi les pierreries qu'elle avait confiées à la duchesse de Palmis, ainsi que son livre de camées dont elle faisait aussi présent à Casilde. Enfin, elle me donnait une opale qu'elle avait toujours portée; elle spécifiait encore quelques dons; un anneau de brillant pour sa mère, une croix d'émeraudes pour la duchesse, et quelques bijoux pour mademoiselle de Versec. Combien cette espèce de testament me fit répandre de larmes!... Douze jours après, je reçus d'Eusèbe une nou-

velle lettre, qui m'apprit que la duchesse de Palmis connaissait enfin ses sentimens dont elle n'avait jamais eu le moindre soupçon. Elle n'avait montré d'abord qu'un profond étonnement, ensuite elle s'était attendrie en écoutant les détails de son histoire; et, depuis ce moment, Eusèbe remarquait plus de douceur et de timidité dans ses regards, et elle caressait davantage encore la petite Octavie!....... Cependant, elle ne s'expliquait point; mais je vis clairement qu'Eusèbe serait heureux; il le méritait, et je l'aimais trop pour l'envier. Dans tout ceci, la marquise de Palmis jouait un rôle admirable, dont je connaissais seul toute la générosité. Je reçus aussi deux fois des nouvelles directes de Tiburce, plus amoureux que jamais de ma sœur, et qui me conjurait de hâter mon retour; mais les affaires d'Eusèbe me retinrent à Paris près de trois mois. Au moment où j'allais partir, une nouvelle lettre d'Eusèbe m'obligea, avant de retourner en Angleterre, de faire un voyage en Allemagne. Il avait reçu des renseignemens qui lui donnaient l'espoir

de recouvrer les trente mille francs qu'on lui avait emportés d'Hambourg. Je laissai ma mère à Paris, avec promesse de revenir très-incessamment, et je me rendis seul, pour cette affaire, à Altenkirchen. Je fus témoin, dans cette ville, d'un spectacle digne des temps de l'ancienne chevalerie. Le brave général Marceau, âgé de vingt-sept ans, avait été blessé mortellement et transporté à Altenkirchen. Le général Jourdan, commandant en chef, fut obligé de continuer à marcher sur le Rhin; il laissa à Marceau tous les secours nécessaires, et il écrivit aux généraux ennemis pour recommander à leurs soins généreux ce jeune héros mourant. Le général Kray, respectable vétéran de l'armée autrichienne, suivi d'une députation des principaux officiers de cette armée ennemie, vint aussitôt visiter le malade; et, peu d'heures après, l'archiduc Charles, ce prince si renommé par ses exploits guerriers et ses vertus, y vint lui-même en amenant son propre chirurgien. Tous les secours de l'art furent inutiles, Marceau mourut. Les officiers français qui

étaient restés près de lui, demandèrent à l'archiduc que ses dépouilles mortelles fussent rendues à ses frères d'armes. Non-seulement le prince y consentit, mais il fit escorter le cercueil par un nombreux détachement de cavalerie autrichienne ; et, le jour des funérailles, l'armée autrichienne prit les armes en même temps que l'armée française, dont elle était séparée par le Rhin. Les deux rives retentirent du même nombre de salves d'artillerie. Une trève généreuse, suspendant les inimitiés, réunit les ennemis pendant cette cérémonie lugubre, pour rendre les mêmes honneurs aux talens militaires et au courage intrépide (1). Sans cette courtoisie chevaleresque, la gloire des armes sera toujours imparfaite. Des peuplades féroces, sans arts, sans lois, sans frein, ont souvent montré dans les combats une intrépidité que rien ne saurait surpasser. Les nations civilisées ne peuvent, à la guerre, s'élever véritablement au-dessus

---

(1) Voy. *Victoires et Conquêtes des Français*, t. VII, chap. 14.

des barbares que par la générosité. On peut dire avec une parfaite vérité que même dans les temps les plus déplorables de la révolution, le caractère national, si loyal, si franc, si généreux, se retrouvait toujours dans nos armées. Quand l'humanité fut bannie de Paris, elle se réfugia dans les camps, et l'honneur français l'y maintint. On a pu, à toutes les époques, citer de nos guerriers des actions admirables et dans tous les genres (1).

---

(1) Entre autres le trait suvant : L'évêché catholique d'Eichstadt, en Allemagne, fut frappé d'une contribution par les généraux français victorieux; l'évêque ne put l'acquitter pour sauver la petite ville de Keffenhül, qu'en se décidant à sacrifier tous les riches ornemens de l'église. Cinq jeunes militaires français ne pouvant regarder comme des trophées de gloire de si saintes dépouilles, se cotisèrent et payèrent de leurs propres deniers toute la contibution exigée. Une inscription latine, destinée à perpétuer le souvenir de cette pieuse et généreuse action, a été placée, par le curé Rumpfer, en tête du registre des fondations de la paroisse de Keffenhül. Tous les ans, on célèbre dans cette église une messe solennelle en mémoire de cet événement, et des cinq Français dont la piété bienfaisante a donné un si noble exemple de respect religieux.

CHAPITRE XIX.

Julien va prendre sa mère à Paris, et l'emmène avec lui à Londres.—Étrange incident.—Premières consolations.—Suite des amours d'Eusèbe.

Après avoir terminé, à ma grande satisfaction, l'affaire d'Eusèbe, je me hâtai de me rendre à Paris; j'y restai huit jours pour y faire mes adieux à tous mes amis, ensuite je partis avec ma mère pour Londres, où j'arrivai le matin à dix heures, après une absence de quatre mois. Je savais qu'Eusèbe, la duchesse et la marquise de Palmis étaient à Brigtelstone, dont les bains de mer avaient été ordonnés à la marquise; mais j'étais sûr de trouver à Londres Casilde, madame de Volnis et Tiburce. Ma mère eut une grande joie de revoir sa fille qui la reçut avec une extrême sensibilité. Nous ne nous entretînmes d'abord que d'Edélie. Casilde pleura beaucoup, et je fus frappé de sa profonde tristesse. Ma mère et moi,

nous ne lui parlâmes point de son mariage dont l'idée était pour moi la plus douce consolation; mais avant de découvrir ce secret à ma sœur, je voulais revoir Tiburce et convenir avec lui de tous les arrangemens relatifs à cette grande affaire devenue la plus importante de ma vie. J'avais installé ma mère dans sa chambre. Nous y étions encore tous les trois, lorsqu'on vint m'avertir que Tiburce m'attendait dans la mienne. Je sortis aussitôt; Casilde courut après moi, m'atteignit dans un corridor, et, avec la plus vive émotion, elle me remit un papier, en me conjurant de le lire *tout de suite.* Au même instant elle me quitta et s'éloigna précipitamment. Très-curieux de savoir ce que contenait ce mystérieux billet, je m'arrêtai pour le lire sur-le-champ. Qu'on juge de ma surprise et de mon chagrin en y trouvant ce qui suit :

« Mon cher frère,

« Je sais que vous avez arrangé pour moi » un mariage qui serait infiniment au-dessus » de toutes les idées que je pourrais

» concevoir, si j'étais ambitieuse; mais
» j'ai pour la personne que vous me des-
» tinez une invincible antipathie. Je n'i-
» gnore pas que tout le monde le trouve
» très-beau et fort aimable, et je suis
» sûre qu'il a beaucoup d'esprit; néan-
» moins il me déplaît mortellement. Lais-
» sez-moi, mon cher frère, passer mes
» jours avec vous, sans songer à me
» marier; et si ma désobéissance vous
» irrite, envoyez-moi en Espagne auprès
» de ma chère bienfaitrice. J'aime mille
» fois mieux me faire religieuse que d'é-
» pouser un homme qui m'est odieux,
» et que je haïrai tant que je craindrai
» de devenir sa femme. Ayez pitié de moi,
» mon bien-aimé frère; n'espérez pas
» changer ma résolution, et ne réduisez
» pas au désespoir votre dévouée et mal-
» heureuse Casilde. »

Ah! m'écriai-je avec une profonde amertume, c'est moi qui suis malheureux! et comment a-t-elle découvert ce secret? Je suis bien certain que ce n'est ni par Eusèbe ni par Tiburce; je ne puis soupçonner que la discrétion de madame de Volnis..

Grand Dieu! qui pouvait s'attendre à cette inconcevable bizarrerie! qni pouvait prévoir le refus d'un tel mariage, et cette insurmontable aversion pour le plus séduisant et le plus aimable de tous les jeunes gens!... Elle a sans doute pris une extravagante et ridicule passion pour quelque Anglais!... Ainsi ma plus grande consolation m'est donc ravie!... et que dirai-je à Tiburce!..... Je restai abîmé dans ces réflexions pendant plus d'un demi-quart d'heure; enfin, me rappelant que Tiburce m'attendait, j'allai, la mort dans le cœur, le rejoindre. Il vint à moi les bras ouvets; il prit mon air consterné pour ce renouvellement de chagrin qu'on éprouve toujours lorsqu'on revoit un ami après un grand malheur. Il ne m'entretint d'abord que d'Edélie, et de la douleur, mêlée de la plus vive admiration, que son journal de la vallée de Josaphat avait causée à Eusèbe, à la duchesse de Palmis, et même à la marquise. Ensuite il me parla avec enthousiasme de ma sœur; je gardai un morne silence. Il me pressa de répondre; alors je lui donnai la lettre de Casilde, en

lui disant : Tiens, mon ami, tu vas voir qu'elle ne mérite même pas tes regrets ; oublions ce rêve de bonheur !.... A ces mots, Tiburce lut rapidement ; ensuite il éclata de rire en s'écriant : Charmante créature ! que j'ai raison de l'aimer follement !.... Confondu de cette exclamation et de sa gaîté, je le conjurai de m'expliquer cet étrange mouvement. Cela est tout simple, répondit-il ; je te promis, quand tu partis, de ne lui pas dire un mot d'amour, et de garder scrupuleusement notre secret. J'ai tenu parole ; mais comment passer quatre mois dans un pénible silence, avec de l'imagination et l'amour, sans faire un roman ?.....—Le dénouement de ton roman ne me paraît pas fort agréable pour toi.—Il comble tous mes vœux.... —Comment ? elle te déteste.—Elle m'adore. —Pourquoi donc ce mensonge ? elle qui est si sincère, si ingénue !....—Elle ne ment point. Ce n'est pas moi qu'elle hait et quelle refuse d'épouser. Voici le fait : Je la voyais deux ou trois fois par semaine chez madame de Volnis, toujours en tiers entre nous deux, et qui, d'après tes recom-

mandations, était pour nous un véritable argus. Dans ces visites j'étais modeste, timide, et je voyais que ma *naïveté* plaisait beaucoup à Casilde. Je savais par madame de Volnis qu'elle louait extrêmement ma *sagesse* et ma douceur. Il y a environ six semaines qu'étant chez madame de Volnis, seul avec elle et Casilde, un homme d'affaires qui partait pour Paris, vint prendre les derniers ordres de madame de Volnis qui, sans sortir de la chambre, alla lui parler dans l'embrasure d'une fenêtre; et comme elle nous tournait le dos, je saisis ce moment pour parler à Casilde; et, afin de donner de l'intérêt à cet entretien, il me vint à l'esprit de lui dire que je lui faisais compliment sur son mariage. A ce mot, les deux joues de Casilde prirent un incarnat beaucoup plus vif que celui de la rose artificielle qu'elle faisait dans ce moment. Comment, Monsieur? dit-elle, sans doute vous plaisantez.....— Je ne prendrais pas la liberté de faire avec vous une semblable plaisanterie; mais, puisque vous ne le savez pas, j'ose vous demander votre parole de ne point dire mon

indiscrétion à madame de Volnis.....—Je vous la donne.—Eh bien! mademoiselle, votre mariage est irrévocablement arrangé: M. Delmours a donné sa parole...—Et à qui donc, Monsieur? — A lord Nasting.—Lord Nasting?... — Il n'allait chez madame de Palmis que pour vous y rencontrer; on le croyait amoureux d'elle; mais c'est vous Mademoiselle, qu'il aimait, et vous l'épouserez aussitôt que M. Delmours sera de retour.—Non, certainement; non, jamais.—Vous m'étonnez infiniment. Lord Nasting est un très-grand seigneur....—Je vous prie, Monsieur, de ne m'en plus parler. Ces paroles, prononcées très-sèchement, me fermèrent la bouche. Madame de Volnis se retourna et revint: cet entretien finit là. Dix ou douze jours après, madame de Volnis mena Casilde à une assemblée chez M. Smith. J'y étais, et lord Nasting s'y trouva. La beauté de Casilde le frappa; il s'approcha d'elle pour la voir de plus près; il lui adressa quelques mots, et Casilde, jetant sur lui un regard aussi courroucé que peut le permettre la douceur angélique de ses yeux,

lui tourna brusquement le dos sans lui répondre. Il fut étrangement surpris d'un tel accueil ; et il vint me dire qu'il était bien dommage qu'une jeune personne si charmante fût aussi singulièrement impolie. Cette scène me donna l'idée de lui écrire une lettre d'amour, que je ne signai point ; je n'y déguisai que mon écriture ; tous mes sentimens y étaient. Je lui disais que j'avais le droit de les exprimer, bien certain qu'avec cette phrase, elle attribuerait cette lettre à lord Nasting. Je la lui fis donner furtivement par une pauvre femme dont elle prend soin, et qui la lui remit, en lui recommandant de la lire en secret, ce qu'elle fit, croyant que c'était un placet de cette femme. Quand elle la revit, elle la gronda sévèrement, et lui défendit de se charger à l'avenir de semblables commissions. Cependant j'avais la cruauté de jouir de son inquiétude, de sa tristesse. Je lui disais là-dessus quelques mots à la dérobée, et toujours pour lui offrir mes services auprès de toi, puisque son aversion, disais-je, était invincible. Elle me savait un gré infini d'en-

trer ainsi dans ses sentimens. Tu as bien fait d'arriver, car un peu plus tard j'aurais succombé à la tentation de lui proposer de l'enlever, et de la conduire au fond de l'Ecosse, pour la soustraire à ton despotisme et aux poursuites de lord Nasting. Ce récit me combla de joie. Nous convînmes que nous laisserions ignorer à Casilde cette espèce d'épreuve qui aurait pu la blesser, quoiqu'elle l'eût soutenue de la manière la plus désirable, et après avoir décidé tout ce que je lui dirais, je questionnai Tiburce sur nos amis. Il m'apprit que l'inclination de la duchesse n'était plus un mystère; qu'elle la laissait voir avec la naïveté d'une personne qui aimait pour la première fois; qu'Eusèbe l'adorait, et que l'on croyait qu'ils s'uniraient au retour des eaux, où ils devaient rester encore deux mois. Je demandai des nouvelles de madame de Palmis. Ah! répondit Tiburce,

> Phèdre, atteinte d'un mal qu'elle s'obstine à taire,

étonne tout le monde par son changement, sa mélancolie et les caprices de son hu-

meur. Je crois qu'elle couve quelque grand dessein ; par exemple, une éclatante conversion : on prétend qu'elle a envie d'aller rejoindre Edélie et de s'ensevelir dans un cloître avec elle. Je n'en crois rien ; elle n'imitera personne, et ne fera rien comme une autre. Il y a du *grandiose* et de l'originalité dans ses idées : elle regrette amèrement la vertu ; car elle a vu que les hommages qu'elle obtient sont au vrai les plus flatteurs et les seuls solides. Ses égaremens ont été trop longs et trop multipliés pour y revenir avec enthousiasme ; mais, en attendant qu'elle en retrouve le goût, elle elle en a l'ambition ; c'est assez pour faire des choses extraordinaires : elle ne reprendra pas d'une manière commune ce genre de considération.

Tiburce abrégea lui-même cette conversation, en me conjurant d'aller calmer les inquiétudes de Casilde, qui était en effet dans des transes mortelles en attendant ma réponse. Dès qu'elle m'aperçut, elle fut près de s'évanouir ; mais aussitôt l'expression de ma physionomie lu

it sentir que je n'étais point irrité, et elle se jeta à mon cou avec transport. Je lui dis que je ne la marierais jamais contre son gré. J'ajoutai que ma conversation avac Tiburce m'avait donné d'autres vues pour son établissement, et que je les lui soumettrais dans quelques jours. Elle rougit, et elle hasarda une question; je n'y répondis point, et je retournai dans ma chambre où je retrouvai Tiburce. Je lui rendis compte de ce court entretien; ensuite nous allâmes ensemble chez madame de Volnis qui me reçut avec un trouble, une émotion qui n'échappèrent point à l'œil observateur de Tiburce. Au bout de quelques minutes, il nous laissa tête à tête, et je restai trois heures avec elle; nous ne parlâmes que d'Edélie. Je lui contai l'histoire de nos amours, qui lui fit verser des ruisseaux de larmes; et, de ce moment, je sentis que cette amitié, si vive et si tendre, deviendrait bientôt ma plus puissante consolation.

Le lendemain matin j'allai à deux heures au parc Saint-James, où j'avais donné

rendez-vous à Tiburce; aussitôt qu'il m'aperçut, il vint à moi en riant : Eh bien! mon ami, me dit-il, *trois noces* au lieu de deux!.... — Comment trois? — Casilde et moi, Eusèbe et la duchesse, madame de Volnis et toi. — Quelle folie! Voudrait-elle d'un cœur usé par une passion si longue et si malheureuse!...—Ce cœur usé se ranimera pour elle. —Je t'assure que madame de Volnis n'a pour moi que de l'amitié... —Voilà un langage plein de modestie; mais tu sais fort bien qu'elle a de l'amour, et elle vient de m'en faire l'aveu le plus positif sans m'en demander le secret, ce qui est à peu près me charger de te le dire. Je me doutais depuis long-temps des sentimens de madame de Volnis, je ne croyais pas qu'elle se les fût encore avoués à elle-même. Cette découverte, sans m'enivrer de joie, me toucha; elle adoucit l'amertume de mes regrets, réveilla en moi l'amour-propre qu'étouffe toujours une douleur sincère, et elle rendit mes rêveries moins sombres et plus intéressantes.

CHAPITRE XX.

Retour d'Eusèbe à Londres. — Grande résolution de la marquise de Palmis.—Mariages.

Je ne laissai pas long-temps ma sœur dans sa perplexité; je lui dis que Tiburce la demandait en mariage. Elle rougit, s'attendrit, m'avoua qu'elle l'aimait; je conduisis Tiburce à ses pieds, et je jouis délicieusement de leur joie mutuelle et de la félicité si pure qu'elle leur promettait. Il fut décidé que nous attendrions, pour le mariage, le retour de nos amis. On imagine bien que ma mère ne refusa pas son consentement; elle croyait rêver, en pensant que sa fille allait devenir *une duchesse.* J'allai moi-même chez le bon M. Smith pour lui faire part de cet événement auquel il s'attendait, et qui le charma, car il trouvait Tiburce *un accompli jeune homme.* Nous convînmes que son présent de 200,000 fr. ne serait mentionné qu'à la signature du contrat de mariage.

Je passais toutes mes journées chez ma-

dame de Volnis, nous ne parlions point d'amour; mais je la trouvais charmante, je n'étais parfaitement bien qu'avec elle, je ne lui prononçais plus le nom d'Edélie, et je sentais qu'elle seule au monde pourrait, sinon me la faire oublier, du moins me consoler de l'avoir perdue. Deux mois s'écoulèrent de la sorte; enfin, des lettres de Brigtelstone nous apprirent que nos amis étaient en route pour revenir. Alors Tiburce, un soir, en tiers entre madame de Volnis et moi, nous força de nous expliquer sans détour; il se leva gravement, me prit par la main, et m'invita à ne plus me contraindre et à me mettre aux genoux de madame de Volnis; j'obéis sur-le-champ: Madame, dit aussitôt Tiburce d'un ton solennel, je vous demande votre main pour mon ami et mon futur beau-frère. A ces mots, madame de Volnis sourit, quoiqu'elle eût les larmes aux yeux; elle me tendit la main que je pressai contre mon cœur. J'étais si troublé, si oppressé par mes souvenirs et par une multitude de sentimens contraires, qu'il me fut impossible de proférer

une parole ; mais Tiburce parla pour nous deux, il nous fit dire les choses les plus passionnées et mille folies. Sa gaîté dissipa un peu les tristes idées que m'inspiraient, malgré moi, cette déclaration d'amour et cet engagement d'un hymen si prochain ! Je recouvrai la parole et je ratifiai tous les sermens que Tiburce venait de faire en mon nom, sous la condition néanmoins que j'avais déjà plus d'une fois annoncée, de ne disposer de ma liberté que lorsque j'aurais appris avec certitude qu'Edélie avait prononcé ses vœux.

Nos amis revinrent : revoir Eusèbe parfaitement heureux était une époque dans ma vie ; cependant cette première entrevue ne fut pas pour moi exempte d'embarras et d'amertume. Comment pleurer avec lui Edélie, quand j'avais à lui annoncer que, seulement après six mois de regrets, j'avais déjà promis ma foi à une autre ! mais la manière dont il reçut cette confidence, me rendit toute ma tranquillité ; j'épousais une ancienne amie à laquelle j'avais sauvé la vie, qui, par sa conduite et ses vertus, était digne de

remplacer Edélie dans mon cœur. J'avoue qu'une des choses qui contribuait à me faire désirer cette nouvelle alliance, était la naissance illustre de madame de Volnis et le rang qu'elle avait eu à l'ancienne cour. Après avoir dû m'unir à la sœur du vicomte d'Inglar, à la veuve du duc de Velmas, j'aurais cru me mésallier en épousant une roturière, et je trouvais aussi une grande satisfaction à donner à Tiburce une belle-sœur de sa classe. Ces idées influaient beaucoup sur l'entière approbation que j'obtins d'Eusèbe. Il me dit même qu'un tel mariage achevait de justifier celui que sa sœur avait voulu faire. Il eut la bonté d'ajouter : Tout le monde pensera, mon cher Julien, que celui qui a su inspirer de tels sentimens à deux femmes d'un si rare mérite n'est certainement pas un homme ordinaire.

Avec quelle effusion de cœur, après cette conversation, je pris part à la félicité d'Eusèbe, la plus parfaite que j'aie jamais vue sur la terre! Il adorait la duchesse, et il trouvait en elle tout le charme d'innocence, de délicatesse, d'in-

génuité, d'un cœur aussi pur que sensible et qui aimait pour la première fois. Aussi Tiburce appelait-il leur passion mutuelle *des amours d'enfans de quinze ans.*

Nous n'annonçâmes publiquement que le mariage d'Eusèbe et celui de ma sœur ; nous ne parlâmes point encore du mien.

Tiburce n'apprit que le jour de la signature du contrat que Casilde possédait deux cent mille francs en argent comptant. La noce se fit sans aucune cérémonie. Eusèbe fit présent à ma sœur de tous les diamans d'Edélie, à l'exception d'un collier qu'il donna à la jeune Octavie. Ma sœur et madame de Volnis s'occupèrent particulièrement ce jour-là de la toilette de ma mère, qui eut une belle coiffure de dentelles, une robe d'une riche étoffe, et un superbe schall de cachemire; et, ainsi parée, elle eut très-bonne mine, et représenta fort bien à la noce. La duchesse y vint, ainsi que la marquise, et toutes deux furent charmantes pour Casilde. J'y invitai madame d'Inglar, que je trouvai très-radoucie pour moi ; mademoiselle de Versec qui l'accompagna, montra une ten-

dresse passionnée pour Casilde, qu'elle appela *son élève*, et qui redoubla ses transports en lui faisant un joli présent. Enfin ce jour fut un des plus beaux de ma vie. Le surlendemain j'eus une longue conversation avec la marquise de Palmis que je n'avais pu voir encore en particulier. Sa santé, délabrée par ses peines secrètes, s'était un peu rétablie aux eaux, mais elle était encore d'une pâleur qui avait quelque chose de frappant; elle n'avait plus ces vives couleurs, ces yeux brillans, cet air animé, qui, joints à la régularité de ses traits, à la majesté de sa taille, avaient rendu sa figure si éblouissante et si parfaite; sa physionomie avait pris un caractère plus touchant, elle ressemblait à une belle statue de Niobé. Eh bien, mon cher Julien, me dit-elle, que n'avons-nous pas souffert tous deux depuis six mois!..... J'ai enfin pris mon parti, j'ai fait le bonheur de ce que j'aime, j'ai uni pour jamais deux cœurs vertueux, et désormais j'opposerai aux regrets d'une passion malheureuse la satisfaction d'avoir pu montrer une grandeur d'âme peu com-

mune. Le temps éteint l'amour, mais il embellit le souvenir des actions généreuses !...... Je veux mettre encore entre le ciel et moi le spectacle de leurs noces ; après cette dernière expiation, je ressaisirai le fil rompu de ma véritable destinée, je regagnerai l'estime publique, et je ne la perdrai plus. — Quels sont vos projets ? — De retourner en France où je suis rappelée, et où je retrouverai en Languedoc une terre de trente mille livres de rentes (qui jadis en valait quatre-vingts), d'aller m'établir et de me fixer là ; le château est détruit, mais une petite ferme existe encore, ce sera mon habitation ; je relèverai l'église abattue ; à sa droite, je fonderai un hôpital pour les malades, et à sa gauche une manufacture. Je placerai ainsi la religion entre la pitié et l'industrie, dont je ferai servir tous les gains au profit des infortunés ; et moi, sous un toit de chaume, vêtue d'une robe de bure, je consacrerai mon intelligence, mon esprit et ma vie à veiller sur ces établissemens et à les bien diriger. — Et que ferez-vous de ces talens enchanteurs dont vous

allez priver la société? — Je les perfectionnerai en les sanctifiant; je ne peindrai plus, je ne broderai plus que pour orner mon église; à l'avenir je ne composerai que des hymnes et des cantiques; et croyez-vous qu'aux fêtes solennelles je ne jouerai pas de l'orgue avec plus de verve et de feu que je n'en ai pu montrer sur le piano dans un concert, et qu'en m'accompagnant de la harpe à la face des autels, je ne chanterai pas avec plus d'âme et d'expression les psaumes de la pénitence, qu'un vaudeville ou une romance?

Ces projets étaient sincères, et je me gardai bien de les combattre; en effet, ils furent exécutés, et ils firent le bonheur et la gloire de cette femme extraordinaire en tout, et qu'un sort vulgaire n'aurait jamais pu rendre heureuse.

J'eus la joie inexprimable, le mois d'ensuite, d'accompagner Eusèbe à l'église, et de lui voir épouser la charmante et vertueuse duchesse de Palmis; jamais couple ne fut plus parfaitement assorti, et jamais union ne fut aussi fortunée, aussi délicieuse. Pendant la cérémonie, je tins

le poêle avec le jeune Octave. Au moment où les deux époux prononcèrent le serment irrévocable, je regardai la marquise de Palmis; ses yeux étaient élevés vers le ciel, sa pâleur était dissipée; elle priait avec ferveur, sa grande âme achevait de se purifier par les voeux les plus généreux; j'admirai sa beauté et l'expression sublime de sa physionomie. En sortant de l'église, elle prit mon bras, et je lui dis tout bas : Je vous ai vu prier, et je suis sûr qu'à force de générosité, vous venez de vous guérir. Ah! répondit-elle, dans un moment que je m'étais représenté comme un supplice, je remerciais Dieu de n'éprouver que de l'attendrissement. Ce mot me toucha jusqu'au fond du cœur; elle acheva de m'en prouver la vérité dans le cours de la journée; elle fut calme, aimable, parfaite. Quelques jours après, elle partit pour Paris, au grand scandale (apparent) de quelques émigrés, qui avaient fait en secret mille tentatives inutiles pour rentrer en France, mais qui ne s'en déchaînaient pas moins contre ceux qui étaient plus

heureux. De ce nombre était Solmire, que je rencontrais quelquefois chez Eusèbe : il m'était odieux par ses déclamations contre la France; mais j'avais la consolation d'entendre Eusèbe se moquer de lui, ou se fâcher, surtout lorsqu'il se désolait de la gloire des armées françaises, ou qu'il se réjouissait des succès de Souwarof. Il arriva un jour en nous annonçant que les Français venaient d'être totalement défaits... Ils sont donc exterminés, reprit Eusèbe, car certainement ils n'ont pas pris la fuite? C'est ce que je dis, répondit Solmire en se frottant les mains, ils sont exterminés. En êtes-vous sûr? repartit Eusèbe. — Très-sûr. — Dans ce cas je vais contremander le dîner et le petit concert que je devais donner après-demain. — Et pourquoi cela? — Parce que la proscription et l'injustice de quelques hommes ne me feront jamais oublier que je suis Français. — Quelle folie! la France n'est plus France. — Il est certain qu'elle n'est plus rien depuis que tu n'as plus vingt chevaux, un coureur, un chasseur, deux lévriers devant ta voiture, et en outre un équipage

le chasse et le beau droit de faire ravager par ta meute et tes piqueurs les champs de tes vassaux...—Tu n'as jamais aimé la chasse, chacun a son goût ; moi, je ne me pique pas d'être un des sept sages de la Grèce, mais je soutiens que le pays où nous sommes nés n'a rien de commun avec la prétendue France d'aujourd'hui.—Il ne te manque plus que de dire comme un autre Sertorius : *Paris n'est plus dans Paris*, *il est tout où je suis.*—Non, les brouillards, l'humidité, le charbon de terre, m'empêchent de me livrer à cette illusion. — Croyez-moi, mon cher Solmire, nulle opinion ne dispense du devoir sacré de chérir sa patrie ; ce sentiment est si noble et si naturel, qu'aux yeux même des étrangers, il rend plus intéressant les fugitifs auxquels ils accordent un asile. En effet, comment la reconnaissance que doivent inspirer les bienfaits de l'hospitalité pourrait-elle s'allier avec la haine de la terre natale? Et comment, en reniant le pays où Dieu nous a fait naître, s'attachera-t-on de cœur à un pays adoptif? —Bon, *un banni n'est pas plus de sa pa-*

trie, qu'un joueur ne serait d'une partie de jeu, après avoir été chassé de la table de jeu (1).—Voilà une jolie comparaison; mais est-ce qu'un devoir naturel et sacré attache le joueur à la table de jeu ?... Cette question embarrassa un peu Solmire, et dans ce cas il ne répondait jamais; il dit seulement que rien ne le ferait retourner en France, tant que durerait *cet épouvantable gachis.* Quand il fut sorti, Eusèbe nous dit qu'à sa connaissance, Solmire avait déjà fait secrètement deux démarches infructueuses pour rentrer en France. Je suis sûr, poursuivit-il, qu'il va aller conter dans vingt maisons que je suis devenu jacobin : cependant j'ai toujours eu le même langage, parce que je n'ai jamais varié dans mes sentimens. Mais lorsque durant une longue tempête révolutionnaire on conserve constamment toute sa droiture et toute son impartialité, on déplaît à tous les partis, il faut s'attendre à être continuellement calomnié.

---

(1) *Dict. philosophique*, mot *bannissement.*

CHAPITRE XXI.

CONCLUSION.

Les nouvelles que j'attendais d'Espagne ne pouvaient arriver que dans trois ou quatre mois au plus tôt; mais ce temps s'écoula pour moi avec la rapidité d'un songe, au sein de l'amitié, de la confiance et de la société la plus aimable. Eusèbe nous rassemblait tous au moins quatre ou cinq fois la semaine; nous passions là des soirées délicieuses. Je m'y rendais toujours le premier, et je crois que le plaisir de voir arriver ma sœur avec son mari contribuait beaucoup à me donner cette exactitude; je ne me blasais point sur la satisfaction intérieure de voir ouvrir pour elle les deux battans de la porte du salon et d'entendre annoncer à haute voix *madame la duchesse de Palmis*. Que de fois je m'attendris dans ce moment, en pensant combien ce plaisir eût été senti par Edélie! Qu'il m'était doux d'appeler Tiburce mon frère, et d'entendre le vicomte et sa

femme donner à Casilde le tire de sœur !....
Tiburce aimait éperdument sa naïve et jeune épouse, et elle l'aimait de même ; le vicomte et sa femme s'adoraient. Madame de Volnis avait pour moi le plus tendre attachement, je le partageais ; mais des amours heureux et légitimes n'absorbent point ; des sentimens si purs, des liens si chers donnaient à ces réunions et à nos entretiens le plus ravissant intérêt. Tiburce était charmant pour ma mère ; il allait toujours causer tout bas avec elle, pour se moquer des usages anglais qu'elle détestait et du *baragoin ridicule* des servantes anglaises ; c'est ainsi que ma mère appelait leur langage, car elle trouvait fort mauvais qu'elles ne parlassent pas français. Cinq mois se passèrent ainsi, au bout desquels arrivèrent enfin les nouvelles d'Espagne, qui nous apprirent que l'angélique Edélie avait prononcé ses vœux avec l'enthousiasme de la plus ardente piété. Ce fut Eusèbe qui m'annonça cet événement ; je fondis en larmes ; il pleura avec moi, et j'éprouvai une impression si douloureuse, que j'eus un violent accès de

fièvre qui me retint deux jours dans mon lit. L'indulgente et sensible madame de Volnis ne me sut point mauvais gré de ce renouvellement de douleur ; au contraire, elle me dit que son estime pour moi l'avait prévu. Ce dernier trait acheva de lui gagner entièrement mon cœur. J'eus un long entretien avec elle sur ma mère, et je dois le rapporter pour faire connaître toute la bonté de son âme et de son caractère. Je lui déclarai que je ne voulais point me séparer de ma mère, et qu'ainsi elle logerait et vivrait avec nous. Tant mieux, répondit madame de Volnis ; ne sera-ce pas un bonheur pour moi de soigner sa vieillesse et de la rendre heureuse ? Je dois, repris-je, ne vous rien cacher, ma mère a un cœur excellent et toutes les vertus essentielles, mais elle a les petits défauts de la classe dans laquelle elle est née ; défauts que le manque d'éducation et l'âge ont rendus absolument incorrigibles. Elle met de l'importance à mille petites choses qui ne vous paraîtront que des puérilités. — Tout ce qui sera important à ses yeux ne sera pas

frivole aux miens. Je veux qu'elle soit satisfaite en tout ; et quand des minuties pourront la contenter, comment n'en serais-je pas charmée ? que m'en coûte-t-il de céder alors et de pouvoir multiplier, à si peu de frais, les moyens de l'obliger et de lui plaire ? — Mais elle voudra se mêler des détails du ménage.... — Serait-il simple qu'une mère fût comme une étrangère dans la maison de ses enfans ? Non, sans doute : son expérience me sera utile ; je ne ferai rien sans la consulter ; ma confiance et mon respect me gagneront son affection : tout ira bien. — Elle voudra faire avec vous les honneurs de la maison... — C'est son droit. — Quelquefois ses manières vous feront souffrir. — J'aurai si bien l'air de n'en être jamais embarrassée, qu'on ne les remarquera pas ou qu'on n'osera les critiquer ; et je lui montrerai tant de déférence, que je la rendrai respectable aux yeux de tous ceux qui viendront chez nous. — Elle est bonne, sensible, mais violente ; elle se met en colère pour des riens. — Je suis sûre qu'elle ne se fâchera jamais contre moi, parce que j'aurai pour

elle un véritable attachement, puisqu'elle est votre mère, qu'elle vous chérit et que vous l'aimez. A ces mots, je saisis sa main que je baisai avec transport en m'écriant : Je suis sûr à présent de mon bonheur !..... En effet, de tels sentimens méritent toute l'estime et tout l'attachement d'un mari, et il faut convenir qu'ils sont presque généraux parmi les nobles; tandis que, parmi les bourgeois, on trouve tant de belles filles impertinentes et présomptueuses, et tant de belles-mères acariâtres et persécutrices; deux choses que je n'ai jamais vues dans les classes élevées.

Ce fut sous ces heureux auspices que j'épousai madame de Volnis. Elle avait eu la délicatesse de ne me jamais parler de sa fortune; mais, après la célébration de notre mariage, elle m'apprit que Durand avait acheté, en assignats, et pour rien, dans le temps favorable à cette opération, sa terre en Bourgogne, valant quarante mille livres de rente; elle ajouta que Durand n'avait fait cet achat que pour lui rendre cette terre quand elle pourrait rentrer en France, et qu'il s'occupait vi-

vement du soin de la faire rayer de la fatale liste des émigrés. Malgré tout le zèle de ce fidèle ami, il ne put nous faire rentrer qu'au commencement de l'année 1800. Nous éprouvâmes une grande joie de retrouver notre patrie triomphante alors (et qui le fut depuis pendant tant d'années) de l'Europe entière armée contre elle! Notre bonheur fut troublé par le chagrin cruel de laisser nos amis en Angleterre; la vicomtesse avait fait le vœu de ne rentrer en France que lorsque le culte y serait solennellement rétabli. Depuis le règne de la terreur, la religion n'y était plus persécutée, mais les autels n'étaient pas relevés.

Nous quittâmes l'Angleterre sur la fin de juillet 1800, et nous arrivâmes à Paris le 11 août de la même année; ma mère, qui n'avait trouvé de beau à Londres que les trottoirs des rues, fit éclater des transports inexprimables, lorsqu'elle se trouva sur nos frontières; ma femme, après une expatriation de six ans, se jeta dans mes bras: O mon ami! s'écria-t-elle, jadis, en me faisant passer cette frontière, vous me

sauvâtes la vie; aujourd'hui, en m'y ramenant, vous assurez le bonheur des jours que je vous dois!......

De la frontière à Paris, toutes nos émotions furent délicieuses; tout pour nous était plaisir; celui qui toucha le plus ma mère fut d'entendre les postillons et les servantes de cabarets parler français; les dîners d'auberges, et même les plus mauvais, la ravissaient; et, en retrouvant nos omelettes, nos soupes à l'ognon et nos pigeons à la crapaudine, elle ne manquait jamais de faire la critique la plus amère des *beef-steak*, des *poudings* et des tartines de viande et de beurre.

Combien fut touchante notre première entrevue avec Durand, si heureux de revoir madame de Volnis devenue ma femme! La joie de Sophie Durand et la nôtre ne furent pas moins vives. Nous rendîmes à Durand ce qu'il avait déboursé pour l'achat de notre terre, où nous allâmes sans délai nous établir à demeure, car le château n'était pas détruit. Je retrouvai Ledru brouillé avec Mathilde. Le prince de S***** était rentré et de-

venu sénateur. Ledru s'était séparé de Mathilde, ayant découvert qu'elle avait fait des démarches secrètes et infructueuses auprès du *ci-devant prince* pour renouer son mariage. Mathilde conserva une pension de 15,000 francs; et renonçant enfin à l'intrigue et à l'ambition, elle se retira dans une province. La première épouse divorcée de Ledru étant morte en couches, Ledru se remaria légitimement, aux yeux de la religion, à la fille d'un fournisseur, et se trouva ainsi plus riche que jamais. Ma femme et moi, nous revînmes au bout de dix-huit mois passer les hivers à Paris, parce que je fus nommé *législateur*; et au rétablissement de la religion, rien ne manqua plus à notre félicité. Eusèbe et sa femme, Tiburce et ma sœur vinrent se réunir à nous... Ils nous amenèrent de plus trois jolis petits enfans, un d'Eusèbe et deux de Tiburce: moi-même, devenu père aussi, je leur présentai un petit garçon qui faisait mes délices. Le charme de cette société si douce et si chère fut encore augmenté par les intéressantes amours d'Octave de

Palmis, et de l'aimable Octavie d'Inglar dont on célébra les noces l'année suivante. La vieille douairière d'Inglar et mademoiselle de Versec, à peu près aussi âgée, et de plus devenue sourde, furent parmi nous les seules personnes qui rapportèrent dans leur patrie beaucoup plus d'humeur que de patriotisme. Elles dénigrèrent, à l'envi l'une de l'autre et sans restriction, tout ce qui était nouveau : les usages, les modes, les spectacles, les acteurs, etc. Madame d'Inglar, la belle-fille et ma sœur, trouvèrent que les dames avaient des jupons trop courts, des épaules un peu trop découvertes, un air un peu trop délibéré en entrant dans un salon ; elles pensèrent que les femmes de cinquante et soixante ans se permettent un malheureux genre d'usurpation sur la jeunesse, en se couronnant de fleurs; mais elles applaudirent à la suppression des hauts talons, des grands paniers, de la poudre, des mouches et du rouge. Elles observèrent souvent dans la société une politesse provinciale plus cérémonieuse qu'obligeante; elles virent encore

que, dans le monde, l'ascendant d'élégance des gens de l'ancienne cour contribuait plus à les faire haïr que le souvenir de leur grandeur passée, et qu'en même temps les manières de quelques-uns d'entre eux étaient exactement imitées et copiées par plusieurs parvenus, éminens par leurs places et leurs dignités. Enfin elles furent douloureusement étonnées, les premières fois qu'elles allèrent à l'église, de voir quêter *pour les frais du culte.* Il est encore plus étonnant qu'un usage qui blesse également la majesté de la religion et la dignité nationale ne soit pas aboli en 1819!...

Eusèbe toujours équitable et toujours Français, vit, avec une profonde émotion, dans l'église des Invalides, cette multitude de drapeaux conquis sur les ennemis, qui s'y trouvaient rassemblés; il admira aussi les embellissemens de Paris, les quais, les ponts, les arcs de triomphe, l'agrandissement du Jardin des Plantes, la prodigieuse augmentation du Cabinet d'histoire naturelle, et il trouva qu'il était beau d'avoir ajouté à la splendeur

du Louvre et des Tuileries, et par conséquent à l'éclat de la plus superbe capitale de l'Europe.

Le vénérable abbé Desforges était revenu en France long-temps avant Eusèbe ; il consentit à loger et à vivre chez nous. Ses entretiens achevèrent de me rassurer sur la destinée d'Edélie ; jamais enthousiasme pour la religion n'a été plus ardent et plus soutenu que le sien. La première pensée d'Eusèbe, à son retour, fut de me reprendre son vertueux instituteur que je n'avais pas le droit de lui disputer. Eusèbe et sa femme prodiguèrent à son heureuse vieillesse les plus tendres soins, et ce digne prêtre termina sa sainte carrière à l'âge de quatre-vingts ans dans les bras de son élève.

La belle marquise de Palmis en Languedoc, a toujours persévéré à mener le genre de vie héroïquement bienfaisant auquel elle s'était consacrée. Jamais pénitente n'a su donner autant d'éclat à sa conversion, et n'a reconquis l'admiration publique par des moyens plus nobles et plus touchans.

Après avoir essuyé tant d'orages, évité tant d'écueils, je remercie chaque jour la Providence qui m'a donné une grande fortune, une femme parfaite, des enfans charmans, des amis fidèles, une ambition très-modérée pour le siècle où nous sommes; car je me contente de 60,000 fr. de rente et d'une bonne place, et dans le temps où l'on distribuait les royaumes comme des préfectures, je n'ai jamais eu le désir de monter sur un trône; et depuis, je n'ai même pas eu celui d'entrer dans le ministère.

J'ai vu se passer sous mes yeux les événemens qui, jusqu'à l'époque où nous sommes, fournissent à l'histoire les matériaux de plus de cent volumes. J'ai vu mon cousin Ledru devenir préfet et titré; j'ai eu le plaisir d'entendre annoncer chez moi le comte de Boutet et le baron de Ledru. Moi-même j'ai eu la satisfaction de donner le titre de baronne à ma femme qui avait perdu le sien. J'ai vu revenir les émigrés qui, vieillis dans l'exil, ont aussi jadis à la guerre honoré le nom français par leur valeur et leur talent, et

qui depuis ont honoré le nom de *courtisan*, en formant la cour fidèle et sans ambition d'un roi détrôné. Enfin, j'ai vu, avec une joie sincère, établir la monarchie et proclamer la Charte qui nous assure la liberté; car ces sentimens sont inséparables de l'amour, de l'ordre, de la paix, de la justice, et ils peuvent s'allier avec le désir de voir les curés plus nombreux dans les campagnes et moins pauvres, le clergé plus respecté, et les écoles d'enseignement mutuel confiées aux ministres de la religion.

Cette manière de penser, qui a toujours été la mienne, et qui n'est assurément ni injuste ni déraisonnable, ne m'a jamais fait de *prôneurs*. Je l'ai déjà dit, l'impartialité parfaite, dans tous les temps de factions, est odieuse à tous les partis; on affecte même de la confondre avec la timidité qui tâche de les ménager tous; mais l'impartialité, toujours unie à la droiture, a un caractère distinctif qui ne permet pas de la méconnaître; elle censure avec énergie tout ce que la morale condamne, et elle loue avec candeur tout ce qui mérite

d'être approuvé; tandis que la lâcheté enveloppe toujours dans des tournures artificieuses et ses éloges et ses critiques, et qu'enfin elle modifie son langage et ses opinions suivant les temps, les lieux et les circonstances !....

Puissent *les impartiaux* qui, parmi nous, forment certainement le parti le moins nombreux de tous; puissent les amis de la vérité trouver dans cet ouvrage le seul genre de mérite auquel je puisse prétendre : l'équité, la sincérité, la franchise et le courage de défendre et de soutenir sans crainte et sans ménagement les principes sacrés de la morale.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.